

NAZIONALE

B. Prov.

XVII

1

NAPOLI

VITT. EM. III

Armadio

VIII

Num. d'ordine

24



33995

Palchetto

BIBLIOTECA PROVINCIALE

120198





121

B Prov

XVII

1-3

4-0



MÉMOIRES
D U D U C
DE VILLARS.
T O M E I.

THE OILY

AND

QUALITY OF

THE OIL

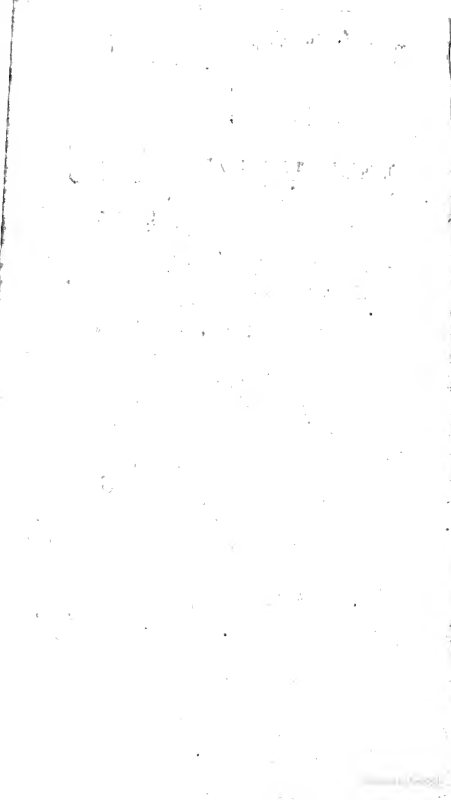
646632

MÉMOIRES
DU DUC
DE VILLARS,
PAIR DE FRANCE,
MARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES
DE SA MAJESTÉ TRÈS CHRÉTIENNE.
TOME PREMIER.



A LA HAYE,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M: DCC. LVIII.





MEMOIRES

D U

DUC DE VILLARS

MARECHAL-GENERAL

T PAIR DE FRANCE.



LOUIS-Hector, Duc de Villars, Pair & Maréchal de France, Prince de Martigues, Vicomte de Melun, Marquis de la Noüe, Comte de Rochemillet, Commandeur des Ordres du Roi, Grand d'Espagne de la première Classe, Chevalier de la Toison d'or, Gouverneur

Tome I,

A

des Villes, Forts, & Château de Fribourg & du Brisgow, des Villes, Citadelle, & Pays de Metz & de Verdun, Gouverneur Général de Provence, Marseille, Arles, & Terres adjacentes, Généralissime des Armées du Roi, son Plénipotentiaire & Ambassadeur Extraordinaire pour les Traités de paix à Rastatd, & Chef de l'Ambassade pour la signature de la Paix générale à Baden, ensuite Président du Conseil de guerre, & du Conseil de Régence, Ministre d'Etat après la mort du Duc d'Orléans, & depuis peu Maréchal-Général, est celui dont on donne ici les Mémoires.

Il eut pour Pere Pierre de Villars, Baron de Maclas & de Sara, Lieutenant Général des Armées du Roi, Commandeur de ses Ordres, Gouverneur de Damvilliers & de Bezançon, Conseiller d'Etat d'Epée, & Ambassadeur Extraordinaire en Espagne, en Piémont, & en Dannemarck. Il avoit épousé Marie de Bellefonds.

La Maison de Villars est très ancienne, & l'on voit qu'en 1320. elle étoit plus puissante qu'elle ne l'a été depuis.

Les

Les titres & contrats de mariage font foi que , du moins depuis cette époque , elle n'a point eu de mesalliance ; on a même des conjectures qu'avant ce temps elle a eu des alliances illustres , mais on n'avance que ce qui peut être prouvé.

Dans les derniers siècles cette Maison a produit cinq Archevêques de Vienne , des Evêques de Mirepoix , & d'Agen. Elle n'a eu que des biens médiocres , mais on y compte plusieurs services de guerre , quoique peu continués , & celui qui s'attacha le plus à suivre sa fortune , fut Pierre de Villars pere du Duc. Il avoit une de ces phisionomies nobles & élevées , qui s'attirent naturellement le respect , & qui annoncent de la vertu. Personne de son temps ne porta la valeur à un plus haut point. Il reçut à la guerre des grandes blessures , & eut le malheur , alors presque inévitable , de se trouver engagé dans plusieurs combats particuliers , & enfin dans le fameux combat des Ducs de Nemours & de Beaufort. Il tua le second du Duc de Beaufort , & fut obligé de s'éloigner. Cet événement.

& les troubles que les guerres civiles apportèrent dans le Royaume dérangerent les commencemens de sa fortune.

Lorsque le Prince de Conty eut le commandement des Armées, Pierre, Marquis *de Villars*, servit en qualité de Lieutenant-Général dans celles d'Italie & de Catalogne. Il eut le gouvernement de Damvilliers, une des Places de sûreté que l'on avoit données aux Princes du sang pendant la guerre civile.

La paix des Pyrenées lui ôta ce gouvernement, & le laissoit sans établissement & sans fourture, lorsqu'au commencement de la guerre de Flandre, Louis XIV. voulant avoir auprès de sa personne des Officiers expérimentés, prit pour ses Aides de Camp des Lieutenans-Généraux, & entre autres le Marquis *de Villars*. Son air de héros qui, soutenu de ses actions, lui avoit fait donner le nom d'Orondate, plut au Roi, & dès ce moment sa fortune paroissoit devoir prendre une face plus brillante ; mais son alliance avec le Maréchal de Bellefonds, ennemi déclaré de tous les Ministres de son temps, lui attira leur haine & sur tout celle de Mr. de Louvois.

Le

DU DUC DE VILLARS

Le Roi qui connoissoit par lui-même quels services il en pouvoit attendre, lui avoit destiné les mêmes commandemens que le Maréchal de Schomberg avoit eus en Portugal, & lui avoit donné ordre de s'y rendre. C'étoit une commission qui sembloit lui promettre la dignité de Maréchal de France. Mais il fut traversé dans ses espérances par Mr. de Louvois. Le Roi lui donna ensuite le gouvernement de Besançon, qu'il fut obligé de quitter pour un démêlé qu'il eut avec le Marquis *de Gadagne*, Gouverneur *de Dole*, & protégé par le même Ministre. Le gouvernement de Douai lui avoit été donné, & l'inimitié du Secrétaire d'Etat de la guerre le lui fit perdre encore. Cependant après la paix d'Aix-la-Chapelle, le Roi voulant faire un Traité avec l'Espagne, y envoya le Marquis *de Villars*, & lui déclara en le faisant partir, qu'il lui destinoit à son retour le commandement de l'Alsace. Le Marquis *de Villars* réussit en Espagne, & même il empêcha, malgré les vives sollicitations des Hollandois & de l'Empereur, que l'Espagne ne se joignît aux Hollandois pendant les

deux premières années de la guerre de 1672. Mais à son retour il trouva le Marquis de Vaubrun établi en Alsace.

Enfin l'obstacle invincible qui se présentoit toujours à lui de la part de M. de Louvois, l'obligea à changer de route, & à suivre celle des Ambassades. que lui ouvrit l'amitié de Mr. de Lionne, Ministre des affaires étrangères. Il alla donc Ambassadeur Extraordinaire en Piémont, en Dannemarck, & deux fois en Espagne, servit très utilement, & après avoir vendu & consommé les Baronies de Maclas & de Sara qu'il avoit héritées de ses Peres, il ne recueillit pour tout fruit de ses longs & importants services que d'être Commandeur des Ordres du Roi, & Conseiller d'Etat d'Epée, sans pouvoir laisser d'autre héritage à Louis-Hector Marquis de Villars son fils, que l'exemple, décourageant pour tout autre, de beaucoup de mérite peu récompensé.

Louis XIV. fit alors un établissement pour l'éducation de la première Noblesse de son Royaume, sous le nom de Page à la grande Ecurie. Le Duc de Noailles assez en faveur y mit un de
ses

ses enfans. *Louis-Hector de Villars* y entra , & avec une figure avantageuse , une phisionomie noble , & de la vivacité qui relevoit encore un extérieur prévenant par lui même , il se fit bientôt connoître & distinguer du Roi parmi ses camarades.

1670

Un jour dans sa plus tendre jeunesse entendant son Pere & sa Mere se plaindre de leur mauvaise fortune , il leur dit , *pour moi j'en ferai une grande.* Surpris de ce discours, ils lui demandèrent sur quoi il fondeoit ses espérances , & comment il s'y prendroit. *C'est déjà,* leur dit-il, *un avantage pour moi que d'être sorti de vous, & d'ailleurs je suis résolu à chercher tellement les occasions , qu'assurément je périrai , ou je parviendrai.* A l'instant même il leur exposa toutes ses vuës , & le fit si bien que le Pere & la Mere crurent dès lors pouvoir se flater d'une prédiction , que garantissoient presque les dispositions naturelles du jeune homme.

Dans un voyage que la Cour fit en Flandres , le Marquis *de Villars* , Page encore , demanda permission de la quitter & d'aller faire un tour en Hollan-

1670.

de. Il devoit ensuite se rendre à Calais, & faire le voyage d'Angleterre avec le Maréchal *de Bellefonds*, qui y fut envoyé pour calmer l'esprit du Roi & celui de la Nation, que des bruits de poison sur la mort de *Madame*, sœur du Roi d'Angleterre, avoient fort irrités; mais il manqua le Maréchal. A son retour de Hollande il sortit de Page, & accompagna le Comte *de Saint Geran*, son cousin, Envoyé auprès de l'Electeur de Brandebourg, pour tâcher de l'engager dans la guerre qu'on méditoit contre la Hollande. Il en fut rappelé par une lettre du Maréchal *de Bellefonds*, pour se rendre auprès du Duc *de Luxembourg*, qui commandoit les troupes de Cologne & de Munster; & qui préparoit tout pour l'ouverture de la Campagne sur les bords du Rhin. Ce Duc voulut lui donner une Compagnie de Cavalerie dans les troupes de Cologne qu'il commandoit, mais le Maréchal *de Bellefonds*, qui sentoit d'avance le mérite de son jeune parent, envia aux autres son éducation dans la guerre, & le fit revenir du pays de Cologne.

Le

Le Marquis *de Villars* arriva à Versailles peu de jours avant le départ du Roi, & se préparoit à suivre le Maréchal *de Bellefonds*. Mais comme il se mettoit en chemin, toutes ses mesures furent rompuës par la disgrâce de ce Maréchal, que Mr. *de Louvois* sacrifia à sa reconciliation avec le Vicomte *de Turenne*, qui n'aimoit pas non plus le Maréchal *de Bellefonds*, & qui devoit commander sous le Roi la principale Armée. Voici quel fut le sujet de cette disgrâce.

C'étoit l'usage alors dans toutes les dignités de la guerre de *rouler*, c'est à dire de commander alternativement un jour l'un, & le lendemain l'autre : les Maréchaux de France l'observoient même entre eux. Le Vicomte *de Turenne* déclara qu'il ne pouvoit rouler avec trois Maréchaux de France qu'il avoit vûs dans les plus petites charges de la guerre, pendant qu'il commandoit des Armées. Il parloit des Maréchaux *de Bellefonds*, de *Créqui*, & d'*Humieres*. Le Roi qui ne vouloit pas le faire Con-
 s. 2. 2

1670.

attacher à cette dignité le commandement sur les Maréchaux de France. Ceux que nous venons de nommer refusèrent de se soumettre. Ils devoient commander une Armée sous le Prince *de Condé*, & ils furent exilés tous trois deux jours avant celui qui étoit marqué pour leur départ. Le Marquis *de Villars* déjà parti se trouva donc seul, (car son Pere Ambassadeur en Espagne y étoit alors.) C'est à dire qu'il se vit sans aucun secours étranger, & sans autres ressources pour sa fortune que celles qu'il avoit en lui même : ressources auxquelles il fut toujours réduit, & que la suite entière de sa vie a fait voir qui lui suffisoient. Il se détermina bien-tôt à ne point aller dans l'Armée où le Maréchal *de Bellefonds* avoit à servir, & à se tenir le plus près du Roi qu'il lui seroit possible.

Il suivit Sa Majesté qui passoit avec son Armée assez près de *Mastriët*. *Brisjac*, alors Lieutenant des Gardes du Corps, fut détaché avec trois cent chevaux. Le Marquis *de Villars* y alla, & poussa un parti des ennemis jusques dans les barrières de *Mastriët*, où le

Mar-

Marquis *de Sauvebeuf* tomba dangereusement blessé.

1672.

Ensuite le Roi rejoignit à son Armée celle que menoit le Prince *de Condé* auprès d'Orfoy. Il partagea ses troupes pour faire attaquer en même temps quatre Places des Hollandois. L'Armée du Roi s'attacha à Orfoy, celle du Prince *de Condé* à Wezel, & celle du Vicomte *de Turenne* à Burich. Orfoy fut pris en deux jours. Il y eut une fausse attaque dont le Comte de *Saint Geran* fut chargé, & le Marquis *de Villars* y alla.

Au Siège de Doesbourg, se trouvant à la tête de la tranchée dans le temps que les Assiégés vouloient faire une sortie, il se jeta hors du boyau, & marcha le premier aux ennemis.

Au commencement des conquêtes du Roi les Etats-Généraux lui envoyèrent quatre Députés près d'Utrecht pour lui demander la paix, en lui offrant Mastricht avec une somme de dix millions pour le rachat des Places qu'il avoit prises. L'offre ne fut point acceptée, Sa Majesté voulant avoir le Brabant Hollandois avec Orfoy, Wezel,

A 6. Emme-

1672.

Emmeric , Rees & Rhinberg. Ainsi la négociation fut rompuë , & la guerre continuée.

Peu de temps après , *Monsieur* , frère du Roi , fit le siège de Doesbourg. L'Armée du Roi étant alors oisive , elle ne put être plus longtemps le séjour d'un homme aussi avide d'occasions , & que rien d'ailleurs n'y retenoit. Le Marquis de *Villars* la quitta , & courut à ce siège , où étant à la tête de la tranchée lorsque les ennemis firent une sortie , il parut à la tête de ceux qui les repoussèrent. Aussi *Monsieur* crut ne pouvoir se dispenser de se souvenir de lui dans les lettres qu'il écrivoit à Sa Majesté.

Il se trouva au fameux passage du Rhin : action unique par son audace , & presque téméraire. Le détail en est sçu de tout le monde. Le Marquis de *Villars* se jeta des premiers dans le fleuve.

Ensuite , car le péril l'attiroit toujours , il se rendit auprès du Vicomte de *Turenne* qui faisoit le siège de Crevecoeur.

Nous avons tant de choses à dire dans

is ces Mémoires , que nous sommes
 agés de passer légèrement sur ces
 premiers événemens de la jeunesse du
 Marquis de Villars.

1672

Le Chevalier de la Rochefoucault, qui
 avoit la charge de Cornette des Che-
 vaux-legers de Bourgogne , ayant été
 nommé, le Marquis de Villars pria le Com-
 te de Saint-Gerand de la demander pour
 lui au Roi. Ce Comte , le seul parent
 qui eût à portée de parler pour lui ,
 crut de le faire , sur ce qu'il sçavoit ,
 qu'il étoit , que cette charge étoit desti-
 née à des gens distingués par de longs
 services , & aidés de puissantes protec-
 tions. Le Marquis de Villars , qui mal-
 gré ces raisons & les conseils de son pa-
 rent se sentoît digne de l'obtenir , la de-
 manda lui-même au Roi, qui la lui ac-
 corda dans le moment. Le lendemain
 la gendarmerie , dans laquelle il venoit
 d'entrer , fut détachée pour aller join-
 dre sur le Rhin l'Armée du Vicomte de
 Turenne. On attaqua plusieurs petits
 postes sur la Moselle , & il y eut divers
 combats , un entre autres où la Fille , un
 des meilleurs partisans , attaqua trois-
 vingt chevaux des troupes de Brande-
 bourg

1672.

bourg. Le Marquis *de Villars* s'y trouva. Il tâchoit tous les jours à mériter de plus en plus les graces mêmes qu'il avoit reçues.

La campagne finie, il alla voir établir les quartiers d'hyver de la Gendarmerie sur la Saare, & revint à la Cour. En ce temps là le *Roi d'Espagne* ayant été à l'extrémité de la petite vérole, le *Roi* envoya le Marquis *de Villars* lui faire compliment sur sa convalescence. Cette commission ne pouvoit lui être que très agréable, d'autant plus que son pere étoit Ambassadeur auprès de ce Prince & fort considéré de la Reine-mere. Il y alla, fut très bien reçu, & le présent dont l'honora le *Roi d'Espagne* à son départ, fut magnifique.

Dans ce temps là le Duc *de Lauzun* fut arrêté. Comme c'étoit un caractère assez extraordinaire, on croit devoir le faire connoître. Il étoit homme de courage, & avoit une sorte d'esprit plus propre pour la Cour que pour les affaires. Il étoit petit, & n'avoit rien dans sa figure qui dût lui attirer autant de bonnes fortunes en galanterie, que l'on vouloit lui en croire.

Il étoit parent du Maréchal de Grammont, & logeoit chez lui. Il fut des premiers amans de la Princesse de Monaco. Le feu Roi outre ses deux grandes passions, qui furent Mademoiselle de la Vallière & Madame de Montespan, avoit accordé ses bonnes grâces à plusieurs des Dames qui les recherchoient, entre autres à Madame de Monaco. Celle-ci dans le temps que Mr. de Lauzun étoit en commerce avec elle, regardoit le Roi avec grande attention, étant assise à terre sur des carreaux. Lauzun, dont cette attention excitoit la jalousie, recula sans paroître regarder derrière lui, & mit le talon sur la main de Madame de Monaco dans le temps qu'elle étoit le plus occupée à regarder le Roi: la douleur & les cris furent violens. Le Roi vit bien que Lauzun l'avoit fait exprès, & ce Courtisan tint des discours assez insolens pour obliger Sa Majesté à l'envoyer à la Bastille, où il parla avec une liberté sur le Roi même si surprenante, qu'elle devoit le perdre. Elle fit un effet tout contraire, & le Roi se piquant de générosité, non seulement lui pardonna; mais touché de la

1672.

la fierté & de la grandeur d'ame que montrait *Lauzun*, il lui fit dans la suite des graces Considérables.

Il reprit l'air de faveur, fit l'amour à Mademoiselle de *Monpensier*, fille aînée de Mr. le Duc d'Orléans, le plus grand parti de l'Europe. Elle avoit espéré d'épouser le Roi, & avoit refusé Mr. le Prince, même le Roi d'Angleterre. Quoiqu'elle fût âgée, l'amour d'un favori la toucha, & elle prit une si violente passion pour *Lauzun*, quelle résolut de l'épouser. Le petit homme de son côté irritoit sa passion pour lui par des froideurs, qu'il fondoit sur la crainte de voir la Princesse, qu'il feignoit d'adorer, faire une aussi grande folie que celle de l'épouser.

Plus il apportoit d'obstacles à ce mariage, plus *Mademoiselle* faisoit d'efforts pour les surmonter. Enfin il fit confidence au Roi de cette inclination, lui disant qu'il n'avoit néanmoins de passion que pour Sa Majesté même, & *Mademoiselle* déterminée à quelque prix que ce fût à faire le mariage, le Roi se rendit, & parut l'approuver.

La vanité de *Lauzun* le porta à vouloir

oir épouser *Mademoiselle* avec toutes ces cérémonies : il eut trois jours libres pour cela. Tous ses ennemis , mais sur-tout *Monsieur* , frere du Roi , & le *Prince de Condé* , profiterent de ce retardement & firent agir *Madame de Montespan*. On obligea même la *Reine* à en dire un mot & le consentement que le *Roi* avoit donné fut révoqué. On offrit à *Lauzun* , comme pour le dédommager , les dignités de Pair & de Maréchal de France avec les grandes entrées. De toutes les graces qui lui étoient offertes , il n'accepta que la dernière. Se conduisant en courtisan , il préféra ce qui l'approchoit du *Roi* à toute autre chose , dans l'espoir de regagner le consentement de Sa Majesté , *Mademoiselle* persistant d'ailleurs dans la plus violente passion. Mais *Lauzun* ne pardonna pas à *Madame de Montespan* , & après avoir tenté de la perdre auprès du *Roi* , il la traita si mal , qu'elle porta le *Roi* à le faire arrêter par le *Marquis de Rochefort* , Capitaine des Gardes. Il fut conduit dans le Château de Pignerol , où il fut en prison dix ans ; il n'en sortit que par la cession que

1672.

que *Mademoiselle* fût de la Principauté de Dombes & du Comté d'Eu au *Duc du Maine* l'aîné des enfans du *Roi* & de *Madame de Montespan*. Le mariage de cette Princesse avec *Lauzun* ne fut pas déclaré : elle lui donna le Duché de St. Fargeau , & d'autres terres. La reconnoissance fut médiocre dans le *Duc de Lauzun*, qui ne lui cachoit pas la très parfaite aversion qu'il avoit pour elle , desorte qu'étant grande & forte , & lui petit , elle l'auroit souvent battu s'il n'avoit évité les coups de mains. Il se trouva en Angleterre dans le temps que le *Roi Jacques* en sortit. Il avoit gagné la confiance de ce Prince , en sorte qu'il fut chargé d'amener le *Prince de Galles* à Paris.

L'année d'après il alla comander l'Armée du *Roi Jacques* , où la conduite de l'un & de l'autre fut si mauvaise , qu'ils perdirent l'Irlande en peu de mois.

Le reste de sa vie en France se passa en petites intrigues de Cour , dont il ne tira aucune utilité. Il épousa la fille du *Maréchal de Lorges* , de laquelle n'ayant point d'Enfans , ses biens allèrent à
la

sa femme & au Marquis *de Biron*. On a cru devoir mettre ici de suite tout ce qui regarde la vie & le caractère d'un homme aussi extraordinaire, que l'a été Mr. *de Lauzun*.

1672.

La crainte de perdre un jour de la Campagne qui alloit recommencer, hâta le retour du Marquis *de Villars* qui, comme nous l'avons dit, étoit en Espagne. Il rejoignit auprès de Bruxelles le Roi qui étoit à la tête de son Armée, qui alla faire le Siège de Mastricht. Cette Place étoit défenduë par le *Rhingrave*, un des meilleurs Généraux des Hollandois, avec neuf mille hommes de troupes choisies.

Le Roi par bonté pour la Noblesse, qui sous ses yeux s'empressoit à s'exposer, défendit aux Volontaire d'aller aux attaques sans sa permission, & les distribua pour monter les gardes de tranchée les uns après les autres. Le Marquis *de Villars*, qui n'eût demandé la permission d'y aller qu'à dessein de l'obtenir, voyant bien qu'étant Officier dans la Gendarmerie on la lui refuseroit, prit le parti d'attendre que les dispositions fussent faites pour attaquer

1672.

quer en même temps le chemin couvert & une demi-lune, & la nuit il entra dans la tranchée deux heures avant l'attaque. Il mena avec lui six Gendarmes de sa Compagnie, volontaires aussi; se plaça avec le premier détachement de Grénadiers qui devoit sortir, & au signal, qui fut de six bombes, il marcha à la tête de l'attaque. On lui avoit donné une cuirasse, dont la pesanteur ne lui laissant pas la liberté d'agir il la jeta en sortant, & entra des premiers dans la demi-lune. Il y fut à peine, qu'un fourneau joüa sous lui, & l'enterra à demi. Dès qu'il fut dégagé de la terre qui le couvroit, il marcha à la gorge de la demi-lune, pour s'opposer aux ennemis qui vouloient y rentrer. Il perdit la plupart de ses Gendarmes & le feu des ennemis fut si grand, que tous les Officiers furent tués, ou mis hors de combat. Lui seul, avec un nommé *Vignory* ancien Officier, mais volontaire dans cette action, demeura en état de soutenir un mauvais logement. Il reçut plusieurs blessures, mais légères, la plupart causées par des éclats de grénades.

Lg

Le Roi voyoit l'attaque, & envoyoit souvent demander ce qui se passoit dans la demi-lune. On lui rapportoit toujours que *Villars* tenoit la tête. Enfin la pointe du jour il quitta la demi-lune, & le *Roi* voyant sortir de la tranchée deux ou trois hommes qui paroissent des Officiers, envoya *Lignery* exempt de ses Gardes, sçavoir qui c'étoit. *Lignery* ayant reconnu le Marquis de *Villars*, lui apprit qu'on avoit parlé de lui au *Roi* plusieurs fois pendant la nuit, & alla dire au *Roi* qu'il étoit là. Le Marquis de *Rochefort*, qui fut depuis Maréchal de France, vint lui ordonner de la part du *Roi* d'approcher, & lui dit en riant : *Vous allez être bien grondé.* Dès que Sa Majesté l'appergut, elle prit un air un peu sévère, & lui dit : *Mais ne sçavez vous pas que j'ai défendu même aux Volontaires d'aller aux attaques sans ma permission, à plus forte raison à des Officiers qui ne doivent pas quitter leurs troupes, & moins encore des troupes de Cavalerie ? J'ai cru, lui répondit le Marquis de Villars, que Votre Majesté me pardonneroit de vouloir apprendre le métier de l'Infanterie, sur*

1673.

tout quand la Cavalerie n'a rien à faire. Cette excuse ne pouvoit manquer d'avoir son effet, elle réussit, & la reprimande se termina de la part du *Roi* par des louanges très flatueuses pour le Marquis de *Villars*, que la fortune servit à son gré quelques jours après, par une nouvelle occasion de s'exposer qu'elle lui fournit. Il se promenoit aux gardes du Camp, lorsque *Croisille*, Capitaine aux Gardes & frère de *Catinat* qui depuis fut Maréchal de France, vint le prier de faire marcher une garde de la Gendarmerie commandée par un Maréchal de Logis, pour soutenir un poste du Régiment des Gardes. Celui qui commandoit une garde de la Maison du *Roi*, ayant refusé de quitter son poste, le Marquis de *Villars* courut à celle de la Gendarmerie, & pria le Commandant de lui donner vingt Gendarmes à la tête desquels il se mit, & poussa les ennemis jusques dans les barrières de la contrescarpe.

L'escarmouche devenoit vive, le *Roi* y arriva, & demanda ce que c'étoit. *Croisille* lui en rendit compte, & lui en apprit le détail. *Il semble*, dit le *Roi*,

si, en parlant du Marquis *de Villars*,
s que l'on tire en quelque endroit, que
petit garçon sorte de terre pour s'y
ruver.

1673.

Mastricht se rendit après treize jours
 : tranchée ouverte, & la Gendarme-
 e eut ordre d'aller sur le Rhin forti-
 er l'Armée du Vicomte *de Turenne*,
 : s'opposer à celle de l'Empereur &
 e l'Empire, qui s'assembloit en Bo-
 ême sous les ordres du Général *Mon-*
cuculli. L'Armée de l'Empereur pou-
 oit avoir pour objet, ou de marcher
 ers Philisbourg, ou de tomber sur
 onne, & le Vicomte *de Turenne* dans
 impossibilité où il étoit de défendre
 une & l'autre, n'avoit d'autre parti à
 rendre que de chercher une action, &
 our cela d'aller le plus loin qu'il pour-
 oit au devant de l'Armée de l'Empe-
 eur. Il s'avança avec celle du *Roi* dans
 e Franconie.

Dans ces entrefaites le Maréchal *de*
Sellefond's ne pouvant servir par son
 rédit le Marquis *de Villars*, voulut
 u moins l'aider de ses conseils. Il lui
 crivit une longue lettre pleine d'ins-
 ructions sur la guerre, où il lui re-
 com-

1673.

commandoit entr'autres choses d'apprendre le métier de partisan , & d'aller souvent Volontaire avec ceux qui passioient pour l'entendre le mieux , lui représentant que les Officiers Généraux qui ne s'en étoient pas instruits , quelque courage qu'ils eussent , se trouvoient souvent fort embarrassés , quand ils commandoient des Corps détachés dans le voisinage d'une Armée ennemie.

Le Marquis *de Villars* comprit si bien l'importance de ce conseil , que ce qu'il n'avoit fait jusques-là que par le seul intérêt de trouver des occasions , il continua à le pratiquer avec une nouvelle ardeur par le motif de s'instruire. Il passoit souvent trois & quatre jours de suite dans les partis , avec les plus estimés dans cet art. C'étoient alors les deux freres de *Saint-Clars* , dont l'un , qui étoit Brigadier , fut une fois six jours hors de l'Armée , toujours à la portée du canon de celle des Ennemis , poussant leurs gardes à tout moment à la faveur d'un grand bois dans lequel il se retiroit , faisant des prisonniers , & donnant à toute heure au Vicomte de
Tu-

Turenne des nouvelles des mouvemens des ennemis. Et certainement rien n'est plus propre à former un véritable homme de guerre, qu'un métier qui apprend à attaquer hardiment, à se retirer avec ordre & avec sagesse, & enfin qui accoutume à voir souvent l'Ennemi de fort près.

Le Vicomte *de Turenne* marcha à la tête du Tauber au-delà de Wirtsbourg. *Montecuculi* s'avança, paroissant vouloir combattre & il y eut des escarmouches très-vives, une entr'autres, où le Comte *de Guiche*, Lieutenant-Général de l'Armée du Roi, fit avancer son aîle, & risquoit d'engager la bataille avec un grand désavantage. Mais le Vicomte *de Turenne* qui s'en apperçut, vint à toutes jambes faire retirer les drapeaux des bataillons & n'exposa que les Volontaires, parmi lesquels, ou plutôt à la tête desquels on voit bien qu'on doit trouver le Marquis *de Villars*. Il y étoit en effet avec un de ses parens, nommé *Sebeville*, qui y reçut une blessure considérable. Le Vicomte *de Turenne* quoique ennemi du Maréchal *de Bellefonds*, voulut bien remar-

1673.

quer ce qu'il voyoit; il careffa fort le Marquis *de Villars*, & en parla dans ses dépêches au *Roi*, comme d'un jeune homme qu'il falloit avancer.

L'Armée du *Roi*, comme nous l'avons dit, occupoit les plaines qui sont à la tête du Tauber, comptant sur une bataille, & l'on voyoit déjà les troupes de l'Empereur s'approcher, lorsque l'Evêque de Wirtsbourg, gagné par les Impériaux, leur facilita le passage du Mein. Il passent cette rivière, coupent nos convois par les Places de l'Evêché de Wirtsbourg qui étoient derrière nous, & nous obligent à nous retirer, & à laisser l'Armée Impériale marcher en liberté à la hauteur de Francfort & Mayence, & à portée de descendre sur Bonn, sans qu'il fût possible au Vicomte *de Turenne* de l'empêcher. Il ne lui resta rien de mieux à faire qu'à s'établir dans les terres de l'Electeur de Mayence, & dans le Bas-Palatinat, pour donner des quartiers de rafraîchissement à l'Armée du *Roi*, & pour marquer en même-temps un juste ressentiment aux Princes de l'Empire, qui, malgré les espérances qu'ils nous avoient

avoient données d'une neutralité par-
faite s'étoient déclarés contre nous.

1673.

L'Armée Impériale fit le Siège de Bonn, prit en peu de jours cette mauvaise Place, & s'étendit ensuite le long du Rhin & de la Moselle. Le Vicomte de Turenne voulut occuper des postes le long de cette rivière, & marcha à Bern-Castel, petite ville dont le château étoit assez bon; mais les Impériaux favorisés par les Princes de l'Empire le prévinrent, & la marche fut inutile. Il n'y eut plus moyen de faire autre chose, que de mettre l'Armée en quartier d'hyver le long de la Saare & dans la Basse-Alsace; & pendant ce temps-là Bonn prise, coupant tout notre commerce avec la Hollande, on fut obligé d'abandonner les grandes conquêtes, à la réserve de Grave.

Il y eut cette année trois batailles navales entre les Flottes d'Angleterre & de France, sous le Prince Robert & le Comte d'Estrées, & celle de Hollande sous Tromp & Ruyter. Le dessein des deux Couronnes étoit de débarquer dans la Province de Zélande, que le

1673.

Prince d'Orange avoit été contraint de dégarnir absolument pour renforcer son Armée. Mais ces divers combats , quoique vifs & opiniâtres , furent de part & d'autre sans succès marqué.

Le Maréchal *de Bellefonds* , qui aussi bien que ses confreres les Maréchaux d' *Humieres* & de *Creguy* , s'étoit enfin soumis à ce qu'on exigeoit d'eux par rapport au Vicomte *de Turenne* , & qui avoit été remis avec lui dans le service , vouloit conserver Nimegue , & s'opiniâtra dans ce dessein malgré les ordres de la Cour. M. de *Louvois* qui le haïssoit toujours ne manqua pas cette occasion de le perdre , & le fit exiler pour la seconde fois en moins de deux ans. C'est ainsi que se passa la campagne de 1673.

1674.

Celle de 1674. s'ouvrit par la conquête de la Franche-Comté , que le Roi fit en personne dans le plus fort de l'hyver , pendant lequel le Vicomte *de Turenne* réussit à empêcher que le vieux Duc *de Lorraine* ne passât le Rhin , son dessein étant de soutenir la Comté avec un Corps de troupes assez considérable , composé des siennes & de cel-

celles de l'Empereur. Les Places de la Comté prises, *le Roi* revint à Versailles & l'on fit une nouvelle disposition pour former les Armées, & pour s'opposer aux forces de la plus grande partie de l'Europe. L'Espagne s'étoit déclarée contre nous à la fin de l'année précédente, presque tout l'Empire en fit autant, l'Angleterre fut forcée à retirer les troupes qu'elle nous avoit données.

Ce fut au commencement de cette année que l'Empereur fit enlever à Cologne le Prince *Guillaume de Furstemberg*, Ministre & Plénipotentiaire de Cologne aux Conférences qui s'y tenoient pour la paix dès le milieu de l'année 1673.

Cet attentat, qui violoit le Droit des Gens, obligea *le Roi* à faire rompre l'Assemblée, & à rappeler ses Ambassadeurs, qui sortirent de Cologne le 15. d'Avril. Cette affaire eut de grandes suites, & ne se termina qu'à la Paix de Nimegue.

Dans ces circonstances, on se prépara à défendre les frontieres de la Flandre & de l'Empire. Le Vicomte

1674.

de Turenne fut chargé de la guerre du Rhin, mais avec des forces si médiocres, qu'il paroïssoit bien que l'on comptoit uniquement sur sa grande capacité. En effet, on étoit si convaincu qu'il pouvoit tout, que souvent on le réduisoit presque à ne pouvoir rien, & que réellement il n'auroit rien pu s'il n'avoit eu en lui même des ressources encore supérieures à celles qu'on lui connoissoit. La haine du Marquis *de Louvois* pour ce Général ne contribuoit pas peu aux médiocres moyens que l'on lui donnoit de soutenir une guerre difficile.

La Gendarmerie, qui avoit commencé la campagne en Allemagne, fut envoyée en Flandre. Le Marquis *de Beringhen*, Colonel du Régiment Dauphin, fut tué au Siège de Besançon, & le Marquis *de Villars* eut cette obligation au Vicomte *de Turenne*, que ce Général persistant dans sa bonne volonté pour lui, dit hautement qu'il falloit le faire Colonel le plutôt qu'il se pourroit, & lui donner ce Régiment.

L'Armée s'assembla aux environs de Charleroi, sous les ordres du Prince de Condé ;

Condé ; & celle des Alliés , qui marchoit sous ceux du *Prince d'Orange* , fut fortifiée d'une partie considérable des troupes de l'Empereur , commandées par le Général *Souche* , qui s'étoit acquis de l'estime à la tête des mêmes troupes contre les Turcs. Ce Général d'un âge fort avancé , passoit pour le meilleur homme de guerre qu'il y eût dans l'Armée du *Prince d'Orange* , dont les malheurs dans la guerre lui sont venus en partie de n'avoir jamais eu dans ce métier d'assez bons maîtres , pour cultiver les dispositions que beaucoup d'esprit & une très-grande valeur naturelle avoient mises en lui. C'est pour cela que , malgré ces divers mérites , il n'a peut-être jamais rien fait qui ait pu lui donner la réputation de Général.

Les environs de Mastricht & de Liège furent le rendez-vous de l'Armée confédérée , forte de plus de soixante-mille hommes. Celle du *Roi* n'en avoit tout au plus que quarante-mille , mais c'étoit des François & le *Prince de Condé* les commandoit.

Ce Prince se posta de manière , que voyant arriver l'ennemi , il pouvoit ju-

1674.

ger de ses desseins , & profiter de ses mouvemens. Les Confédérés s'avançoient lentement , & pendant leur approche il y eut divers partis , dans plusieurs desquels se trouva le Marquis *de Villars*. Il y en eut un entr'autres , où cent vingt fantassins des ennemis qui s'étoient fortifiés dans un cimetière , furent attaqués par *la Fitte* , Lieutenant des Gardes du Corps. On fit mettre pied à terre aux Dragons. Le Marquis *de Villars* à leur tête entra dans ce cimetière , tout y fut tué où pris , & il rejoignit l'Armée la veille du jour que celle des ennemis se campa à la vuë de celle du Roi.

Le Prince de Condé l'avoit placée dans la plaine de Tresignies enfermée du petit ruisseau du Pieton. Ce poste excellent par lui-même nous donnoit le moyen d'attendre tranquillement le parti que prendroient les Confédérés , dont l'Armée nombreuse , qui ne cherchoit qu'une action , croyant pouvoir faire ses marches sans craindre nos mouvemens , en fit une pour s'approcher de nous , qui donna lieu au Prince de Condé d'attaquer l'arrière-garde , dans le temps qu'elle passoit le petit ruisseau de

de Sénéf. Dès le point du jour ce Prince observoit l'Ennemi, il avoit fait marcher la Maison du *Roi*, la Gendarmerie, & quelques bataillons. Dès qu'il vit les derniers escadrons des ennemis un peu séparés du gros de leur Armée, il passa le ruisseau du Pieton, & marcha à eux. Le Marquis *de Villars* étoit volontaire auprès de lui.

1674.

Au moment qu'on étoit prêt à charger, la plupart des Officiers-Généraux voyant un grand mouvement dans les ennemis, crurent qu'ils fuyoient. Le Marquis *de Villars* dit tout haut : *Ils ne fuyent pas, ils changent seulement leur ordre. Et à quoi le connoissez vous ?* lui dit le Prince de Condé, en se retournant vers lui. *C'est*, reprit le Marquis *de Villars*, *à ce que dans le même temps que plusieurs escadrons paroissent se retirer, plusieurs autres s'avancent dans les intervalles, & appuyent leur droite au ruisseau dont ils voyent que vous prenez la tête, afin que vous les trouviez en bataille.* Le Prince de Condé lui dit : *jeune homme, qui vous en a tant appris ?* Et regardant ceux qui étoient auprès de lui, *ce jeune homme-là voit clair*, leur dit-il. Dans

1674.

le moment il ordonna à *Montal* d'attaquer le village de *Sénéf* avec l'Infanterie , pendant qu'avec les Gardes du Corps il prit la tête du ruisseau , & trouva qu'une partie des ennemis le bordoit , & que l'autre se mettoit en bataille pour recevoir les troupes du Roi , qui prenoient au-dessus de la source.

Alors le *Prince de Conde* se mit à la tête des premiers escadrons , & tira son épée. Le Marquis de *Villars*, frappé d'un spectacle si propre à animer , dit tout haut : *Voilà la chose du monde que j'avois le plus désiré de voir , le grand Condé l'épée à la main.* Ce discours parût ne point déplaire au *Prince de Condé* , & l'on marcha aux ennemis.

Le Marquis de *Villars* se mit à la tête de l'escadron de *Buscas* des Gardes du Corps. Il reconnut le *Prince de Vaudemont* qui commandoit cette arriere-garde des ennemis , & l'appella. On chargea en même temps , & se jetant dans l'escadron ennemi qui lui étoit opposé, le Marquis de *Villars* reçut un coup d'épée , qui s'arrêta au gros

os

os de la cuisse. Cette arriere-garde fut bientôt défaite, & le *Prince de Condé* voyant que l'affaire seroit plus considérable, envoya des ordres pour faire marcher toute l'Armée. *Montal* emporta le village de Sèneſ où l'on prit quatre bataillons qui s'étoient retranchés dans le cimétiere, & il eut la jambe cassée d'un coup de mousquet. Le *Prince de Condé* reforma les troupes, qui avoient déjà chargé, & l'on se prépara à attaquer la hauteur du Fay sur laquelle s'étoient placés les ennemis, qui de leur côté rappellerent la tête de leur Armée déjà avancée dans les plaines de Mons, & tout s'appréta pour une affaire générale.

Les dispositions étant faites pour attaquer la hauteur du Fay, *Fouville*, Lieutenant-Général des Armées du Roi & Général de la Cavalerie, se mit à la tête des premiers escadrons des Gardes du Corps. Le Marquis *de Villars*, après avoir fait mettre un appareil à sa blessure & bander sa cuisse, marcha à côté de *Fouville*.

Les hayes des deux côtés de la hauteur étoient bordées de cinq bataillons,

1674.

qui sans tirer un coup laisserent former les deux premiers escadrons qui étoient obligés de défilér au bas de la hauteur. Mais à peine furent-ils formés & à la portée du pistolet des ennemis, qu'il en partit un feu si vif que les escadrons furent renversés. *Fouville* reçut un coup mortel, & de ces escadrons il n'y eut presque ni homme ni cheval qui ne fût blessé. Celui du Marquis *de Villars* fut percé de plusieurs coups. Mais les ennemis voyant les préparatifs d'une seconde attaque, se retirèrent avec le gros de leurs troupes dans le village du Fay; toute leur Armée se plaça à la droite & à la gauche du village, & se mit en bataille derrière. Il y avoit déjà trois heures que le Marquis *de Villars* avoit été blessé, & que par le mouvement & la chaleur de l'action il n'avoit presque pas senti de douleurs; mais, enfin elles devinrent si vives, qu'il en tomba évanoui: il ne fit que prendre un verre d'eau de vie, & suivit par tout le *Prince de Condé*, qui avoit eu un cheval tué sous lui dans les premières charges. Le Marquis *de Rochefort* y avoit été blessé.

Jus-

Jusques là les troupes du Roi avoient remporté un avantage considérable. Le *Prince de Condé*, dont le corps accablé de goutes sembloit n'être animé que par son courage, voulut poursuivre une action si heureusement commencée, & attaquer le village du Fay. Pour cela il fallut s'étendre, & peut-être que, malgré la supériorité du nombre, l'Armée confédérée eût été battue, si l'on eût attendu que toute celle du Roi fût arrivée. Mais la confiance qu'inspirent les premiers succès, la crainte de laisser à l'ennemi le temps de se reconnoître, peut-être aussi l'impetuosité naturelle du chef, irritée encore par les difficultés, tout cela l'emporta. On se hâta d'attaquer, mais les attaques, quoique vives en plusieurs endroits, ne réussirent qu'imparfaitement. Les avantages ne furent point décisifs, & l'on combattit jusqu'à l'entrée de la nuit, sans que l'Armée du Roi pût y gagner beaucoup de terrain. Le Marquis *de Villars* ne pouvant plus se tenir à cheval, quitta à onze heures de nuit. Peu après il se fit une grande décharge, & l'Armée ennemie se retira. Celle du
Roi

1674.

Roi qui avoit perdu beaucoup de monde, en fit autant au point du jour. Il y eut grand nombre d'Officiers principaux & subalternes de tués. Le Marquis d'*Assenar*, Général de la Cavalerie d'Espagne, fut trouvé parmi les morts. Le Prince d'*Orange*, le Marquis de *Monterey*, Gouverneur des Pays-Bas, & *Souche* Général de l'Empereur, placerent l'Armée confédérée dans les plaines de Mons. Le Prince de *Condé* rentra dans son Camp du Pieton : les ennemis chercherent à former une entreprise, & le Prince de *Condé* à la traverser.

Ce Prince dans ses dépêches à la Cour, & *Fourille* dans une lettre qu'il écrivit au Roi en mourant, parlerent avec distinction du Marquis de *Villars*, à qui Sa Majesté donna le Régiment de Cavalerie de *Courcelles*, tué dans la dernière action.

Les deux Armées furent près de quinze jours sans faire de mouvement; après quoi celle des Alliés alla investir Oudenarde, & celle du Roi marcha pour faire lever le siège.

Le Prince de *Condé* s'approcha de l'en-

l'ennemi à la portée du canon, & voyant qu'il n'occupoit pas une hauteur très importante, il s'en saisit. Le jour d'après, l'Armée ennemie leva ses quartiers, & le Général *Souche* ayant placé avantageusement celle de l'Empereur, le *Prince de Condé* qui avoit fait lever un siège ne voulut pas engager une action.

1674.

Ainsi finit la campagne de 1674. pendant laquelle le Vicomte *de Turenne* soutint glorieusement la guerre d'Allemagne. Par l'heureux succès du combat de Sintzheim, & par une conduite également sage & audacieuse, il fit repasser le Rhin à plus de soixante-mille hommes qui s'étoient établis en Alsace. Il est certain que l'Electeur *de Brandebourg*, le vieux Duc *de Lorraine*, & tous les Princes & les Généraux qui menaient cette grande Armée, firent des fautes grossières. Le Roi n'avoit aucune Place en Alsace, & le Vicomte *de Turenne* qui avoit été obligé de l'abandonner aux ennemis, ne pouvoit y rentrer que par Bèfort, petit Château dénué alors des fortifications que le Roi y a fait ajouter depuis.

Straß

1674.

Straßbourg étoit aux ennemis , & leur Armée qui pouvoit s'établir en deçà du Rhin , & y prendre des quartiers d'hiver , faisoit perdre au Roi Brisac & Philipsbourg , si elle eût été conduite avec plus d'intelligence , & si le Vicomte *de Turenne* n'eut bien sçû tirer avantage contre les ennemis de toutes leurs fautes.

Vers la fin de cette année , le Chevalier *de Rohan* eut la tête tranchée devant la Bastille. Il avoit promis aux Hollandois de leur livrer Quillebeuf , & de faire soulever la Normandie. *la Truau-mont* étoit chef de la conspiration , & c'étoit sur ces deux hommes que les ennemis fondonnoient le succès de leur Armée navale. L'un étoit cadet d'une des plus grandes & des plus anciennes Maisons du Royaume : l'autre Gentilhomme de Normandie , ancien Officier , homme de courage , & qui avoit autant d'esprit que l'autre en avoit peu. La débauche les avoit unis tous deux , & la misère les avoit jettés dans cette malheureuse intrigue. Le Roi qui en fut instruit , envoya arrêter *la Truau-mont* , qui fut tué en se défendant con-

tra

DU DUC DE VILLARS. 41
tre *Briffac*, Major des Gardes du Corps,
lequel mal à propos ordonna qu'on 1674:
tirât.

Le Chevalier *de Rohan* fut arrêté dans le même tems. Il n'y avoit aucune preuve contre lui, point de témoins, point d'écrit signé de sa main, les Commissaires ne sçavoient quel parti prendre, lorsqu'un de ceux qui l'interrogerent laissa entendre au Chevalier *de Rohan* qu'il feroit mieux de recourir à la clémence du Roi, que de persister à nier un fait dont il y avoit mille preuves. Le Chevalier se rendit à ce conseil, & donna contre lui plus de lumieres qu'il n'en falloit pour le condamner, sans entendre que *Pommereux* lui dit plusieurs fois, *feu la Truauumont*.

Le Roi auroit été disposé à lui donner sa grace. La veille même de son supplice le Duc *de Crequy* avoit fait représenter la Tragédie de *Cinna*, persuadé que l'exemple de la clémence d'Auguste toucheroit le Roi.

La prise de Limbourg en Flandre 1675:
ouvrit la campagne de 1675. Après cette conquête le Roi ramena l'Armée,

1675.

& la laissa sous les ordres du *Prince de Condé* dans les plaines d'Ath, où il étoit campé. lorsqu'on apprit par un courrier la mort du Vicomte de *Turenne*, le retour de l'Armée du Roi en deça du Rhin après un grand combat, & l'entrée de celle de l'Empereur en Alsace.

Cette malheureuse conjoncture obligea le Roi à faire passer le *Prince de Condé* en Allemagne, avec un détachement de l'Armée de Flandre, qui demeura sous les ordres du Duc de *Luxembourg*, qu'on fit Maréchal de France avec Mrs. de *Navailles*, de *Duras*, de *Rocheport*, de *Schomberg*, & *La Feuillade*.

Le Maréchal de *Luxembourg* ne songeant qu'à éviter une affaire générale, & cependant à empêcher les entreprises de l'ennemi, se tenoit le plus près qu'il étoit possible du *Prince d'Orange*, & choisissoit si bien ses postes, qu'il couvroit toujours les Places du Roi sans se commettre. Il y eut divers Partis, & le Marquis de *Villars* fut commandé avec quatre-cent chevaux pour aller sur les ennemis, tomber sur leurs fou-

ra-

rageurs, enlever leurs gardes, enfin pour ce qu'il voudroit entreprendre.

1675.

Il choisit ses Capitaines, & suivi de beaucoup d'Officiers volontaires, la nuit il trouva tête pour tête un parti de Cavalerie des ennemis qui fut chargé, & renversé d'abord. Quelques uns furent tués ou pris, & presque tout se sauva à la faveur de l'obscurité. Le Marquis *de Villars* avança vers l'Armée ennemie qui étoit campée à l'Abbaye de Wavre, & couverte par des bois. Il s'approcha à la pointe du jour de leurs gardes, qu'il trouva très-faciles à enlever. Il se préparoit à les attaquer, lorsqu'il vit qu'un fort gros Corps de Cavalerie des ennemis marchoit de la gauche, & gagnoit du côté du ruisseau de Génap pour s'opposer à sa retraite. Il ne douta point que ce parti qu'il avoit rencontré & battu la nuit, n'eût donné avis de sa marche; ainsi, au-lieu de se retirer à l'Armée de France, il marcha diligemment au travers des bois vers le côté de Nivelles. Après avoir fait deux lieues, voyant qu'il n'étoit pas suivi, il s'arrêta, & fâché

1675.

ché d'avoir manqué ces gardes, il pensa que les ennemis ayant écarté un parti, la tranquillité seroit plus grande à la tête de leur camp : de sorte qu'après avoir fait repaître, il retourna par les mêmes bois, s'approcha des mêmes gardes qu'il avoit apperçues le matin, & les trouva placées à peu-près de même, si ce n'est que celles où il y avoit des étendarts s'étoient un peu rapprochées du camp. Il disposa ses troupes pour attaquer, & se mit seul à la tête de la premiere, derriere laquelle il plaça trente Officiers volontaires, ou Cavaliers des mieux montés, avec ordre dès que le premier coup de pistolet seroit tiré, de pousser à la premiere ligne des ennemis, d'enlever des étendarts s'il étoit possible, enfin de prendre ou tuer ce qu'ils trouveroient en suivant la ligne environ deux-cent pas, & de s'en retourner au grand galop à la tête du bois d'où l'on débusquoit. Pour lui, marchant le premier, il alla droit à la vedette des ennemis, qui lui cria *qui vive* : il lui répondit, *Vive Espagne*, & que c'étoit un parti de Hollande qui revenoit de la guerre. Il avança faci-
le-

lement, ne mit le pistolet à la main qu'à deux pas de la vedette, & enleva sans peine les gardes de Cavalerie. Les volontaires exécuterent fort bien leurs ordres, & tuerent ou prirent des Capitaines de Cavalerie qui se promenoient le long du Camp. Cette expédition faite, le Marquis *de Villars* entra dans le bois, & comme il vit toute l'aîle gauche des ennemis monter à cheval, il regagna en diligence le ruisseau de Génap, le passa, & ensuite forma ses troupes. La tête de la Cavalerie des ennemis parut incontinent après sur le bord du ruisseau, mais le Marquis *de Villars* jugeant bien qu'étant obligés de suivre à la file, ils n'oseroient passer devant lui ce ruisseau, qui n'étoit éloigné de l'Armée de France que d'une demie lieuë, il demeura en bataille, & puis se retira tranquillement avec les prisonniers.

Lorsque de retour à l'Armée il alla rendre compte de son parti au Maréchal *de Luxembourg*, les dépêches de ce Général étoient déjà faites, mais il voulut écrire de sa main cette aventure au Roi, qui eut la bonté de la donner
à

1675.

à lire à son lever au pere du Marquis
de Villars.

Pendant le reste de cette campagne , on ne fit en Flandre que se tenir sur la défensive. Il ne fut question que de quelques Partis, dont le plus remarquable fut celui du Marquis *de Villars* que nous venons de détailler. Une Compagnie de Cavalerie ayant vaqué dans son Régiment, il la fit donner au frere de Mr. l'Abbé *Fleury*, lequel dès le commencement de sa vie étoit fort lié avec toute la Maison *de Villars*.

En Allemagne la mort du Vicomte *de Turenne* donna la supériorité aux ennemis. Nous avons dit que notre Armée fut obligée de repasser le Rhin après un combat assez sanglant, où le Marquis *de Vaubrun*, l'un de nos Lieutenans-Généraux, fut tué. Les difficultés qui survinrent pour le commandement entre le Comte *de Lorge* & lui, firent alors cesser l'usage établi parmi les Officiers Généraux de *rouler* entre eux, sans égard à l'ancienneté. Le Roi décida que le plus ancien commanderoit toujours, ce qui est certainement

ment plus conforme au bien du service.

1675.

Montecuculi ayant Strasbourg pour lui, passa le Rhin, & le Maréchal *de Duras*, à qui le commandement de l'Armée fut donné après la mort du Vicomte *de Turenne*, se retrancha entre Schlestat & Castenois, poste très-bon, & dans lequel *Montecuculi* n'osa l'attaquer.

Dans le même temps une Armée commandée par le Duc *de Zell* & quelques Généraux de l'Empereur, forma le siège de Treves, grande Ville mal fortifiée, qui ne pouvoit faire une longue résistance. *Vignory* y commandoit, mais il se tua la nuit par une chute.

Le Maréchal *de Creguy* avoit composé une Armée de 12. à 15000. hommes. Un desir de gloire le détermina à chercher les moyens de secourir cette Place, quoiqu'avec des forces très inférieures à celles des ennemis. Il s'approcha de la Saare, sans cependant avoir pris la résolution de passer cette rivière, & seulement pour être à portée de profiter, ou d'une mauvaise disposition des ennemis, ou des fautes qu'ils pour-
roient

1675.

roient faire en s'approchant de lui. Mais ils la passèrent eux-mêmes si promptement, que le Maréchal n'eut que le temps de se mettre en bataille. Il fut attaqué, & battu en partie par la faute des Généraux, qui ne se placèrent pas assez diligemment pour défendre le passage de la Saare. Les ennemis y perdirent assez de gens.

Dans son malheur il prit le parti le plus glorieux : il sçavoit que le Gouverneur de Treves étoit mort, il se jeta dans la Place, releva le courage de la garnison, & soutint le siège pendant plusieurs jours avec beaucoup de fermeté. Il se flatoit même que, soit par l'opiniâtreté & la vigueur de sa défense, soit par les grandes pertes que les ennemis avoient faites dans la bataille, ou dans plusieurs attaques de la Place que son courage leur avoit rendu très-sanglantes, il viendroit à bout de la sauver; mais la garnison persuadée qu'il vouloit la sacrifier à son desespoir, & excitée par les discours séditeux d'un Capitaine nommé *Beaujourdan*, livra la brèche & le Général aux ennemis, & tout fut prisonnier de

de guerre. Ce Capitaine paya de sa tête sa perfide lâcheté, il fut exécuté six semaines après. Ainsi cette campagne fut malheureuse sur la Moselle, aussi bien qu'en Allemagne par la prise de Haguenau, & par le blocus de Philipsbourg; mais plus fatale encore par la mort du Maréchal *de Turenne*, dont le génie supérieur, la fermeté, & les rares talens pour la guerre avoient non seulement soutenu nos frontieres, mais poussé la guerre bien avant dans l'Empire, & avec une Armée médiocre & dépourvûë de tout, un peu par la mauvaise volonté de Mr. de *Louvois* son ennemi déclaré, lequel n'avoit point pardonné à ce Général la manière dont il en avoit été traité l'hyver qui précéda sa mort.

Nous reprendrons ce trait d'histoire, en rappelant ce qui se passa à la Cour l'hyver de 1674. à 1675. Nous avons vû que M. *de Turenne* avoit marché pour combattre *Montecuculi* dans les plaines de Franconie, après avoir mandé plusieurs fois à la Cour qu'il ne pouvoit en même temps couvrir le haut & le bas Rhin. Les projets qu'il en-

1675.

voya à la Cour étoient beaux & solides ; mais au lieu d'y être suivis, il en reçut des ordres peu convenables & au service du Roi & au mérite d'un tel Général. Le Ministre, déclaré contre lui, lui suscitoit même des ennemis dans l'Armée. Un des premiers Lieutenans-Généraux osa lui reprocher tout haut des fautes dont ce grand homme n'étoit pas capable. Mr. de Turenne lui répondit avec plus de sagesse qu'un autre n'en auroit peut-être eu en sa place, *écrivez à la Cour, Monsieur ; vos raisons, quoique mauvaises, ne laisseront pas d'être écoutées.* Le Maréchal de Turenne revenu à Versailles convint, à ce que l'on prétend, avec le Prince de Condé, de perdre un Ministre de la guerre, qui ne les ménageoit guères tous deux. On crut que Mr. le Prince avoit promis de seconder Mr. de Turenne, mais que l'Evêque d'Autun dévoué à Louvois & à Tellier son pere, regagna Mr. le Prince sur lequel il avoit grand crédit, lui faisant voir que Mr. de Turenne éloigné par deux Ministres habiles & fort accrédités, lui, Prince de Condé seroit seul le maître de la guerre, & que ces deux

deux hommes lui devant leur conservation lui feroient éternellement dévoués.

1675.

Il est certain que M. *de Turenne* suivit sa résolution & son juste ressentiment , qu'à son retour il fit voir au Roi les fautes de Mr. *de Louvois* , & le peu de solidité des ordres qu'il en avoit reçus. Il convenoit qu'à la vérité ce Ministre avoit beaucoup d'esprit , & qu'il étoit excellent pour les détails ; mais il soutenoit que la connoissance & l'expérience nécessaires pour gouverner la guerre de campagne lui manquoient entièrement , & qu'au fond il n'avoit jamais été à portée de l'apprendre. Le Roi écouta avec son discernement ordinaire les solides raisons de Mr. *de Turenne* , & s'il avoit été secondé par Mr. *le Prince* , *Louvois* étoit en péril. Mais ce dernier ne le poussa pas avec la même ardeur , certaines fautes ne parurent pas capitales , & le Roi lui même étoit bien aise de ne les par trouver telles.

Louvois eut seulement ordre d'aller demander pardon à Mr. *de Turenne*. Ce Général le reçut avec la hauteur convenable à sa dignité , & au sujet qu'il

1675.

avoit de se plaindre. Il lui reprocha sa conduite par rapport à celle de la guerre, & lui dit que pour son amitié, quand il auroit fait autant de choses pour la mériter qu'il en avoit fait pour la perdre, il verroit ce qu'il auroit à faire. C'est ainsi que se passa cette scène de Cour. *Louvois* continua dans son crédit & dans son dessein de nuire à *Mt. de Turenne*, dessein qu'il suivit si soigneusement, que la campagne qui nous coûta ce grand homme, pouvoit nous attirer d'autres malheurs si le grand âge de *Montecuculi* & sa prudence outrée n'eussent porté à se contenter de médiocres avantages, après la mort de *Monfr. de Turenne*.

1676.

Avant que de parler de ce qui se passa dans les Armées de terre, il convient de dire un mot de deux grandes expéditions navales qui se firent au commencement de cette année.

Les Espagnols qui vouloient délivrer Messine & sauver la Sicile, avoient sollicité les Etats-Généraux de leur envoyer un secours commandé par leur Amiral *Ruyter*, pour obliger les François à lever le blocus de la Ville assiégée.

gée. Les Etats leur accorderent une
 flotte de 30. voilés , & *Ruyter* qui la
 commandoit vint mouiller vers la fin
 de Décembre 1675. à la rade de Me-
 lazzo vis-à-vis de Messine. Quinze
 jours après , il alla chercher les Fran-
 çois , auxquels il présenta le combat ,
 qui se donna le 8. de Janvier entre les
 Isles de Salines & de Stromboli , & qui
 dura depuis dix heures du matin jus-
 qu'à la nuit.

La Flotte Françoisé étoit comman-
 dée par *du Quesne* , aussi expérimenté
 & aussi brave que *Ruyter*. *Du Quesne*
 ayant gagné le vent fondit sur les Hol-
 landois avec tant de violence , que
Ruyter avoua que de sa vie , il n'avoit
 vû un combat si furieux. On se ca-
 nonna , ou vint à l'abordage , & on se
 battit corps à corps de Vaisseaux avec
 le plus grand courage. Le Marquis *de*
Prenilly , qui commandoit l'avant-gar-
 de des François , fit plier celle des Hol-
 landois. Le Corps de bataille , où étoit
du Quesne , fit reculer *Ruyter* , & l'ar-
 rière-garde des Hollandois en vint aux
 mains avec celle des François qui avoit
Gaharet à sa tête. Toute la manœuvre

1676.

des Hollandois n'eût pû empêcher la victoire des François, si le calme qui survint ne les eût arrêtés.

Trois mois après, il y eut un second combat au Nord-Est du mont Gibel, entre *du Quesne* & *Ruyter*. Celui-ci qui assiégeoit Agousta par mer, ayant appris que la Flotte François venoit le chercher, alla aussitôt au devant d'elle. L'action commença sur les quatre heures après midi. Après une demie heure de combat un boulet de canon frappa *Ruyter*, lui emporta la moitié du pied gauche, & lui brisa la jambe droite. Cependant les ordres de son premier Capitaine furent si bien exécutés, qu'on ne s'apperçut pas du malheur arrivé au Général, & qui, tout blessé à mort qu'il étoit, ne laissoit pas de donner les ordres de son lit sur les rapports qu'on venoit lui faire. Ainsi le combat se soutint tout le jour avec la même chaleur, sans que la victoire voulut se déclarer. A la fin les Hollandois cédèrent, & les François contents d'avoir fait lever le siège d'Agousta, les Flottes se retirèrent à Siracuse, où les Hollandois conduisirent leur
Ami-

Amiral qui y mourut de ses blessures.

1676.

Cependant les Hollandois ne se trouvant pas en sûreté à Siracuse, en partirent pour aller à Parlerme. Ils furent poursuivis par le Duc *de Vivonne*, qui étoit venu sur la Flotte Françoisse, composée de 28. Vaisseaux & de 25. Galeres. Le 3. de Juin commença le combat. Le Marquis *de Preuilly* s'approcha des Hollandois, dont il essuya le feu sans tirer un seul coup. Quand il fut à portée d'eux, il lâcha ses bordées & en même temps fit avancer ses brûlots que l'avant-garde des ennemis ne put éviter qu'en coupant ses cables pour aller échouër sur les terres les plus proches, laissant néanmoins derriere trois vaisseaux Espagnols qui furent brûlés. Aussi tôt le reste de l'Armée Françoisse fondit sur l'arriere garde & sur le Corps de bataille, qui la reçut courageusement. Mais l'Amiral Espagnol ayant pris feu avec quelques Galeres & trois Vaisseaux Hollandois, le Contre-Amiral de Hollande & ses Capitaines acheverent de couper les cables, & prirent la fuite. De tout ce qui resta des deux

1676.

Flottes Espagnole & Hollandoise , une partie échoua sous Palerme , & l'autre entra dans le port , après que le Vice-Amiral d'Espagne & le Contre-Amiral de Hollande eurent sauté en l'air.

Cette journée fut l'une des plus malheureuses que les ennemis aient éprouvées sur mer , & des plus glorieuses à la France , dont la Marine prenoit tous les jours de nouvelles forces.

La campagne de 1676. commença par le siège de Condé , que le Roi fit en personne , & le Marquis *de Villars* continua de servir à sa manière , c'est-à-dire , quoique Colonel de Cavalerie , de chercher aux sièges les actions de l'Infanterie. Le Roi même lui tint sur ce sujet des discours très-obligeans. Sa Majesté fit faire ensuite le siège de Bouchain par *Monsieur* , & Elle se plaça avec l'Armée d'observation pour assurer cette entreprise.

Le *Prince d'Orange* s'étant avancé au secours de Bouchain , passa l'Escaut à Valenciennes , & parut vouloir attaquer l'Armée du Roi , qui fut mise en bataille derriere la cense d'Urtebise. Sa Majesté donna au Marquis *de Villars* le

COM.

commandement d'une réserve de Cavalerie entre les deux lignes d'Infanterie. On proposa d'attaquer le *Prince d'Orange*, & le Roi le vouloit, mais il déféra à l'avis du Maréchal *de Schomberg*, qui, à l'instigation des Ministres & de quelques courtisans, répondit lorsqu'on le consulta, que quand on faisoit un siège, la gloire étoit uniquement d'assurer l'entreprise. Par ce conseil d'une prudence adroite & politique il sauva le *Prince d'Orange*, dont l'Armée mal placée & trop resserrée pour faire ses mouvemens étoit perduë sans ressource ou du moins en grand péril, si elle eût été attaquée. Bouchain fut pris. Le *Prince d'Orange* mena son Armée sous Mons, & projetta le siège de Mastricht. Le Roi s'en retournant à Versailles ordonna les dispositions pour le siège d'Aire, que son Armée investit sous les ordres du Maréchal *d'Humieres*, le Maréchal *de Schomberg* commandant l'Armée d'observation.

Mr. *de Louvois* qui voulut être présent à ce siège vint en Flandre. C'étoit proprement en lui qu'étoit toute l'autorité, puisque interprète des volontés

1676.

& des ordres du Roi , il régloit les marches & les dispositions des Armées , écrivant souvent aux Généraux , *l'intention du Roi est que son Armée commandée par un tel , fasse tel mouvement.* L'artillerie étant plus à ses ordres qu'à ceux du Grand-Maître , fut servie avec une grande vivacité.

Le Marquis *de Villars* eut le commandement d'une brigade de onze escadrons à l'Armée du siège , qui finit bien plutôt qu'on ne l'avoit espéré par la grande vivacité avec laquelle l'artillerie fut servie par *du Metz* , qui la commandoit. La fortune même favorisait les assiégeans , car une bombe étant tombée dans un magasin de poudre , l'effet en fut si violent , qu'un bastion fut entièrement ouvert & que le Gouverneur capitula.

Cependant l'entreprise du *Prince d'Orange* sur *Mastricht* tiroit fort en longueur , par le peu de succès de ses attaques. Cette lenteur nous engagea insensiblement non à secourir cette Place , mais du moins à nous en approcher , en rassemblant cependant toutes les forces qui pouvoient donner de la terreur
aux

aux ennemis. L'ordre qu'avoit reçu le Maréchal *d'Humieres* après la prise d'Aire, de s'emparer du fort de Linck, qui pouvoit très-aisément se défendre dix ou douze jours, étoit une marque bien visible du peu d'ardeur que l'on avoit de conserver Mastricht, tout considérable qu'il est; mais la raison de cette indifférence étoit la nécessité pressante où l'on se trouvoit de secourir Philipsbourg, Place d'une bien plus grande importance pour nous, & dont la perte nous ôtoit les moyens non seulement de soutenir aucun des Etats ou des Princes de l'Empire qui étoient dans les intérêts de la France, & donnoit lieu à l'Empereur de les réunir aux siens; mais nous privoit du secours de l'Electeur *de Baviere*, qui s'étant maintenu neutre, avoit sur pied douze-à quinze-mille hommes que la France payoit.

Après des efforts inutiles du Maréchal *de Rochefort* pour jeter du secours dans cette Place qui avoit été bloquée dès l'hyver, le Maréchal *de Luxembourg* avec une puissante Armée eut des ordres précis de tout tenter pour le se-

1676.

courir. Dans ce dessein général il s'en approcha, mais il trouva une entière impossibilité d'y réussir; & le Roi, ne voulant pas perdre encore Mastricht que *Calvan* défendoit toujours avec beaucoup de courage, ordonna enfin au Maréchal de *Schomberg* de marcher à l'Armée du *Prince d'Orange*, qui avoit déjà perdu beaucoup de monde dans plusieurs assauts à des bastions détachés, (nouvelle manière de fortification inventée par *Vauban*, & très-bonne pour des grandes Places qui peuvent contenir une nombreuse garnison.) Dans le dernier des assauts qu'eut à soutenir le bastion nommé Dauphin, ouvrage bien revêtu, placé derrière un avant-chemin couvert, & dont la prise coûta si cher au *Prince d'Orange*, le *Rhingrave* avoit été blessé à mort.

L'Armée du Roi étoit campée à Bonnes, & le Comte de *Montal*, ancien Lieutenant-Général, fut détaché avec quatre-mille chevaux pour aller reconnoître quels mouvemens feroient les ennemis à l'approche de notre Armée. Le Marquis de *Villeroy*, qui fut depuis Maréchal de France, y alla comme
Ma-

Maréchal de camp , & le Marquis de *Villars* eut le commandement de mille chevaux. 1676.

A peine découvroit-on les tentes des ennemis , qu'on vit venir un trompette du *Prince d'Orange* , qui demandoit passeport pour le *Rhingrave* mortellement blessé ; ce qui fit juger que l'intention de ce Prince n'étoit pas de nous attendre , car il n'eût pas eu besoin de passeport s'il n'eût pas songé à marcher.

Le détachement de *Montal* étant fort près de l'Armée des ennemis , on envoya au Maréchal de *Schomberg* pour le presser de faire avancer l'Armée , & l'on s'approcha toujours dans les plaines le long de la grande chaussée. L'ardeur du Marquis de *Villars* , & le desir de connoître des premiers les dispositions des ennemis , pour découvrir s'il y auroit quelque chose à entreprendre , le porterent à s'avancer de hauteur en hauteur avec 8. ou 10. Officiers fort bien montés , & voyant parmi les ennemis un mouvement qui avoit tout l'air d'une retraite, il revint trouver le Comte de *Montal*, qui envoya encore au Maréchal.

1676.

chal *de Schomberg* pour presser la marche. Mais ce Général, qui sans doute avoit les raisons, & peut-être même des ordres précis de ne donner qu'un simple secours sans action, n'arriva que sur le soir à vuë des ennemis, lorsqu'on ne pouvoit plus douter de leur retraite. Le jour d'après, de grand matin, comme on étoit assez près de leur arriere-garde pour engager une action, le Comte *d'Auvergne*, Colonel-Général de la Cavalerie, pressa le Maréchal de l'entreprendre. Le Marquis *de Villars* s'approchant de divers escadrons des ennemis, eut son chapeau percé d'un coup de pistolet, & voyant du desordre dans leurs dispositions, il alla au Maréchal *de Schomberg*, & lui représenta avec respect, mais pourtant par de bonnes raisons, qu'il y auroit de l'avantage à les attaquer. Ce Général qui n'avoit pas ce dessein, ne put s'empêcher, malgré l'amitié qu'il avoit d'ailleurs pour lui, de lui répondre avec une certaine aigreur qu'excitent assez naturellement les bonnes raisons quand on ne veut pas s'y rendre. Le Marquis *de Villars* n'ayant pu obtenir qu'on attaquât l'arriere-garde

de entiere , auroit du moins bien souhaité qu'on fût tombé sur les dernières troupes des ennemis : il s'en approcha , & eut son cheval tué sous lui. Il revint auprès du Marechal de Schomberg qui l'appella , & lui dit avec amitié : *quand une Place comme Mastrich est secourüe sans bataille , le Général doit être content ; & pour satisfaire un jeune Colonel avide d'actions , il faut lui donner un parti de cinq-cent chevaux. Faites les commander , prenez les Officiers que vous voudrez , & en suivant l'Armée ennemie pendant trois ou quatre jours , vous verrez ce qu'elle deviendra , & ce que vous pourrez faire sans vous commettre.*

Le Marquis de Villars suivit son ordre : le lendemain sur le soir ayant trouvé à une demie lieuë de l'Armée ennemie des escortes médiocres qui couvroient des fourageurs , il les attaqua , & ramena près de 150. prisonniers à l'Armée du Maréchal de Schomberg qu'il trouva en marche.

Il rendit compte de sa commission au Maréchal qui oubliant la vivacité avec laquelle le Marquis avoit osé le presser la veille d'attaquer l'ennemi , lui dit ,

Nous

1676.

Nous aurions été brouillés ensemble, si j'e ne vous avois pas donné un détachement pour suivre vos amis que vous ne sçauriez perdre de vûe.

Le Marquis de Villars avoit passé cinq ou six nuits sans dormir. Accablé de sommeil & de lassitude il se coucha sur le revers d'un fossé, & ordonna à ses gens de l'éveiller quand l'arrière garde passeroit. Pendant son sommeil il y eut grand orage, en sorte que le fossé sur le revers duquel il étoit couché fut rempli d'eau. Ses gens aussi endormis que lui, ne l'éveillèrent qu'après qu'il eût été dans l'eau un quart d'heure : il monta à cheval saisi de froid, & dès la nuit il fut attaqué d'une dyssenterie si violente, qu'on le porta très-dangereusement malade à Charleroi. Mais sa jeunesse, & la bonté de son tempérament le sauvèrent.

A peine sa santé fut-elle rétablie, que son Régiment eut ordre d'aller joindre le Maréchal de Crequy. Ce Général rassembloit une Armée sur la Saare pour faire lever le siège de Deux-Pont, petite ville mal fortifiée, & attaquée
par.

par le Duc *de Zell*, dont les troupes se retirèrent à l'arrivée de celles du Roi.

1676.

Ainsi finit en Flandre la campagne glorieuse pour la France par la prise de Condé, de Bouchain, d'Aire, & par le secours de Mastricht. Elle ne fut pas à beaucoup près si heureuse en Allemagne, où nous perdîmes Philippsbourg. Le Régiment du Marquis *de Villars* fut envoyé en garnison à Calais.

La campagne de 1677. fut remarquable entre les autres par l'importance des conquêtes. Le Roi prit des mesures pour attaquer les trois plus grandes & plus considérables Places des Pays Bas, Valenciennes, Cambrai, & Saint Omer, dont la prise d'une seule pouvoit illustrer une campagne.

1677.

Dès la fin de Février toutes les troupes se mirent en mouvement. Mr. *de Louvois* qui possédoit éminemment l'esprit d'ordre, de prévoyance, & de détail, fit si bien que les subsistances, les vivres, les fourages, & toutes les commodités nécessaires se trouverent en abondance. Le Roi commença par Valenciennes, & en même tems comman-

da

1677.

da au Maréchal *de Luxembourg* de faire investir Saint-Omer. Le Régiment du Marquis *de Villars* partit de Calais le 26. de Février, & occupa l'Abbaye de Watte. On resserra cette Place, dont la garnison étoit médiocre; le vieux Prince *de Robec*, de la Maison de Montmorency, en étoit Gouverneur.

La fortune servit le Roi dans le siège de Valenciennes, qu'on attaquoit certainement par l'endroit le plus fort; mais les difficultés des chemins dans une saison fort rude avoient obligé à se servir de la chaussée de Valenciennes à Saint Amand, par conséquent à faire les dépôts du siège du côté de St. Amand, & à commencer l'attaque par l'ouvrage couronné. L'Escaut faisoit le fossé de la Place, & les ennemis par leurs écluses pouvoient en faire un torrent; mais dès que l'ouvrage couronné eût été attaqué & emporté, le desordre se mit dans toutes les troupes qui le défendoient, & l'ardeur de celles du Roi les porta à suivre celles des ennemis avec tant de vitesse, qu'elles entrèrent pêle-mêle avec elles dans le pâté, & de là par une poterne qui se trouva ouverte

verte, nos premiers Grenadiers parurent sur le bastion. La terreur des ennemis fut si grande, que 1200. chevaux qui étoient en bataille dans les places de la ville, n'osèrent jamais monter sur les remparts, pour en chasser des gens qui n'alloient qu'un à un & par un petit degré fort étroit. On tint les troupes sur les remparts : leur petit nombre fit leur sagesse dans les commencemens. La ville ne fut pas pillée, & tout fut fait prisonnier de guerre. Après un aussi heureux événement, le Roi envoya *Monsieur* avec le Maréchal *d'Humieres* & avec une augmentation de troupes assez considérable pour faire le siège de St. Omer. On resserrales quartiers, qui jusque là n'avoient été disposés par le Maréchal *de Luxembourg*, que pour empêcher qu'on ne jettât des troupes dans la Place.

On fit deux attaques, l'une qu'on croyoit d'abord n'être qu'une fausse attaque par le fort des vaches, pays bas & très-marécageux, & l'autre par les terres plus élevées.

Dès le premier jour les ennemis firent une sortie sur l'attaque du fort des

va-

[1677.

vaches. Le Marquis *de Villars*, auquel il sembloit que par une destinée particuliere aucune occasion ne dût échapper, avoit son quartier de ce côté là, & se promenoit à pied du côté de l'attaque. Dès qu'il vit l'ennemi, il y courut avec presque tous les Officiers de son Régiment qui se trouverent auprès de lui, & le rechassa dans le chemin couvert. Le Marquis *de Langue-
tot*, qui étoit Capitaine dans son Régiment, y fut blessé.

Cependant le *Prince d'Orange* se disposoit à secourir St. Omer, & assembloit toutes ses forces derriere Ypres.

Il marcha avec son Armée, & campa au-dessous de Mont-cassel. *Monsieur* ne balança pas a lever ses quartiers : il laissa au Marquis *de Trousse* le commandement de la tranchée, & marcha à l'Armée du *Prince d'Orange*, qui avoit devant elle le petit ruisseau de l'Abbaye de Piennes. Les ennemis le passerent en divers endroits, & il y eut dans le centre un assez rude combat d'Infanterie, où le Régiment des Gardes du Roi perdit beaucoup de monde. Alors le Maréchal *d'Humieres* poussa la
gau-

gauche des ennemis , & dans le même temps le Maréchal de *Luxembourg* attaqua l'Abbaye de *Piennes*. Il avoit donné au Marquis de *Villars* une réserve de cinq escadrons , qui avoient la gauche de tout , & qui par conséquent débordoient la droite des ennemis.

1677.

Le Marquis de *Villars* fit réparer un pont sur le ruisseau de *Piennes* , & commençoit à le passer pour prendre en flanc la droite des ennemis , occupée des troupes qu'elle avoit devant elle , lorsque *Chamlay* vint de la part de *Monsieur* lui donner ordre de marcher au centre , où les troupes avoient perdu quelque terrain. *S'il est arrivé quelque désordre dans le centre*, lui dit le Marquis de *Villars*, *j'arriverai trop tard pour le réparer ; mais je vois la droite des ennemis ébranlée , & je crois qu'il vaut mieux achever de mettre le désordre dans cette aîle ; si la bataille est en danger où vous dites , nous allons infailliblement la gagner de ce côté-ci , ainsi je marche.* *Chamlay* voyant que le Marquis de *Villars* suivoit toujours son premier dessein , alla parler à Mr. de *Soubize* qui commandoit la gauche de la Cavalerie , & qui
vint

1677

vint empêcher le Marquis *de Villars* de passer. Voyant bien cependant qu'il avoit raison, il lui dit que si c'étoit un autre Aide de Camp que *Chamlay*, il se dispenseroit de suivre l'ordre qu'il apportoit, mais que celui là étoit l'homme de confiance du Roi. Le Marquis *de Villars* obéit, & quelque temps après le Maréchal *de Luxembourg* ayant emporté l'Abbaye des Piennes, & voyant la droite des ennemis se retirer sans perte, dit au Marquis *de Villars*; *Je voudrois que le cheval de Chamlay eût eu les jambes cassées, quand il vous a porté ce maudit ordre.* Il est certain que l'Armée ennemie pouvoit être entièrement défaite, mais elle perdit seulement le champ de bataille & son canon, & fut en état six semaines après de tenir la campagne. Cependant cette victoire assura le siège de St. Omer. Le Marquis *de Villars* s'étant trouvé à la tranchée dans le temps que la chamade battit, fut envoyé dans la Place pour régler la capitulation. Le Prince *de Robec* convint de tout, & demandoit avec empressement deux pieces de canon; on ne voulut pas les mettre dans les

les articles , mais *Monsieur* les accorda à la priere du Marquis *de Villars* , qui les lui demanda en lui rendant compte de la capitulation.

1677.

Cambrai fut pris après une assez foible résistance. Ainsi avant le fin de Mai Valenciennes, St. Omer, & Cambrai furent soumis à la puissance du Roi.

Après quelques semaines de rafraîchissement nécessaire à des troupes qui avoient passé presque tout l'hiver en campagne , le Régiment du Marquis *de Villars* fut envoyé sur la Meuse , où étoit le Maréchal *de Schomberg* avec un médiocre Corps , destiné à fortifier l'Armée de Flandre ou celle d'Allemagne , suivant les mouvemens des ennemis.

Le Duc *de Lorraine* qui commandoit les Armées de l'Empereur & de l'Empire , vint d'abord sur la Meuse avec des forces très-considérables , & y attira le Maréchal *de Crequy* avec toutes les siennes. Il cherchoit une action , & ce Maréchal ne l'évitoit qu'en prenant les postes les plus avantageux , & se tenant toujours du même côté de la Meuse.

1677.

Meuse que les ennemis. Enfin les Armées se trouverent en présence près de l'Abbaye de Châtillon. La droite & la gauche du Maréchal *de Crequy* étoient bien couvertes , mais il avoit si peu de fond pour ses deux lignes serrées par les bois , que les ennemis auroient assurément trouvé quelque avantage pour combattre.

Pendant qu'il se mettôit en bataille , il chargea le Marquis *de Villars* d'observer l'Armée ennemie qui s'approchoit , & le pria ensuite de se tenir auprès de lui ; une ancienne blessure qui s'étoit rouverte ne lui permettant d'être à cheval qu'avec beaucoup de peine & de douleur. Les Armées furent deux jours en présence , & ensuite celle de l'Empereur alla passer la Moselle près de Thionville , & marcha sous Metz , sans autre exploit que la prise du château de Sarbourg. Le Maréchal *de Crequy* la côtoyant toujours , les deux Armées rentrèrent en Alsace ; celle de l'Empereur par le bas du pays , & celle du Roi par le côté de Saverne.

Il arriva alors au Marquis *de Villars* un petit desagrément , qui pourtant ser-

servit dans la suite à le persuader tout-à-fait de sa bonne fortune , & qui le guérit pour toujours de demander , ni même , à ce qu'il a dit depuis , de désirer d'être plutôt dans un Corps ou dans une Armée que dans une autre. Il se trouvoit dans la Brigade de *la Valette* , avec qui il n'étoit pas bien , & il pria instamment le Maréchal *de Creguy* de l'en ôter. Ce Maréchal quoiqu'il lui marquât beaucoup d'amitié & même de confiance , ne fit pourtant point ce qu'il desiroit , & cela fut heureux pour le Marquis *de Villars* ; car d'être demeuré dans cette Brigade lui valut d'avoir la meilleure part à quatre actions considérables qui se passèrent dans le reste de la campagne.

Le Maréchal *de Creguy* , suivant toujours son même dessein qui étoit de disputer le terrain à l'Armée Impériale près de Strasbourg , vint camper à Marle ; sa droite touchoit cette petite ville , & sa gauche le château de Kochersberg. La Brigade de *la Valette* ne campoit pas dans la ligne , elle servoit de réserve , & fut placée au pied du château de Kochersberg.

1677.

Le Duc de Lorraine marcha à Guenheim avec l'Armée Impériale, & fit avancer le Général *Schultus* avec 2000. chevaux sur les gardes de Cavalerie de l'Armée du Roi, à la tête desquelles se trouverent le Comte de *Schomberg*, Maréchal de Camp de jour, & le Marquis de *Villars*; 200. chevaux de piquet les soutenoient, & étant trop avancés, on jugea à propos de les rapprocher du château de Kochersberg. Les ennemis firent pousser par 500. chevaux de leurs troupes ce petit Corps de Cavalerie, qui s'étoit mis en bataille. Le Comte de *Schomberg* & le Marquis de *Villars*, voyant ces 500. chevaux un peu éloignés des 2000. qui les avoient détachés, marcherent à eux, les renverserent, & puis se rapprocherent du château de Kochersberg.

Le Maréchal de *Crequy* ayant vû le commencement de l'action, avoit fait monter à cheval la Brigade de *la Valette* & la Maison du Roi, & trouvant que les ennemis n'étoient pas soutenus de leur Armée, il ordonna qu'on marchât à eux. Le Comte de *Schomberg* & le Marquis de *Villars* à la tête, chargerent
une

une seconde fois avec le même succès les premiers Corps qui les avoient suivis, & qui étoient encore trop éloignés de leur gros. Le Marquis *de Villars* eut deux chevaux tués sous lui. Dès le commencement de l'action on l'avoit pressé de prendre une cuirasse, mais il dit tout haut en présence des Officiers & des Cavaliers, qu'il ne tenoit pas sa vie plus précieuse que celle de ces braves gens, à la tête desquels il combattoit.

Après cette seconde charge, la Brigade de la *Valette* étant arrivée, elle fut mise en bataille derrière les premières troupes qui avoient déjà chargé, & les deux-cent chevaux qui les soutenoient, mais qui étoient affoiblis par les deux charges qu'ils avoient faites, lesquels rentrèrent dans les escadrons de cette Brigade.

Le Marquis *de Villars* se mit à la tête de son Régiment avec près de quarante Officiers volontaires de l'Armée, qui dès le commencement de l'action avoient combattu avec lui. Cette Brigade, composée de sept escadrons & de près de trois-cent chevaux qui res-

D 2 toient

1677.

toient de toutes les gardes & du détachement, étoit en bataille devant les ennemis qui s'étoient encore approchés à la portée du mousqueton, mais bien en ligne, & présentant un front d'environ douze escadrons. Alors l'Armée Impériale toute entiere se mit en marche, pour soutenir les deux-mille chevaux, & engager une affaire générale. Mais le Maréchal *de Crequy* ne voulant pas en venir là dans le poste où il étoit, donna ordre aux neuf escadrons de nos troupes qui étoient devant les ennemis, de se retirer au travers des intervalles de la Maison du Roi, qui se formoit derriere cette premiere ligne.

Une pareille retraite étoit fort dangereuse, car on étoit si près des ennemis, que l'on ne pouvoit faire la caracole d'un escadron, sans approcher à cinquante pas de leur ligne. Le Marquis *de Villars* en connut bien le péril, & dit aux volontaires qui étoient avec lui hors de l'escadron, qu'ils pouvoient s'attendre qu'au moindre mouvement qu'ils feroient pour se retirer, ils seroient chargés aussitôt ;
il

il les pria de demeurer derriere ces deux escadrons, & par quelques coups de pistolet d'éloigner les ennemis autant qu'il seroit possible. Son intention fut très-bien exécutée, & cela donna lieu à un très-beau mouvement de Cavalerie qu'il fit le moment d'après.

Dès que notre ligne commença à tourner, celle des ennemis toute entiere s'ébranla & la suivit, mais comme il avoit quarante volontaires qui faisoient incessamment feu sur les troupes des ennemis, qui naturellement auroient dû tomber sur les escadrons du Régiment *de Villars*, ces escadrons étant moins pressés, il vit sur la droite cinq escadrons des ennemis qui suivoient ceux des nôtres qui se retiroient dans les intervalles. Alors voyant qu'en prenant en flanc cette ligne des ennemis, il pouvoit la charger avec avantage, au lieu de rentrer dans l'intervalle, il fit marcher la gauche de ses deux escadrons, renversa sans peine la ligne des ennemis, & la mena battant jusqu'à la tête de leur Armée : enforte qu'avec la tête de

1677.

ses Officiers il se trouva près du canon des ennemis , dont la colonne d'artillerie marchoit au milieu de toutes les autres , suivant l'ordre d'une Armée qui veut se mettre en bataille. Il fut tenté d'emmener trois ou quatre petites pieces de canon , & proposa la chose à ceux qui l'avoient suivi. Elle n'étoit pas impossible , mais venant à regarder derriere lui , il se vit avec ses deux seuls escadrons qui se reformoient , & connut bien qu'il seroit encore trop heureux de se retirer , ce que même il n'auroit pû faire sans être vivement poussé , si par bonheur il ne se fût trouvé sur les colonnes d'Infanterie & de canon des ennemis , & par consequent un peu éloigné de celles de leur Cavalerie. Il se retira donc sans accident , si ce n'est que le canon des ennemis s'arrêta , & tira sur lui. Le nôtre même par une méprise honorable pour le Marquis de Villars en fit autant ; car comment s'imaginer que deux escadrons qu'on voyoit sortir du centre des ennemis , ne fussent pas de leurs troupes ? Il essuya sept ou huit volées de canon ,

mais.

mais il n'y eut que quelques chevaux de son Régiment de tués, & à son retour le Maréchal *de Crequy* vit un Cavalier du Régiment *de Villars*, qui ayant reçu un coup d'épée au travers du corps, se retiroit mourant. Il demandoit son Colonel, & l'ayant trouvé : *êtes-vous content de nous, mon Colonel ?* lui dit-il, *je ne voulois que la consolation de vous voir avant que de mourir.*

Le Maréchal *de Crequy* lui-même, charmé de l'action du Marquis *de Villars*, lui dit qu'il avoit eu quelque peine que le commandement de l'Armée l'eût privé de la gloire d'avoir part à de si belles charges.

On a cru que des gens de guerre ne feroient pas ennuyés du récit d'une action particuliere, & d'un mouvement de Cavalerie assez singulier, pour mériter d'être rapporté avec quelque détail ; puisqu'il ne seroit pas inutile d'être instruit par de pareilles manœuvres des partis qu'on a pris avec succès, & que l'on pourroit prendre dans de pareilles occasions.

Pendant que les Armées de France

1677. & de l'Empereur se disputoient ainsi le terrain aux environs de Strasbourg, le Prince de *Saxe-Eisenach*, qui commandoit un Corps sur le haut Rhin, avoit fait faire un pont près du Village d'Huningue, & s'étoit emparé d'une redoute qui étoit plutôt une borne de nos terres & de celles de Bâle, qu'une fortification que l'on eût dessein de soutenir. Cependant le Baron de *Montclar*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, fut détaché avec un petit Corps pour s'opposer au Prince de *Saxe*, qui ne pouvant s'y établir repassa le Rhin. Le Duc de *Lorraine* s'étant éloigné, l'Armée du Roi alla passer le Rhin à Brisac, à peu près dans le même temps que le Prince de *Saxe-Eisenach* s'approchoit du fort de Kell, sous lequel il se plaça avec ses troupes.

Le Maréchal de *Crequy* résolut de l'attaquer : on fit une marche forcée, la Brigade de *la Valette* ayant la tête de la marche, & à l'entrée de la nuit on arriva sur le bord de la *Kinzig*. Le Marquis de *Villars* fut détaché avec 300. chevaux pour la passer le premier.

1677.

maier , & voir ce que l'on pourroit entreprendre. Après avoir passé , & s'être mis en bataille avec le peu de troupes qu'il avoit , il s'approcha des ennemis , trouva une barriere gardée par de l'Infanterie qui fit feu , & suivit une espee de digue , bordée d'un fossé , qui alloit de la Kintzig au Rhin. La nuit étoit fort noire , & au bruit que faisoient les ennemis , il jugea qu'ils étoient en bataille derriere cette digue. Il crut qu'en attendant qu'il eût assez de troupes pour les attaquer , il ne pouvoit mieux faire que de les obliger à s'étendre en les inquiétant de plusieurs côtés. Pour cela il envoya six ou sept détachemens de sept ou huit Maîtres , chacun , avec ordre de tirer en divers endroits , & de faire un grand bruit le long de la digue , puis il retourna à cette barriere qu'il trouva abandonnée. En même temps il y fit entrer un Lieutenant de son Régiment , très hardi , avec vingt Maîtres. Ce Lieutenant trouva la Cavalerie des ennemis en bataille à 200. pas de la digue , & vint en rendre compte au Marquis de Villars.

1677.

Celui-ci envoya une seconde fois son Lieutenant, qui à l'heure même lui rapporta que les ennemis s'ébranloient pour se retirer, & que quelques escadrons avoient déjà commencé à tourner. Le Marquis *de Villars* ayant plus de quinze trompettes, tant de son détachement, que des trompettes qui avoient suivi les Capitaines qui étoient volontaires avec lui, il les partagea, fit sonner la charge à tous, & avec ses quatre troupes se jeta sur les ennemis, dont le Corps étoit de plus de deux mille chevaux, mais déjà ébranlés pour se retirer. Ils tirèrent en tournant, & tout fut renversé.

On les pressoit vivement, lorsque les Gardes du Maréchal *de Crequy*, faisant un escadron qui marchoit à la tête de l'Armée, chargèrent par derrière la troupe du Marquis *de Villars*. qu'ils ne reconnoissoient pas, & tuèrent son Maréchal de Logis, & quelques Cavaliers du dernier rang. Le Marquis *de Villars* qui pouvoit se croire enveloppé des ennemis par le grand nombre où ils étoient, & par le peu de gens qu'il avoit, retourna sur ceux qui

qui le pressaient par derriere ; plusieurs des Gardes du Maréchal *de Crequy* furent tués , & l'on ne se reconnut qu'au feu des armes , & au mot de ralliement , qui étoit *Villars*. Cet accident empêcha qu'on ne suivit les ennemis aussi vivement qu'on l'eût fait , & dont cependant la plupart se jetterent dans le Rhin , & abandonnerent tous leurs équipages.

Le Maréchal *de Crequy* voyant le Duc *de Lorraine* éloigné , & le Prince *de Saxe-Eisenach* retiré sous Strasbourg , fit toutes les dispositions nécessaires pour persuader qu'il alloit repasser le Rhin , & prendre des quartiers d'hyver. On envoya les ordres pour les routes de l'Armée & le mois de Novembre étant même avancé le Duc *de Lorraine* ne pouvoit guères s'attendre que le Maréchal *de Crequy* songeât à faire le siège de Fribourg. Cette Ville n'étoit fortifiée que d'une double enceinte d'assez bonnes murailles avec des vieilles tours , & d'un Château sur la croupe d'une montagne assez bon , mais fort petit.

Pour ôter les fourages aux ennemis

1677.

qu'on jugeoit bien qui viendroient au secours de Fribourg, dès qu'ils seroient informés du dessein qu'on avoit de l'attaquer, le Maréchal *de Crequy* fit brûler tout le Pays qui est entre les montagnes & le Rhin en remontant vers Brisac. Mais le Marquis *de Villars* qui avoit l'arrière-garde de l'Armée avec 300. chevaux, & qui naturellement humain, eut toujours en horreur tout ce qui n'est que cruauté, sauva, malgré les ordres du Général, une partie des petites Villes où l'on mettoit le feu en passant.

On prit des quartiers autour de Fribourg, & la Brigade de *la Valette* fut logée dans l'Abbaye de Kunderstat.

Le Duc *de Lorraine* n'eut pas plutôt appris que le Maréchal *de Crequy*, au lieu de repasser le Rhin, formoit le siège de Fribourg, qu'il rassembla ses forces pour marcher au secours, & envoya d'abord par la gorge de Waldkirch un Corps de Cavalerie, de Dragons, & de mille hommes de pied choisis, pour se jeter par les montagnes dans la Place.

On avoit ordonné un fourage dans
la

la vallée de Waldkirch. Le Marquis de *Villars*, qui commandoit trois-cent chevaux d'escorte, ayant été averti de la marche du secours, s'avança dans la vallée : les ennemis voyant qu'on leur avoit coupé le chemin, ne songerent qu'à se retirer. Le Marquis de *Villars* connut bientôt à leurs mouvemens qu'ils étoient plus occupés du soin d'assurer leur retraite, que de celui d'attaquer. Il pressa le Général *Genlis*, qui commandoit ce fourage, de lui donner des troupes, & de le laisser agir. Aussi-tôt il attaqua & renversa les premières troupes des ennemis, aussi bien que trois-cent Dragons des leurs, qui avoient mis pied à terre pour faire ferme à un passage étroit. Mais à peine les eût-il forcés, qu'il se trouva sans troupes, le Général *Genlis* ne voulant rien engager. Ainsi ce Corps des ennemis qui pouvoit être entièrement défait, ne perdit que deux-cent Cavaliers ou Dragons. Le Maréchal de *Crequy* vint en diligence, & ayant appris qu'on n'avoit pas suivi le dessein ni secondé les premiers succès du Marquis de *Villars*, il

1677. il en fut très-irrité, & le marqua très-vivement à ceux qui s'y étoient opposés.

Le siège de Fribourg avançoit. On donna l'assaut à la première enveloppe de murailles, & le Marquis *de Villars* y monta à la tête des Grenadiers. Dès le lendemain le Gouverneur capitula pour la ville & pour le château, qui certainement ne devoit pas être pris dans une saison si avancée.

Le Duc *de Lorraine* avoit envoyé des ordres de tous côtés, pour jeter du secours dans Fribourg. Les Gouverneurs de Constance, de Reinfels, & des Villes forestières avoient rassemblé toutes leurs garnisons, & 3. ou 4000. Schnaphans. (C'est ainsi qu'on nommoit les Payfans des montagnes, gens assez aguerris.) Tout ce Corps marchoit par le haut des montagnes, & n'avoit aucun avis de la capitulation du Gouverneur de Fribourg; de sorte qu'il attaqua l'Abbaye de Kundersstat, quartier de la Brigade de *la Vaillette*, dans le même temps qu'on voyoit sortir de Fribourg la garnison.

Le Marquis *de Villars* étoit auprès du

du Maréchal de Creguy, & entendant vers son quartier un grand bruit de mousqueterie, il s'y rendit à toutes jambes, & trouva l'Abbaye investie & vivement attaquée par les ennemis, qui avoient barré les avenues. Un Capitaine de son Régiment défendoit une brèche avec vingt Cavaliers à pied, tout étoit en désordre, plusieurs même se tenoient cachés, & ne songeoient plus à se défendre. A son arrivée tout reprit courage, & comme il vit qu'on ne pouvoit sauver cette Brigade qu'en forçant l'ennemi, il se mit à la tête de cinquante Maîtres, & passa au travers de tout le feu de l'Infanterie ennemie, qui voyant arriver du secours du côté des autres quartiers, ne songea qu'à se retirer. C'est ainsi que d'être demeuré de la Brigade de *la Valette* valut au Marquis de Villars d'avoir eu la première part au combat de Kochersberg, à la défaite du Prince de *Saxe-Eisenach*, & aux deux affaires de *Waldkirch* & de *Kunderstat*.

A l'égard des autres actions qu'il vit, comme volontaire dans le cours de
cette

1677.

1677. cette campagne, ce ne fut qu'en les cherchant avec ardeur, & avec une véritable envie de les trouver, qu'il y parvint; & ce n'est en effet que par là qu'on peut parvenir à en voir plus qu'un autre. Il y a tel Officier qui à la rigueur a fait son devoir, & qui en plusieurs années de service ne s'est pas trouvé à une seule action.

Le Marquis *de Villars* revint passer l'hiver à la Cour. Le Roi avoit quelque bonté pour lui; mais une passion violente, qui pourtant ne déroba jamais un seul de ses jours aux occupations de la guerre, en enlevoit un très-grand nombre aux soins de sa fortune.

L'inimitié de Mr. *de Louvois* pour lui se déclaroit en tout. Le Régiment *de Villars* n'avoit jamais que de mauvais quartiers, ainsi il ne pouvoit guères briller par la magnificence. Mais en récompense, la valeur du Chef & de ceux dont il étoit composé, répandoit sur lui une autre sorte d'éclat, que la magnificence ne donne ni ne supplée point, & qui même se pas-

se.

se fierement de tout celui par lequel elle voudroit en imposer. Cependant le Marquis *de Villars*, peu attentif à faire la cour, & mal avec le Ministre de la guerre, par la haine qu'il avoit pour le Pere du Marquis *de Villars*, & pour le Maréchal de Bellefonds, essaya encore cet hyver le sensible dégoût de voir de ses cadets faits Brigadiers tandis qu'il n'avançoit pas. A la campagne précédente il avoit déjà vû passer devant lui le Marquis *du Bordage* neveu du Vicomte *de Turenne*, mais il sembloit que cette dernière campagne, si heureuse pour lui en actions, devoit le garantir d'un semblable malheur. Il prit la liberté d'en marquer sa vive douleur au Roi, & de le presser dans des termes respectueux, mais assez forts. Sa Majesté y repondit deux fois avec bonté; & même avec des éloges de ses actions, mais à la troisième ce fut avec quelque aigreur, & le Marquis *de Villars* se retira. Réduit à la nécessité de se faire un mérite qui forçât la fortune en sa faveur, & d'être pour ainsi dire lui-même sa créature, son

cœur

1677. cœur lui suggéra le seul parti que la raison elle-même lui laissoit à prendre, de servir, & de surmonter les obstacles, ou de périr.

— Sur la fin de cette année le *Prince d'Orange* épousa la *Princesse Marie*, l'aînée des filles du *Duc d'Yorck*. Elle étoit regardée comme l'héritière présomptive des trois Royaumes de la Grande-Bretagne, le Roi *Charles* n'ayant point d'enfans légitimes, ni le *Duc d'Yorck* d'enfans mâles.

1678. Pendant la campagne de 1678. le Régiment du Marquis *de Villars* fut destiné à l'Armée du Maréchal *de Creguy*, où il se rendit dans la fin de Mai.

Il joignit l'Armée campée dans la plaine de Neubourg. Celle du *Duc de Lorraine* s'en approcha, & le *Prince Louis de Bade* vint à la tête de mille chevaux pour attaquer nos gardes. Dans ce temps là les grandes gardes étoient d'escadrons à étendarts, & l'on appelloit gardes ordinaires des détachemens de 50. Maîtres que l'on distribuoit dans le front de l'Armée. Depuis on a supprimé les gardes d'escadrons.

drons , & l'on ne s'est servi que de gardes ordinaires. Le Marquis *de Villars*, qui avoit la grande garde de la gauche de l'Armée, voyant un Corps considérable de Cavalerie des ennemis marcher à nos gardes de la droite, qui étoient placées dans des lieux couverts d'arbres, au lieu que le côté qu'il gardoit étoit une plaine d'une grande étenduë, laissa à la gauche, pour laquelle il n'y avoit rien à craindre, deux petites gardes de dix Maîtres, & marcha au grand trot avec son escadron & trois gardes ordinaires au secours de trois-cent chevaux commandés par *Olier*, Colonel de Cavalerie, que le Prince *Louis de Bade* pressoit extrêmement. Il arriva assez à temps sur le bord du petit ruisseau de Neubourg, qui couvroit la tête du camp, pour sauver ces trois-cent chevaux qui se retiroient au galop. *Olier* fut tué, mais le Marquis *de Villars* rallia le reste de ce détachement, & arrêta le Prince *de Bade*.

Dans le même temps que le Marquis *de Villars* avoit quitté son poste pour s'opposer aux ennemis, l'escadron

1678.

dron des Gardes du Corps qui étoit à la droite , avoit pris un parti fort différent. Il se retiroit à mesure que les ennemis approchoient. Le Maréchal *de Crequy* arriva dans le moment. Le Marquis *de Villars* qui sçavoit que plusieurs Officiers-Généraux l'avoient blâmé sur ce que les gardes du camp , disoient-ils , n'étoient destinées qu'à avertir , & point du tout à combattre , & qu'elles ne devoient jamais quitter leur poste , dit au Maréchal en présence de ceux qui l'avoient désapprouvé : *Je suis jeune , & par conséquent j'ai encore beaucoup à apprendre , c'est pourquoi je prens la liberté de demander à mon Général , si étant de garde dans un pays fort découvert , & dès là fort en sureté , j'ai bien ou mal fait de laisser à ce poste deux petites gardes seulement , & d'avoir marché à un ennemi qui pouffoit nos troupes , & vouloit entrer dans le camp ?* La réponse du Maréchal *de Crequy* fut dure pour ces Officiers-Généraux. Il ne les connoissoit point , mais il ne ménagea point les termes , & dit nettement qu'il n'y avoit que des poltrons & des pédans qui
pus.

pussent ne pas approuver la conduite du Marquis de Villars, qu'il l'en remercioit & le prioit d'aller se reposer quelques heures, & ensuite de se mettre à la tête d'un parti de 500. chevaux qu'il lui destinoit.

1678.

Le Marquis de Villars marcha avec ce parti sur l'Armée ennemie, poussa des gardes, & ramena quelques prisonniers. Le Maréchal de Crequy, informé que les ennemis avoient un Corps sous Reinfeld, petite Place sur le Rhin, à trois lieues au-dessus de Bâle, marcha la nuit & surprit ces troupes, dont la plus grande partie se retira par le pont de Reinfeld. Le Marquis de Tessé, Colonel de Dragons, les suivit avec beaucoup de vivacité à la tête de son Régiment, il y fut blessé, & les poussa jusques sur le pont. Nos Dragons en tuerent un très-grand nombre, mais le Marquis de Ranee, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & Colonel-Général des Dragons y fut tué.

Le Maréchal de Crequy ayant par cette action jetté la plus grande partie de l'Armée Impériale vers Reinfeld, crut,

1678. crut que par une marche forcée il pourroit arriver sur Offenbourg , petite Ville sur la Kintzig à la hauteur de Strasbourg , avant que le Duc de *Lorraine* pût y faire entrer du secours , & qu'en peu de jours il s'en rendroit maître , d'autant plus qu'elle étoit mal fortifiée , & n'avoit qu'une foible garnison. Il fit vingt - sept lieues en quatre jours , avec Cavalerie , Infanterie , & canon , les gros bagages suivant plus lentement.

Le Duc de *Lorraine* voyant *Reinfeld* en sureté , pénétra les desseins du Maréchal de *Crequy* , & dans le même temps que l'Armée de France s'ébranloit pour marcher sur Offenbourg , celle de l'Empereur se mit en mouvement derriere les Montagnes pour sauver cette Place : enforte que les deux têtes d'Armées se trouverent comme à un rendez-vous marqué au pied du Château d'Ortenbourg sur la Kinzig à la sortie des montagnes. Le Marquis de *Villars* étoit à la tête des premières troupes ; on attaqua la tête de celles de l'Empereur , dont les cinq ou six premiers escadrons furent renversés.

sés. Le Marquis *de Villars* prit le Colonel *Renfin*, Lorrain , & l'on poussa les ennemis jusques sous les murailles de la petite Ville de Gengenbach qu'ils occupoient. Leur diligence sauva Offenbourg ; mais le Maréchal *de Crequy* songea à attaquer le Fort de Kell , alors très-mauvaise petite fortification de terre , qui couvroit la tête du pont de Strasbourg.

On ouvrit une tranchée , pour se placer de manière qu'on pût le lendemain donner un assaut à ce mauvais ouvrage , sans partir de trop loin. Dix Compagnies de Grenadiers & trois-cent Dragons , soutenus de quatre bataillons , furent commandés , & l'on y marcha en plein jour. Le Marquis *de Villars* s'étant trouvé dans ce moment à la tranchée , se mit à la tête du premier détachement. Il avoit un habit en broderie d'or , & le Maréchal *de Crequy* le voyant le premier sur la brèche , défendue pendant quelque temps à coups de pique , prédit son élévation infaillible à ceux qui étoient auprès de lui , & lui dit à son retour :
Jenne homme , si Dieu te laisse vivre ,
in

1678. *tu auras ma place plutôt que personne.*

Le Fort de Kell emporté , le Maréchal *de Creguy* en fit raser les fortifications , & brûler les habitations , puis repassa le Rhin pour descendre vers Landau. Le Duc *de Lorraine* alla passer ce fleuve au-dessus de Philipsbourg , au village de Limersheim.

Il n'y eut plus d'actions considérables dans le reste de cette campagne . Si ce n'est pour le Marquis *de Villars* qui les cherchoit avec trop d'ardeur pour n'en pas faire naître. Ayant donc suivi le Marquis *de Boufflers* à un fourage dont il étoit chargé , il gagna avec lui la tête des escortes. Après qu'on eut assis les fourageurs , il en trouva un grand nombre qui avoient percé dans une vallée , où ils n'étoient couverts que par cent Dragons séparés en deux troupes. A peine avoit-on reconnu le péril , que quatre-cent chevaux des ennemis débusquerent sur les cent Dragons. Le Marquis *de Boufflers* courut aux fourageurs pour rassembler ceux qui avoient des armes , & le Marquis *de Villars* , à la tête de quelques Dragons de la Reine , fit ferme

me à une défilé fort étroit. Comme il voulut arrêter un Dragon qui fuyoit, il saisit la bride du cheval qui se cabra, l'homme & le cheval furent tués, & le Marquis *de Villars* derriere ce cheval tué fit ferme dans le chemin. Cinq ou six Officiers volontaires, entre autres un Capitaine du Régiment Colonel-Général de la Cavalerie, nommé *Virmon*, s'arrêtèrent auprès de lui, & le peu de momens qu'ils donnerent au Marquis *de Bonstiers* pour rassembler des troupes suffit pour empêcher l'ennemi de dissiper nos fourageurs, & de nous en prendre un fort grand nombre. Cette action du Marquis *de Villars* lui attira du grand Prince *de Condé*, jugé de la valeur, une lettre pleine de louanges.

1678.

Ainsi finit la Campagne de 1678. Toute l'Europe, lassée de la guerre, souhaitoit ardemment la paix. Les traités, interrompus à Cologne, & renoués à Nimegue, avançoient. Celui d'Espagne, d'Angleterre, de la Hollande, & de l'Empereur étoit conclu; mais l'Electeur de Brandebourg ne pouvoit se résoudre à rendre beau-

Tome I.

E

coup

1679. coup de Pays, & de Places prises sur la Suede. Cependant comme le Roi sacrifioit une partie de ses conquêtes en Flandre à l'intérêt du Roi de Suede, son Allié; ceux de l'Electeur de Brandebourg l'abandonnerent. Le Maréchal *de Créquy*, à la tête de l'Armée du Roi, passa le Wezer, défit quelques troupes de l'Electeur, & ce Prince se soumit aux conditions du traité de Nimegue.

Dans le même-temps le Maréchal d'*Humieres* marcha pour prendre Hombourg, petite Place au-delà de la Saare, qui appartenoit au vieux Duc de *Lorraine*, & que l'Electeur de Mayence gardoit depuis plusieurs années. Le Marquis *de Villars* étoit de cette Armée. Le Gouverneur de la Place la rendit après quelques volées de canon, & dans le milieu de l'année 1679. la paix fut établie dans toute l'Europe. Le Marquis *de Villars*, malgré tous ses services; se trouva sans aucun avancement; mais une grande passion dont il étoit rempli ne lui laissoit pas de sensibilité pour les rigueurs de la fortune; une autre affaire de Dames lui

lui attira quelques disgraces de la Cour, dont il eut ordre de s'éloigner pour quelque temps. 1679.

Le mariage de la Princesse *Marie-Louise d'Orléans*, fille aînée de *Monsieur*, se fit avec le Roi d'Espagne, auprès de qui le Pere du Marquis de *Villars* étoit Ambassadeur ; & l'année d'après, celui de la Princesse de *Baviere* se fit avec Monseigneur le Dauphin. 1680.

L'année 1681. & celle de 1682. ne sont, comme on le sçait, marquées d'aucun événement considérable, si ce n'est qu'en 1681. *Straßbourg* se soumit à la France. La capitulation fut signée d'un côté par le Marquis de *Louvois*, & le Baron de *Monclar*, Commandant en *Alsace* ; de l'autre par huit Députés de la ville, de laquelle on conserva tous les privilèges. 1681.

Théodore-Alexiowits Grand Duc de *Moscovie* mourut en 1682. & sa mort causa beaucoup de desordre. Il ne laissa que deux freres & une sœur, tous fort jeunes. Le Prince *Galiczin* fut chargé de leur tutelle. *Jean*, qui étoit l'aîné, s'associa au gouvernement 1682.

1682.

Pierre, son frere puîné. Mais le Prince *Galliczin* & la Princesse *Sophie* conspirerent contre ce dernier. On a prétendu que le dessein de cette Princesse étoit d'épouser le fils de *Galliczin* & de mettre son mari sur le Trône. *Pierre* découvrit la conjuration, fit enfermer *Sophie* dans un Monastère, exila *Galliczin*, & fit périr la plûpart des Créatures de *Jean*, qui garda néanmoins le titre de Czar, mais avec si peu d'autorité qu'on n'a presque jamais entendu parler de lui. Pour *Pierre-Alexis*, il a eu tant de part à un grand nombre d'événemens considérables dans les derniers temps, qu'il a rendu son nom plus célèbre qu'aucun de ses prédécesseurs.

1683.

Après quelques années de paix la guerre recommença en 1683. par la prise de Courtrai & de Luxembourg, & finit par la prise de cette dernière Place. Mais ce peu de guerre pensa être fatal au Marquis *de Villars*. Il fut détaché avec le Comte *de Montal*, qui avec un Corps de Cavalerie s'approcha de Charleroi. Le Marquis *de Villars* voyant ceux de la ville braquer quel-

quelques pièces de canon sur douze ou quinze Officiers qui étoient auprès de lui , leur dit , en leur en montrant une , *celle-là nous approchera fort* , & dans le même-temps comme il voulut donner son manteau à un valet-de-chambre , le mouvement qu'il fit lui sauva le coup dont le valet de Chambre fut emporté.

1683.

La guerre commençant alors entre l'Empereur & le Turc , le Marquis *de Villars* ne put se refuser cette occasion de sortir d'un repos , qui n'en étoit pas un pour lui. Il chercha avec empressement toutes sortes de voies pour aller servir dans les Armées de l'Empereur , mais il n'osoit en demander la permission que le Roi avoit refusée au Prince *de Conti* : une sage prévoyance ayant fait craindre à Sa Majesté que , si elle la lui accordoit , une très-nombreuse Noblesse n'allât se sacrifier dans ces guerres étrangères.

Il falloit donc trouver un moyen de sortir du Royaume avec l'agrément du Roi ; pour cela le Marquis *de Villars* demanda plusieurs commissions dans les Cours étrangères. Enfin celle d'al-

1683.

ler faire un compliment de condoléance à l'Empereur sur la mort de l'Impératrice sa mere, lui fut donnée. Il étoit entierement brouillé avec Mr. de Louvois, & vivement touché de toutes les injustices que ce Ministre lui avoit faites. Cependant il alla prendre congé de lui, & les seules paroles qu'il en tira, furent des assurances de ne s'opposer pas aux graces que le Roi voudroit lui faire. Un discours si sec obligea le Marquis de Villars à lui répondre : *avec de tels engagements, je puis m'attendre à la continuation de vos sentimens*, & il sortit de la chambre sans le saluer.

La réputation du Marquis de Villars l'avoit devancé à la Cour de l'Empereur. Plusieurs Généraux l'avoient entendu nommer dans les actions qui s'étoient passées pendant les dernieres guerres, & on voulut bien être mécontent pour lui en ce pays-là du peu de récompense qu'il avoit eu en France. Il fut reçu tres-agréablement dans cette Cour; le Comte de Stratsman, Ministre, & qui avoit le plus de part à la confiance de l'Empereur, lui mar-

marquoit beaucoup d'amitié, & essaya même de le retenir, sur l'espoir qu'on lui rendroit là plus de justice. 1683.

Les premières Lettres que le Marquis *de Villars* écrivit de Vienne au Roi sur la Cour de l'Empereur, sur les intrigues qui divisoient les Ministres & les Généraux, sur tout le Duc *de Lorraine*, & le Prince *Herman de Bade*, attirerent l'attention de Sa Majesté. Elle ne connoissoit le Marquis *de Villars* que par le courage, elle vit qu'elle ne l'avoit pas connu tout entier, que l'esprit & le talent de la négociation lui appartenoient encore, & elle sentit dès-lors que, quoique né pour la guerre, il pouvoit être utile pendant la paix.

L'Electeur *de Baviere*, vint à Vienne, & marqua beaucoup de bonté au Marquis *de Villars*. Il l'admit même dans sa confiance; & le Roi qui vouloit regagner un Prince absolument dévoué au service de l'Empereur, malgré les anciennes liaisons de son pere avec la France, & l'alliance de sa sœur la Dauphine, ordonna au Marquis *de Villars* de suivre l'Electeur à Munich, sans affectation cependant, & sans qu'il y parût

1683. d'autre dessein que celui de faire sa Cour à un Prince qui lui avoit fait beaucoup d'amitié.

Nous allons voir commencer une négociation , qui fut assez vive , & qui engagea le Marquis *de Villars* à voir les guerres de Hongrie ; ce qu'il avoit toujours très-ardemment désiré.

L'Electeur étoit amoureux depuis longtems de la Comtesse *de Kaunitz* , femme de beaucoup d'esprit. Son mari , homme très-habile , & qui fut depuis un des premiers Ministres de l'Empereur , souffroit volontiers une galanterie qui contribuoit à l'accroissement de sa fortune , & par les biens qu'il recevoit de l'Electeur , & par la considération que lui donnoit auprès de l'Empereur le sacrifice entier que l'Electeur faisoit de ses troupes & de son argent à la Cour de Vienne. La passion de ce Prince pour la Comtesse *de Kaunitz* le portoit à faire tout ce qu'elle desiroit : de plus il voulut faire toutes les Campagnes de Hongrie : ainsi en très-peu d'années il avoit consommé tous les trésors , qu'avoit amassés l'Electeur son pere. Le Marquis *de Villars* connut bientôt que ,
pour

pour le retirer de la dépendance de l'Empereur , il falloit commencer par l'affranchir de celle de la Comtesse de Kaunitz. 1683.

Cette premiere passion étoit sur ses fins aussi-bien que la beauté de la Dame ; mais le mari & la femme s'étoient emparés de la Cour de l'Electeur , & tout leur étoit dévoué.

Le Marquis *de Villars* commença par inspirer à l'Electeur l'envie d'attirer à Munich une jeune Comtesse *de Velen* , Dame de l'Impératrice , avec laquelle l'Electeur étoit entré en commerce avant son dernier voyage à Vienne. Cette jeune personne arriva en grand secret , on lui avoit préparé un petit appartement caché dans le Palais , mais elle avoit si peu d'esprit , que le Marquis *de Villars* vit bientôt qu'elle lui seroit inutile , si ce n'est qu'elle avoit servi à tirer l'Electeur de ses premieres chaînes.

Une jeune Italienne , nommée *Cannossa* , prit sa place. Cette fille étoit parfaitement belle , & même beaucoup plus qu'elle n'avoit besoin de l'être avec autant d'esprit qu'elle en avoit. Comme

E s elle

1683.

elle avoit étudié en galanterie à Venise, elle en donna des leçons très-habilement à Munich. Tout le reste de l'hyver se passa en plaisirs. L'Electeur étoit fort tenté d'aller à Venise passer encore un carnaval, mais le Marquis *de Villars* vint à bout de le retenir, en lui représentant qu'il y avoit plus de dignité, & même de plaisir à demeurer dans sa Cour qu'à courir le monde, & qu'il n'y avoit que des raisons de gloire qui dussent arracher un grand Prince de ses Etats. Enfin on partit pour la Hongrie.

Lorsque le Marquis *de Villars* vit que l'Electeur, dégoûté de sa première Maîtresse, commençoit à sentir la tyrannie des Ministres de Vienne, il lui conseilla fort de dissimuler; sur tout devant repasser par Vienne, & commander conjointement avec le Duc *de Lorraine* les Armées de l'Empereur. Il lui dit seulement qu'il pouvoit songer à paroître un peu plus lié avec le Duc *de Lorraine*, & plus occupé de sa dignité & du desir de sortir d'une espece de tutelle, où jusques-là il avoit été très-sévèrement retenu.

Le

Le Marquis de *Villars* manda au Roi 1684.
qu'assuré, comme il l'étoit, que toutes ses lettres seroient ouvertes, il n'écriroit plus de Vienne ni de l'Armée que ce qu'il voudroit bien qui fût connu des Ministres de l'Empereur, & que du reste il serviroit dans l'Armée Impériale comme s'il étoit né Autrichien.

Il remplit en effet les devoirs du plus fidèle serviteur de l'Empereur, & fut assez heureux pour rendre d'importans services, dont nous verrons dans la suite que l'Empereur le fit remercier hautement par le Comte de *Stratman* alors son premier Ministre.

L'Electeur partit pour la campagne avec un équipage des plus magnifiques. Il y avoit plus de 150. grands bateaux, que l'on trouva prêts à Alcen-Oetting, dévotion fameuse en Baviere. On arriva en quatre jours à Vienne, où l'Electeur fit peu de séjour : il étoit expressément parti fort tard de Munich.

La Campagne étoit déjà ouverte en Hongrie. Le Duc de *Lorraine*, dont le véritable dessein étoit de marcher à Esseck, comme à la plus importante con-

1684. quête que l'on pût faire , & parce qu'il est d'ailleurs très-difficile à une Armée considérable de faire la guerre loin du Danube , qui apporte toutes les provisions & les munitions de guerre & de bouche , essaya de partager les forces des Turcs en les inquiétant pour la droite & pour la gauche du Danube , & prit d'abord sa route vers Segedin , avec une partie de l'Armée ; comme s'il eût voulu entrer en Transilvanie , ou attaquer le Grand-Varadin.

Mais les Turcs ne prirent pas le change , ils demeurèrent retranchés sous Esseck , dont le poste leur parut assez bon pour leur faire négliger de s'opposer au passage de la Drave , si difficile par lui-même , que dans l'endroit où passa l'Armée de l'Empereur , il fallut faire ving-cinq ponts sur des bateaux. Il y avoit plusieurs bras de cette rivière plus larges que la Marne.

Lorsque l'Armée fut passée , il fut question de marcher à celle des Turcs. On laissa sur la gauche le château de Valpo , gardé par quatre-à-cinq-cent Turcs , & l'on traversa trois ou quatre lieues de bois pour arriver à Esseck. La
mar-

marche se fit avec toutes les précautions nécessaires, l'Infanterie mêlée avec la Cavalerie, c'est-à-dire, une tête de mille chevaux qui pouffoient environ deux-mille Spahis, qui se retiroient trois-cent pas devant eux, & ramenoient les coureurs de l'Armée Impériale jusques dans les premiers escadrons, à la tête desquels étoit le Duc *de Lorraine*. Le Marquis *de Villars*, pour ne rien perdre ni de l'action ni des ordres des Généraux, se tenoit aussi près de lui que la discrétion le pouvoit permettre à un volontaire. Ce Prince marchoit seul. Après lui suivoient *Capara*, le Comte *de Taff*, & deux autres des premiers Généraux, les autres étant distribués dans les divisions; car le Duc *de Lorraine* avoit pour maxime de tenir toujours auprès de lui trois ou quatre des principaux Généraux qui n'avoient pas de poste dans l'Armée, mais qui dans des conjonctures importantes alloient porter & faire exécuter ses ordres plus décisivement que n'auroient pû faire des Aides de Camp: ce que le Marquis *de Villars* a pratiqué depuis dans les grandes Armées qu'il a commandées.

1684.

La marche étoit lente : selon que les bois se trouvoient plus clairs ou plus fourrés , on étendoit cinq ou six bataillons , autant d'escadrons , & on ne perdoit pas l'occasion de se former autant que le terrain le pouvoit permettre.

Enfin après une marche d'une journée entiere & d'une partie de la nuit , on sortit des bois au point du jour , & on découvrit l'Armée des Turcs retranchée sur la crête d'une hauteur , ayant sa droite à la Drave , sa gauche au Danube , & la ville d'Esseck derrière elle & dans son centre.

Tout le front de la ligne paroissoit bordé de drapeaux & d'étendarts , & plus de 150. pièces de canon étoient disposées dans les intervalles des troupes. Deux-mille Spahis , ou environ , se montroient hors des retranchemens ; une partie se détachoit de temps en temps , pour escarmoucher avec ceux des Impériaux qui s'éloignoient de quelques pas de leurs lignes , ce que les Généraux empêchoient avec beaucoup de soin.

Le Duc de Lorraine s'étendoit avec de grandes précautions , & formoit sa
ligne

ligne peu-à-peu , l'Infanterie couverte 1684.
de ses chevaux de frise gagnant terrain
& s'étendant le long des bois, quelques
escadrons marchant au milieu des batail-
lons, parmi lesquels étoient mêlées des
brigades d'Artillerie, pendant que celle
des ennemis tiroit continuellement. En-
fin une journée entière, depuis trois
heures du matin jusques à dix heures
du soir, fut employée à se mettre en
bataille; on rectifia pendant la nuit tout
ce qui pouvoit être défectueux dans
l'ordre de bataille, & il étoit neuf heu-
res du matin avant que l'Armée fût en
état de marcher aux ennemis.

L'ordre de bataille bien disposé, les
Généraux s'approchèrent jusqu'à la
portée du mousquet des retranchemens
pour les reconnoître. On y fit rentrer
à coups de canon tout ce qu'il y avoit
de Turcs au dehors, & après avoir été
examinés pendant 6. ou 7. heures, ils
furent trouvés inattaquables. Sur le
champ la résolution fut prise de se re-
tirer dans le même ordre, & avec les
mêmes précautions avec lesquelles on
avoit marché. Comme la droite avoit
eu l'avant-garde, la gauche fit la re-
traite

1684.

traite , & le Prince *Louis de Bade* , qui la commandoit sous l'Ele^{ct}eur de *Bavie-re* , la régla avec beaucoup d'ordre , & disposa pour cela vingt bataillons. D'a-bord ils étoient sur deux lignes, ensuite la seconde partagée en deux fit une ma-niere de bataillon quarré, dont les deux branches touchoient les bois & fer-moient le milieu, dans lequel on mit six escadrons des plus anciens Régimens. Ainsi à mesure que les deux branches s'enfonçoient dans le bois, la premiere ligne s'en approchoit en bataille , & le front de cette ligne se retrécissoit insen-siblement. De sorte que tout rentra, sans que les flancs fussent découverts.

Les Turcs contens de la retraite ne songerent point à la troubler, on ne songea point non plus à attaquer le châ-teau de Valpo qu'on avoit laissé investi pendant la marche à Esseck , & l'Ar-mée de l'Empereur repassa la Drave avec la même facilité qu'elle l'avoit passé, sans que les Turcs fissent aucun mouvement vers la tête des ponts, soit pour l'en empêcher, soit pour attaquer l'arriere-garde, ce qui leur étoit égale-ment aisé.

Le

Le Marquis *de Villars*, fort attentif à s'instruire des détails d'une guerre si différente des nôtres, étoit perpétuellement occupé de tout ce qui y avoit rapport, tantôt interrogeant les principaux prisonniers Turcs, tantôt ceux de l'Armée de l'Empereur qui avoient été esclaves parmi eux, entr'autres le Chevalier *Santini* qui avoit servi trois ans un Vizir. Rien de tout ce qui concerne la guerre ne lui pouvoit être indifférent, & il y a des Mémoires de lui très-instructifs sur tous les ordres & les différences de troupes des Orientaux.

L'Armée de l'Empereur ayant repassé la Drave, croyoit la Campagne perdue, & elle l'étoit effectivement, si l'ignorance & la témérité des Turcs ne les eussent portés à des mouvemens dépourvus de toute raison politique : car la paix se traitoit en secret, & le Sultan, aussi-bien que l'Empereur, pressés par tous les avantages que la France avoit pris depuis le commencement de la guerre des Turcs, la desiroient également. Le Roi s'étoit emparé de Strasbourg, le Duc de *Mantoue* nous avoit
vendu

1684.

vendu Casal par un traité commencé en Flandre & continué sur les lieux, (ainsi que nous le voyons par les lettres du Marquis de *Louvois* & par celles de l'Abbé *Morel*) ensuite rompu, & puis renoué. On avoit assiégé & pris Luxembourg, la plus importante Place des Espagnols, pour assurer le commerce de l'Empire avec la Flandre, & les Espagnols hors d'état de se défendre avoient consenti à tout ce qu'on avoit exigé d'eux. Le Roi faisoit fortifier Mont-Royal, Traarbach, Landau, Longwy, Sar-Louis, & toutes les Places qui nous ouvroient les terres de l'Empire qui sont au-deçà du Rhin. Ainsi l'Empire menacé, l'Italie ébranlée par la perte de Casal, & tous les Etats voisins de France intimidés par sa puissance, ne permettoient plus à l'Empereur de différer sa paix avec le Turc. Le Duc de *Lorraine* même pour excuser les difficultés qu'il avoit apportées à la bataille que l'on gagna quelques jours après, n'hésita pas à dire ensuite au Marquis de *Villars*, qui avoit contribué plus qu'un autre à la faire donner, que quand une paix aussi

im.

importante étoit prête à se conclure, on ne donnoit pas une bataille pour divertir les Volontaires. Les sentimens de ce Volontaire pouvoient être comptés pour quelque chose, par le crédit qu'on lui connoissoit sur l'esprit de l'Electeur de Baviere.

L'Armée Impériale demeura quelques jours campée auprès de Baranvivar, & pendant ce temps-là un Vizir qui avoit été pris la Campagne précédente, & qui étoit au Général *Duneval*, fut retiré par les Turcs moyennant 40. mille écus, & pour environ 10000. de fourures & de pierreries.

Les Turcs envoyèrent un Aga & 12. ou 15. Spahis, pour apporter l'argent, & pendant que l'on le comptoit, le Marquis *de Villars*, qui montoit un cheval d'Espagne fort adroit, caracolloit avec cet Aga très bien monté & fort adroit aussi. La fin de leur manège finit par des honnêtetés, & cet Aga voyant des pistolets fort beaux qu'avoit le Marquis *de Villars*, celui-ci les lui offrit, ce que le Général *Duneval* desaprouva & empêcha, disant qu'il ne fal-

loit

1684. loit pas donner des armes à ses ennemis;

Cependant l'Armée Turque avoit passé la Drave sur le pont d'Esseck, ouvrage très-magnifique, qui sur une infinité de pilotis traversoit la Drave & tous les bras & marais qui l'environnent depuis Esseck jusqu'à la terre ferme du côté de Baranviwar. Il étoit si large, qu'un bataillon pouvoit y marcher de front, & les Turcs s'en servoient pour mener leurs Armées vers Bude, Albe-Royale, & toutes les Places qu'ils avoient en avant.

L'Armée Impériale avoit été obligée d'envoyer le long de la haute Drave, pour en défendre le passage, tout ce qu'on appelle les Nationaux, qui sont les Hussards, les Cravates, & autres troupes légères, dont les Impériaux ne faisoient pas grand cas, mais dont l'éloignement donnoit un tel air de supériorité à celles des Turcs, que leur Cavalerie insultoit tous les jours l'Armée Impériale, prenant un très-grand nombre de fourageurs, & obligeant leurs gardes de Cavalerie de se tenir si près du front de bandière, que pour peu qu'elles

les s'en éloignassent , elles y étoient ramenées par la Cavalerie Turque.

1684.

La légèreté de leurs chevaux donnoit encore à leurs gens , assez hardis d'ailleurs , un si grand avantage sur les Cuirassiers de l'Empereur , que ceux-ci n'osoient s'éloigner de la ligne.

La sagesse de nos troupes , & l'imprudence des Turcs attira enfin la bataille , & le Grand-Vizir qui s'étoit étendu dans des terrains couverts en deçà de la Drave , se contenant de nous resserrer & de nous prendre un grand nombre de fourageurs , fut enfin forcé par l'esprit téméraire & mutin de ses troupes à se mettre en plaine devant nous.

L'Armée Ottomane étoit formée en deçà d'Esseck dans des bois & des prairies , qui s'étendent depuis la tête du pont d'Esseck jusqu'à une demi lieuë du pied de la montagne d'Erfans. On ne découvroit de leur Armée que quelques têtes de Cavalerie , qui se monstroient souvent dans les plaines qui vont à la Drave vers Siclos & Cinq-Eglises , & jamais sans prendre un grand nombre de fourageurs. L'Armée Impé-

pée

1684.

périale avoit sa gauche appuyée au petit ruisseau du côté de Baranviwar, & sa droite s'étendoit vers Siclos. Le Duc de Lorraine, n'ayant pû attaquer l'Armée Ottomane, n'avoit plus d'autre objet que de tomber sur Erla, petite Forteresse au-delà du Danube entre Segedin & Neuheusel.

Avant que de s'éloigner, il vouloit tirer de Siclos & de Cinq-Eglises les garnisons que l'on y avoit établies, & ensuite les raser. C'étoit pour cela que le 11. d'Août l'Armée Impériale s'avança dans la plaine de Siclos, lorsque les Turcs, qui devoient être plus que satisfaits d'avoir rendus vains pendant cette Campagne tous les projets & tous les efforts de leurs ennemis, forcèrent le Grand-Vizir à sortir des bois qu'il avoit occupés en-deça de la Drave, toujours couvert & se contentant de prendre beaucoup de fourageurs & de resservir l'Armée des Allemands; & non seulement ils le forcèrent à se mettre en plaine devant l'Armée Impériale, mais même à l'attaquer dans sa marche.

A peine l'aîle gauche de cette Armée, appuyée à un petit ruisseau, s'en éloignoit-

gnoit-elle pour suivre la droite, qu'on vit sortir de toutes les trouées des bois de grands Corps de Spahis. Le Duc de Lorraine étoit à la tête de la droite, & l'Electeur de Baviere avec le Prince Louis de Bade commandoit l'aîle gauche.

L'Electeur de Baviere dit au Marquis de Villars de monter le plus diligemment qu'il pourroit sur la montagne d'Erfans, pour découvrir les mouvemens des Turcs. Mais il n'étoit pas à la moitié, qu'il vit tous ces divers Corps de Spahis s'étendre dans la plaine, soutenus de gros bataillons de Janissaires, & ayant leur artillerie disposée dans les intervalles, & enfin tous les apprêts d'une bataille certaine. La droite des Turcs s'avançoit même pour envelopper la gauche des Impériaux. Le Marquis de Villars revint à toutes jambes, & dit au Général Piccolomini, qu'il rencontra & qui commandoit la seconde ligne de Cavalerie, de faire au plutôt une potence de sa ligne à la montagne, pour se barrer de ce côté-là; & après cet avis, dont Piccolomini profita sur le champ, il poussa à l'Electeur & au Prin

1684.

Prince *de Bade*, & leur annonça qu'ils n'avoient que le temps de former leurs bataillons & leurs escadrons, & qu'ils alloient être attaqués. Tout ce qui étoit en colonne se mit en bataille, l'Infanterie plaça ses chevaux de frise, & le Prince *de Bade*, suivi du Marquis *de Villars*, courut à la seconde ligne de Cavalerie. Ils trouverent cette potence formée, & faisant tête aux Turcs, qui avoient déjà passé le petit ruisseau où l'aîle gauche de l'Armée Impériale étoit appuyée d'abord, & qui, avec un Corps de 7. à 8000. Spahis, vouloient prendre le derriere de l'Armée, entre la seconde ligne & la montagne. Le Prince *de Bade* fit entrer tous les Officiers dans les escadrons, se mit à la tête de cette ligne & hors de la ligne de 4, ou 5. pas, & voulut que le Marquis *de Villars* demeurât seul à côté de lui.

A peine les Turcs firent-ils quelque léger mouvement comme pour s'approcher des escadrons Impériaux, qu'ils s'arrêtèrent. Un bataillon de Janissaires se mit à la gauche de leur Cavalerie sur le bord d'un rideau, tira quelques coups de mousquet, & ce grand Corps
qui

qui n'avoit qu'une simple ligne de Cavalerie à enfoncer pour prendre le derriere de l'Armée Impériale, ne fit pas un pas en avant.

Leur incertitude détermina le Prince de *Bade* à faire avancer quelques pas, & dans le moment comme s'ils n'eussent attendu pour se retirer que ce premier mouvement, on vit les Spahis & les Janissaires se replier. On avançoit à mesure qu'ils s'éloignoient, & insensiblement la gauche des Impériaux se remit à ce même ruisseau où elle étoit appuyée le matin, & l'Armée, après avoir chassé tout ce qui avoit gagné les derrieres & la débordoit, se forma en bataille sur une ligne droite devant l'Armée des Turcs.

Nous avons cru devoir rapporter ces mouvemens, parce qu'ils ne se pratiquent pas dans nos guerres, & qu'on n'est pas accoutumé de voir huit-ou dix-mille chevaux partir ensemble à toutes jambes, comme des fourageurs, & prendre le derriere d'une Armée : mouvement qui, exécuté vivement & avec vigueur, pourroit parfaitement réussir ; la singularité seule seroit pres-

1685. que un avantage. Revenons à la suite de la bataille. Toute l'Armée de l'Empereur marcha en avant, & celle des Turcs ne fit autre chose que se retirer.

Il étoit difficile que le desordre ne se mît bientôt dans cette retraite, aussi vit-on tout d'un coup les Spahis, sans être chargés, s'ébranler & abandonner tous les Janissaires. Il est vrai qu'il y eut dans la ligne quelques Corps qui les pressèrent plus vivement, mais celui à la tête duquel marchaient le Prince *de Bade*, les Princes *Eugene & de Commerci*, le Marquis *de Villars*, le Marquis *de Créquy*, & les autres Volontaires, ne s'ébranla que quand on vit fuir la Cavalerie Turque ; & en un moment ils se trouverent au milieu de ce prodigieux Corps de Janissaires, *qui fuyoit sans terreur*. En effet s'ils eussent eu parmi eux quelque Général, il leur eût été très-aisé de tenir ferme dans les bois. Il est vraisemblable que le Grand-Vizir n'avoit pas un dessein formé de combattre, car il avoit commencé à la tête des bois quelques retranchemens qui n'étoient qu'en

li.

ligne droite , encore parut-il qu'ils jetoient la terre devant eux , comme quand on ouvre une tranchée , & que le fossé étoit de leur côté. La Cavalerie Impériale franchit sans peine ces retranchemens , & tua presque tous les Janissaires , dont les derniers se défendoient avec beaucoup de valeur. Le Marquis *de Villars* eut son buffle coupé de deux coups de sabre. Le Prince *de Commerci* fut blessé d'un coup de lance , que les Turcs appellent *Copie*. Le Comte *de Sinizendorff* y fut tué , & *Ligneville* blessé, aussi bien que l'Ecuier du Marquis *de Villars*. Il y eut peu d'Officiers de tués , & cette victoire , la plus complete que les Impériaux ayent remportée dans toutes ces guerres , leur coûta à peine quatre-à cinq-cent hommes.

Le Général *Duneval* eut ordre de marcher en diligence du côté de *Darda* , pour couper entre le pont d'*Esseck* & le gros de l'Armée des Turcs , mais il se perdit dans les bois.

Les Marquis *de Villars* & *de Créquy* , & le Prince *de Courlande* , à la tête de huit ou dix escadrons seulement ,

1685.

suivirent alléz vivement toute cette Cavalerie Turque , qui s'éloignoit avec autant de vitesse , que le terrain étroit le lui pouvoit permettre : mais ils ne les suivirent pourtant que d'aussi près qu'il le falloit pour empêcher des troupes épouvantées de regarder derriere elles, & de démêler le peu de gens devant qui ils fuyoient. Ils entrèrent les premiers dans les tentes du Grand-Vizir. Le Marquis *de Villars* & le Marquis *de Créquy* , ayant passé la nuit sur le champ de bataille , & revenant au point du jour aux équipages chercher de quoi manger , rencontrèrent le Duc *de Mantouë* à pied qui les reconnut , & vint leur demander des nouvelles.

Le butin fut immense par la quantité d'or & d'argent qui resta , par la magnificence des armes & celle des tentes , & peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici une description de celles du Grand-Vizir. La voici copiée d'après une lettre du Marquis *de Villars*.

Il dit que devant la grande avenue de ces tentes étoit une espee d'allée
de

de 50. pas de longueur, formée des deux côtés par deux rangs de coffres assez beaux & en une quantité prodigieuse, posés les uns sur les autres avec beaucoup d'ordre. Les prisonniers lui dirent que c'étoit là le trésor de l'Armée. Outre l'argent, il y avoit dans ces coffres les robes de distinction qui se donnent après quelque action remarquable, soit aux Janissaires, soit aux autres que l'on juge les avoir méritées. Tout le gros des tentes du Grand Vizir étoit entourré de deux enceintes de murailles; dans la première, faite d'une toile rouge d'environ huit pieds de haut, & séparée par des colonnes vertes de même toile, étoient un grand nombre de tentes fort belles, pour les principaux Officiers du Grand-Vizir.

Une autre enceinte de murailles de toile verte, de même hauteur que la première, & séparée par des colonnes de toile rouge, enfermoit les tentes destinées pour la personne du Grand-Vizir. D'abord on voyoit la grande tente d'audience du Grand-Vizir, qui présentait un frontispice tel que celui

1685.

d'une Eglise , soutenu par huit gros piliers brisés par le milieu , & les brisures étoient de bronze doré. Ces huit piliers soutenoient une avance de tente , par laquelle on arrivoit à la grande tente d'audience , soutenuë par un seul mât , gros comme celui d'un médiocre navire. A l'entrée de la tente s'offroient comme deux troncs d'arbre avec cinq ou six branches , sur lesquelles étoient perchés les oiseaux de chasse du Grand Vizir. Elle étoit séparée par deux grands rideaux de brocard d'or & cramoisi , relevés par les côtés. Une estrade d'environ trois toises en quarré & d'un demi pied de haut , couverte d'un drap de couleur de feu étoit appuyée au grand mât , auprès duquel , sur cette estrade , étoit un carreau de brocard d'or & cramoisi , accompagné de deux autres semblables , posés à quatre pieds de distance de celui là. Enfin la tente dans laquelle couchoit le Grand-Vizir , étoit soutenuë par des piliers de trois en trois pieds de distance , enfermés dans les murailles de la tente , dont le dessus avoit la forme d'un pa-

ra.

rafol , ainsi il n'y avoit point de mâts dans le milieu. Cette tente & celle des audiences étoient toutes brodées en dedans d'une broderie très-fine : le haut étoit d'étoffes d'or & d'argent , découpées & brodées de manière , que de l'endroit le plus élevé il sortoit un éclat qui s'affoiblissoit à mesure que la broderie descendoit, parce qu'elle n'étoit que de soye.

1685.

Presque toutes les tentes des Turcs ont ce que nous appellons *des Marquises* , c'est-à-dire , une double tente pour garantir de la pluie & de la chaleur. Tout avoit été tendu le matin même , ce qui marque le prodigieux nombre d'esclaves qui servent à leurs équipages. Le Marquis *de Villars* rapporte encore dans la même lettre , que rien n'étoit derangé dans leur camp , & qu'à cette occasion le Duc *de Lorraine* lui avoit dit , qu'il avoit remarqué dans les guerres contre les Turcs , qu'après le gain d'une bataille on trouvoit toujours leur camp tout tendu , ce qui n'arrive pas dans les guerres entre les Chétiens : qu'au lieu encore que dans nos batailles on discerne

1685.

souvent les Généraux qui sont suivis d'un certain nombre de gens qui vont à la tête des troupes & paroissent donner des ordres ; que chez les Turcs , au contraire, personne ne se montre hors de leurs lignes , & qu'il est impossible d'y démêler un Officier Général : ce qui marque , ainsi que toute leur conduite , une parfaite ignorance dans l'art de la guerre.

Le Prince *de Savoye* fut envoyé à l'Empereur lui porter cette grande nouvelle , & recevoir ses ordres pour des projets tout différens de ceux que l'on avoit formés d'abord. Avant la bataille on ne songeoit qu'à retirer les garnisons de Siclos & de Cinq-Eglises , à raser ces petites villes & tous les postes que l'on avoit le long de la Drave , & l'on laissoit aux Turcs la liberté de ravitailler Canise & Siget , Places très-importantes.

• Mais le gain de la bataille donna bien d'autres vuës. L'Electeur *de Baviere*, conformément à celles du Prince *de Bade* qui desiroit la séparation des Armées , en avoit de très opposées à celles du Duc *de Lorraine*. Il

VOU-

vouloit aller avec une Armée séparée faire le siège d'Erla. Pour le Duc de *Lorraine*, il avoit des desseins plus grands, & même plus convenables. Il ne doutoit pas qu'après de tels succès on ne dût marcher en Transilvanie, & faire prendre Esseck, persuadé qu'ensuite Erla, aussi bien que Canise & Siget tomberoient d'elles-mêmes.

1685.

Le Prince de *Bade*, ennemi déclaré du Duc de *Lorraine*, entroit dans les sentimens du Prince *Herman de Bade* son oncle, Président du Conseil de guerre, que le parti du Duc de *Lorraine* accusoit d'avoir fait manquer le premiere siège de Bude.

L'Empereur se remettoit de tout au Duc de *Lorraine*, & il étoit bien aisé de juger qu'après le gain d'une bataille, dont on donnoit toute la gloire à l'Electeur, il le prieroit d'aller se reposer le reste de la Campagne à l'ombre de ses lauriers, & de laisser à la conduite du Duc de *Lorraine* le peu qui restoit à faire : car c'est ainsi que l'Empereur s'expliquoit dans les lettres qu'il écrivoit à l'Electeur. Il marquoit même que le Prince de *Bade*

1685.

commanderoit un Corps d'Armée vers la Drave. Comme le Marquis *de Villars* paroissoit avoir assez de pouvoir sur l'esprit de l'Électeur, le Duc *de Lorraine* voulut l'engager à combattre ce desir d'aller faire le siège d'Erla; le Prince *de Bade* lui confia aussi ses chagrins contre le Duc *de Lorraine*, qui ne voulut le ménager en rien, & qui, muni d'ordres secrets, refusa de donner à ce Prince aucun commandement séparé, & chargea même le Général *Duneval*, qui n'étoit pas Feld-Maréchal du commandement qui paroissoit destiné au Prince *de Bade*, revêtu de cette dignité. L'Électeur pressa vivement sur ce sujet, mais inutilement, le Duc *de Lorraine*, & partit, assez content de retourner à Vienne & dans ses États, jouir de sa gloire au milieu des plaisirs, & plus touché du desir de faire parler de lui, que soigneux d'acquérir un sçavoir bien profond dans la guerre.

Le Prince *de Bade* quitta l'Armée, sans vouloir prendre congé du Duc *de Lorraine*, & ramena dans sa calèche de poste les Marquis *de Villars* &
de

de Créquy. Le Duc *de Lorraine*, seul maître de l'Armée, alla soumettre la Transilvanie, & fit prendre *Esseck* par le Général *Duneval*. 1685.

Si l'on rassemble les lettres du Marquis *de Villars*, on y trouvera des mémoires sur la guerre des Turcs, & sur les divers caractères des Officiers Généraux de l'Empereur qui méritent de l'attention.

Le Marquis *de Villars* arriva à Vienne avec le Prince *de Bade*, & à la première audience qu'il eut de l'Empereur, ce Prince voulut bien lui dire que ses Généraux l'avoient informé de son ardeur, de son zèle, & des services qu'il lui avoit rendus.

Le Comte *de Stratman*, à proprement parler premier Ministre de l'Empereur, par la grande confiance que ce Prince avoit en lui, quoiqu'il n'en eût pas le titre, étoit un homme de beaucoup d'esprit, élevé dans la Cour de l'Electeur *Palatin*, ci-devant Duc de Neubourg, pere de l'Impératrice *Eléonore*. Cette Princesse, dont le crédit étoit fort grand, l'avoit établi auprès de l'Empereur. Le Marquis *de*

1685. *Villars* l'avoit connu à Berlin dans un voyage qu'il y fit étant encore fort jeune, & nous avons parlé des tentatives inutiles de ce Ministre pour l'attacher, & pour ainsi dire, le gagner à l'Empereur son maître. Au retour de la campagne de Hongrie, comme on buvoit à un dîner chez lui les santés des Généraux & des Ministres de l'Empereur, il en porta une fort haut au Marquis *de Villars* en ces termes : „ A la santé des Généraux „ & des bons Ministres de l'Empe- „ reur, & de M. le Marquis *de Viè- „ lars*, qui, n'étant ni l'un ni l'autre, „ n'a pas laissé de le servir très-utile- „ ment & du bras & de la tête cette „ dernière Campagne. L'Empereur le „ sçait, il vous en tient compte, & „ m'a commandé d'en rendre un té- „ moignage public ». Attention glo- rieuse pour le Marquis *de Villars*, & plus encore pour le Prince.

L'Electeur partit bientôt de Vienne, & il assura le Marquis *de Villars*, que dans l'intention où il étoit de prendre avec le Roi des engagements solides, il avoit abrégé son séjour, pour

évi-

éviter les vives sollicitations que l'Empereur lui faisoit de renouveler les siens avec lui. Le Marquis *de Villars* reçut à Vienne des ordres pour suivre l'Electeur , & prendre auprès de ce Prince la qualité d'Envoyé Extraordinaire de la Cour de France. L'Envoyé de l'Empereur étoit le Comte *de Thann*, frere de l'Archevêque de Saltzbourg, un des plus puissans Princes de l'Empire.

1685

L'Electeur continua à traiter le Marquis *de Villars* avec beaucoup de distinction , & à lui donner tous les agrémens possibles ; il le mettoit de toutes ses parties , & de tous les soupers particuliers avec les Dames. Ce Prince porté à tous les plaisirs , aimoit la musique & la chasse , étoit galant , adroit à tous les exercices , & ce n'étoit tous les jours que Carousels, Operas, Comédies de Dames de sa Cour, Comédies Italiennes, Courses de traîneaux pendant l'hyver. Il s'attacha à une des Filles d'honneur de l'Electrice, nommée Mademoiselle *de Sintzen-dorff*, d'une beauré & d'un esprit médiocres , mais retenue par assez de ver-

tu

1685.

tu, pour ne pas accorder les dernières faveurs ; ce qui piqua l'Electeur , & le rendit plus amoureux. Cet engagement n'excluoit pas néanmoins quelques commerces passagers & plus vifs , quoique moins touchans , avec les Camereras , ou Femmes de chambre de la Cour. Le Marquis *de Villars* , & par son goût & pour l'intérêt même du service du Roi , se maintenoit dans la plus étroite liaison qu'il lui étoit possible avec l'Electeur , & sçavoit mettre à profit jusqu'à ses plaisirs pour le succès des négociations. Il étoit donc de tout , & menoit un vie fort agréable.

La Cour de Vienne , informée de ses progrès & du peu de crédit qu'avoit en comparaison de lui le Comte *de Thaur* , envoya à Munich le Comte *de Kaunitz* , homme très-habile , & qui depuis a été un des premiers Ministres de l'Empereur. Comme il avoit vécu autrefois dans la plus grande familiarité avec l'Electeur , il fut de tous les soupers. Il y en eut un , où ce Prince , animé par quelques lettres qu'il avoit reçues de son Ministre à

Ro-

Rome , s'emporta un peu contre le Pape , qui , au lieu de lui accorder quelque grace légère qu'il demandoit , avoit chargé son Ministre de lui parler sur ses galanteries qui mettoient l'Electrice au desespoir , & sur les dépenses excessives qu'il faisoit pour ses plaisirs , enfin de lui faire de sa part une espee de reprimande. Sur cela l'Electeur dit : *De quoi se mêle le Saint Pere ? Il offre des Chapeaux de Cardinal aux enfans du Duc de Lorraine , & il s'avise de me faire des reproches sur ma conduite , pendant que de ma personne & de mon bien je sers l'Eglise & l'Empire contre les Turcs.* Le Comte de Kaunitz repliqua , que s'il le desiroit , le Saint Pere offriroit de même un Chapeau pour son frere , mais que devant être Electeur de Cologne , il seroit au-dessus de cette dignité. Le Marquis de Villars , qui n'étoit pas fâché de piquer un peu l'Electeur contre le Comte de Kaunitz , prit la parole , & dit que c'étoit faire tort à l'Electeur de penser qu'il ne put desirer cette dignité que pour le Prince Clément son frere , & qu'il n'eût pas des
amis.

1685.

amis & des serviteurs auxquels il feroit bien-aïse de la procurer ; que l'Empereur venoit d'en faire honorer le Chevalier *de Walslein*, son Capitaine des Gardes ; & que puisque le Pape l'offroit au Duc *de Lorraine*, il étoit bien juste qu'il en usât de même avec l'Electeur, & qu'il lui laissât le choix du sujet. Le Comte *de Kaunitz*, pour ne pas adresser la parole à l'Electeur, qui s'échauffoit, & dont les reparties commençoient à s'aigrir, dit au Marquis *de Villars* : *A qui voulez-vous donc, Monsieur, que S. A. E. donne ce Chapeau ? A moi*, dit le Marquis *de Villars*, qui le servirois très-bien dans le Sacré Collège. La vivacité s'augmentoit de la part de l'Electeur ; le Comte *de Kaunitz* se tourna vers le Marquis *de Villars*, & lui dit en riant : *Voilà, Monsieur, où votre ambition d'être Cardinal mene les choses*. Le Marquis *de Villars* lui répondit en souriant aussi : *Commencez par me faire Cardinal, & tout cela s'accommodera*.

Cependant il suivoit toujours le dessein qu'il avoit d'abréger le séjour du Comte *de Kaunitz* auprès de l'Elec-

teur 2

teur, & il y réussit si bien, qu'au bout de quinze jours ce Ministre fut obligé de retourner à Vienne, où il rapporta qu'il y avoit beaucoup d'apparence que l'Electeur vouloit reprendre les anciennes liaisons de sa Maison avec la France, & que le Marquis de Villars y travailloit vivement.

Il y avoit encore deux autres négociations, dont le Marquis de Villars étoit chargé. L'une étoit le mariage de la Princesse de Baviere avec le Prince fils aîné du Grand-Duc de Toscane: mariage traversé par l'offre du Roi de Hongrie, qui étoit un parti tellement au-dessus de l'autre, qu'il n'étoit pas aisé d'obtenir la préférence en faveur de son concurrent. Le Marquis de Villars, en vint pourtant à bout, comme on le verra dans la suite.

La seconde négociation regardoit les desseins du Cardinal de Furstemberg sur l'Electorat de Cologne, & il s'agissoit d'y faire consentir l'Electeur de Baviere, qui vouloit l'Electorat pour son frere, le Prince Clément. Le Roi n'avoit pas encore de traité avec l'Electeur, il étoit engagé au Cardina-

1685.

nal de *Furstemberg*, qui vouloit être élu Coadjuteur, mais qui n'étoit pas encore assuré des voix, dont il lui falloit les deux tiers, attendu qu'il ne pouvoit être élu que par postulation.

Le Marquis de *Villars* employoit auprès de l'Electeur toutes les meilleures raisons dont il put s'aviser; mais les meilleures étoient foibles. Ainsi il suffisoit de faire entendre au Cardinal de *Furstemberg*, qui étoit assuré de la protection de la France, qu'il n'avoit qu'à se ménager le nombre de voix nécessaire pour son élection. Le Cardinal, étant donc assuré du Chapitre, fut élu Coadjuteur Canoniquement.

Peu de mois après, l'Electeur de *Cologne* mourut, la Coadjutorerie du Cardinal de *Furstemberg* le faisoit Electeur sans difficulté; mais le Pape, peu favorable alors à ce que le Roi desiroit, refusa un Bref à ce Cardinal, qui crut pouvoir se soumettre sans crainte à une nouvelle élection, malgré les avis du Marquis de *Villars*, qui étoit bien averti que plusieurs des Chanoines qui lui avoient donné leurs voix pour le faire Coadjuteur, étant mécontents de la

la Comtesse de *Furstemberg*, qui ne leur avoit pas tenu la parole qu'elle leur avoit donné, manqueroient absolument au Cardinal s'il vouloit procéder à une nouvelle élection. En effet, plusieurs de ceux sur lesquels il comptoit le plus, l'abandonnerent, & le Prince *Clément* fut élu.

1685.

Cependant ce qui regardoit la réunion de l'Electeur & du Roi, avançoit toujours. L'Electeur écrivit au Roi plusieurs lettres de sa main, lui promettant de se lier avec lui par un traité, & à la Diette de Ratisbonne il fit toutes les démarches que Sa Majesté pouvoir désirer.

Le Marquis *de Villars* remit dans la confiance secrète de l'Electeur le Chancelier *Schmidt*, que les Ministres de la Maison d'Autriche avoient chassé. Ce Prince alloit souvent la nuit travailler avec lui. Ce n'étoit que la nuit que le Marquis *de Villars* voyoit ce Ministre; & toutes les mesures se prenoient assez conformément aux intentions du Roi.

La Cour de Vienne envoya à Munich la vieille Comtesse *de Paar*, femme

1685.

me de beaucoup d'esprit , très-intrigante , & qui avoit été fort avant dans la confiance de l'Electeur. Elle sçavoit la galanterie que ce Prince avoit eüe , mais qui ne dura pas longtemps , avec Mademoiselle *de Vehlen* , qui étoit encore cachée dans le Palais, d'où elle sortit aussi secrètement qu'elle y étoit entrée. Cette Comtesse la maria avec un Gentilhomme de Bohême , moyennant cent-mille écus argent comptant que l'Electeur donna , & qui furent partagés également entre la vieille , la maîtresse , & le mari ; en sorte qu'il ne fut plus question que de Mademoiselle *de Sintzendorff* , & de quelques unes de ces Camereras dont nous avons parlé , & pour lesquelles on n'avoit pas une grande considération.

1686.

L'hyver se passa , la paix avec le Turc ne se conclut point , & la Cour de Vienne commença ses menées pour engager l'Electeur à retourner en Hongrie. Mais il le refusa hautement , & dit qu'il avoit fait déjà assez de campagnes , pour ne pouvoir plus y aller avec honneur , s'il ne commandoit
l'Ar-

Armée en chef ; & même ajoûtoit-
 , par le conseil du Marquis *de Villars*,
 ui n'y mettoit pas sans dessein une
 ondition presque impossible, sans que
 : Duc *de Lorraine* fût à l'Armée. Or
 n'étoit pas vraisemblable que l'Em-
 ereur se privât des services d'un Ge-
 néral si respectable , qui avoit eu de
 i grands succès , & qui d'ailleurs
 étoit son beau-frere.

1686.

Le Prince *Herman de Bade* , & le
 Prince *Louis* , son neveu , appuyoient la
 demande de l'Electeur ; mais leur ca-
 bale à la Cour de Vienne étoit détrui-
 te par celle du Duc *de Lorraine* , &
 dès l'hyver , pour éloigner le Prince
Herman , on l'envoya à la Diette de
 Ratisbonne en qualité de principal
 Commissaire de l'Empereur. *Caraffa* ,
 qui commandoit en Transilvanie &
 dans la haute Hongrie , lui suscita des
 dénonciateurs qui n'alloient pas moins
 qu'à rendre sa fidélité suspecte.

Cependant la Cour de Vienne , qui
 craignoit avec raison les mesures que
 l'Electeur pouvoit prendre avec le
 Marquis *de Villars* , n'oublioit rien
 pour le retenir par des avantages con-
 sidé-

1686. fidérables. Elle lui offroit , conjointement avec le Roi d'Espagne , la Flandre en Souveraineté , comme dot de l'Electrice sa femme , héritiere présumptive de la Monarchie d'Espagne , & s'engageoit de l'en mettre actuellement en possession. Le Marquis de Villars , informé de ces offres , par l'Electeur lui même , tâcha de les lui faire regarder comme funestes , & de lui faire entendre , que puisque toute la Monarchie d'Espagne ne pouvoit soutenir la Flandre contre les moindres forces du Roi , toutes les siennes l'entreprendroient en vain , & qu'il seroit obligé de laisser ses Provinces à la merci de l'Empereur , qui , après l'avoir ruiné dans les guerres de Hongrie , ne demandoit pas mieux que de le voir s'abîmer pour des Etats qui sont bien éloignés de pouvoir se défendre d'eux mêmes.

A cela l'Electeur répondit : *Mais le Roi ne m'assure rien de présent & de réel. Jusqu'à présent , lui répliquoit le Marquis de Villars , vous n'avez demandé au Roi que de vous soutenir dans vos légitimes prétentions sur Augsbourg ,*

ourg , Ratisbonne , Nuremberg , & autres Etats de Suabe ; il vous l'a promis dès que vous trouveriez vous-même le temps propre à faire valoir vos droits. A l'égard des Etats de la Monarchie d'Espagne, le Roi n'est pas à présent le maître de vous mettre en possession d'aucun.

1686.

Cependant le Marquis de Villars écrivit à Sa Majesté , & elle lui donna ordre de déclarer à l'Electeur , qu'en cas de mort du Roi d'Espagne, elle & Monseigneur le Dauphin s'engageoient à lui céder les Royaumes de Naples & de Sicile. Il demanda encore des éclaircissemens , & voulut sçavoir si ce seroit sans retour , au cas qu'il n'eût pas d'enfans de l'Electrice , ce qui paroïsoit fort à craindre , tant par la mauvaise conformation de cette Princesse , qu'à cause du peu de commerce qu'il avoit avec elle. Le Roi y consentit , & par là les engagements de l'Electeur augmentèrent encore.

Le mariage de la Princesse de Baviere avec le fils aîné du Grand-Duc étoit traversé , comme nous l'avons dit ,

1686.

dit , par l'offre du Roi de Hongrie , le plus grand parti de l'Europe. Mais le Marquis *de Villars* , fort lié d'inclination avec une très-belle personne, qui avoit le plus de part à la confiance de la Princesse *de Baviere* , engagea cette Princesse à déclarer qu'elle ne vouloit pas du Roi de Hongrie.

Le Grand-Duc avoit envoyé l'Auditeur *Sinetti* , un de ses premiers Ministres , & le Pere *Benfati* , son intime confident , pour traiter ce mariage. Il leur étoit prescrit surtout de se conduire par les conseils du Marquis *de Villars*. Le moine avoit de l'esprit , mais étoit glorieux & impudent , & sur quelques contestations qu'il eut avec l'Auditeur , qui étoit le représentant , il disoit qu'à son retour à Florence il le feroit envoyer aux galeres. Enfin toutes les conditions de ce mariage furent remplies , & le Marquis *de Corsini* , un des premiers de Florence , & parent du Grand-Duc , fut nommé Ambassadeur Extraordinaire , pour venir épouser. On fit la cérémonie , & la Princesse partit.

Le

Le refus que l'Electeur avoit fait
 du Roi de Hongrie pour la Princesse
de Baviere, marquoit en lui un des-
 sein formé de se détacher de la Mai-
 son d'Autriche. En vain s'excusa-t-il
 sur la répugnance qu'il avoit trouvée
 dans l'esprit de la Princesse sa sœur ;
 un si foible obstacle pour les maria-
 ges, sur tout pour ceux des Souve-
 rains, ne fut regardé par la Cour de
 Vienne que comme un prétexte. El-
 le ne douta plus qu'elle ne fût sur le
 point de perdre tout à fait l'Elec-
 teur, & elle fit les derniers efforts
 pour tirer ce Prince de Munich. Le
 Comte *de Kauniz* y avoit déjà fait
 cinq voyages, soit pour proposer à
 l'Electeur des avantages de la part de
 l'Empereur & du Roi d'Espagne,
 soit pour empêcher le mariage de la
 Princesse avec le fils aîné du Grand-
 Duc, soit pour les diverses élections
 qui se faisoient à Cologne, soit pour
 engager l'Electeur à faire la Cam-
 pagne de Hongrie. Le marquis *de*
Villars avoit été assez heureux pour
 rompre toutes les mesures du Comte
de Kauniz, & pour traverser tous ses

1686.

deffcins : mais enfin l'Empereur se crut obligé d'y envoyer le Comte de *Stratman*.

Le lendemain de son arrivée à Munich il vint dîner chez le Marquis de *Villars* , & lui dit : » Il n'est plus » question de vous offrir l'amitié ni » les graces de l'Empereur , aussi » n'ai-je plus à vous assurer que de » son estime. Mon attachement vous » est connu , mais il ne n'empêche- » ra pas de vous déclarer que , quoi- » que l'Empereur se soit fort bien » trouvé de vos services en Hongrie , » s'il en est le maître , & si j'y puis » réussir , nous ne vous y verrons pas » cette Campagne , si l'Electeur veut » bien la faire ».

Le Marquis de *Villars* avoit cru y mettre un obstacle invincible , par les conditions qu'il avoit obligé l'Electeur d'exiger. La Cour de Vienne accorda tout , & les Armées furent assemblées sous les ordres de l'Electeur de *Baviere* , avec tout l'appareil nécessaire pour faire le siège de Belgrade. Sur cela l'Electeur dit au Marquis de *Villars* : » Non seulement

„ ment c'est me deshonorer que de
 „ refuser un tel emploi , c'est pres- 1686.
 „ que déclarer la guerre à l'Empe-
 „ reur , & vous sçavez que je ne suis
 „ pas encore en état de rompre avec
 „ lui. Il me faut plus de temps , mais
 „ j'écris au Roi que mes sentimens sont
 „ toujours les mêmes „.

Ce fut à-peu-près en ce temps-là
 que Mr. *de Louvois* , las apparem-
 ment de haïr le Marquis *de Villars* ,
 qui n'avoit contre soi que d'être
 d'une famille qu'il n'aimoit pas ; ou
 peut-être , car on peut le présumer
 d'un grand homme , ce Ministre ame-
 né à force d'estime jusqu'à des sen-
 timens d'amitié , écrivit au Marquis
de Villars une lettre assez polie ; à
 quoi le Marquis *de Villars* répondit
 avec une froideur respectueuse. Mr.
de Louvois lui en écrivit une seconde ,
 pour le prier de lui apprendre ce que
 c'étoit que les chevaux de frise dont
 l'Infanterie Impériale se servoit , au
 lieu de piques qu'elle avoit abandon-
 nées. Il vint enfin jusqu'à une qua-
 trième lettre , qui contenoit en trois li-
 gnes : „ Je ne sçais pourquoi nous

1686.

„avons été mal ensemble , je desiré
 „que cela finisse , mettez moi à quel-
 „que épreuve , & je vous ferai con-
 „noître que je suis votre serviteur „.
 Le Marquis *de Villars* lui répondit
 qu'il étoit également surpris & tou-
 ché de sa dernière lettre , & d'autant
 plus persuadé que ses bontés étoient
 sinceres , que c'étoit pour la première
 fois qu'il lui permettoit de s'en fla-
 ter , qu'il commençât donc par leur
 donner lieu d'agir en sa faveur ; que le
 moyen de lui faire regagner dans l'état
 de la guerre des rangs qu'il osoit dire
 avoir mérités par ses services , étoit
 de lui faire obtenir du Roi la charge
 de Commissaire Général de la Cavale-
 rie , qui pouvoit le remettre devant
 bien des gens qui n'avoient pas dû
 passer devant lui ; mais que pour fai-
 re voir à Mr. *de Louvois* qu'il vouloit
 lui en avoir toute l'obligation , la seu-
 le démarche pour y parvenir seroit ce
 qu'il avoit l'honneur de lui en dire.
 Ce Ministre , pour sçavoir si le Mar-
 quis *de Villars* n'en avoit rien mandé
 à sa famille , fonda sur cela le pere du
 Marquis *de Villars* , & le Maréchal *de*
Bel-

Bellefonds. Il les trouva également peu instruits ; & dès lors il prit des mesures pour lui faire avoir cette charge, comme nous le verrons dans la suite. Retournons à ce qui se passoit en Bavière.

1686.

Le Comte *de Stratman* pressoit extrêmement l'Electeur de faire la Campagne de Hongrie , & le Marquis *de Villars* ne crut pas s'y devoir opposer. Il la lui conseilla même , pourvû , lui dit-il , qu'il la fît avec dignité ; ajoûtant , que le Roi ne lui feroit jamais donner des conseils qui ne fussent conformes à sa gloire , & que d'ailleurs Sa Majesté ne doutoit point que l'Electeur ne connût assez ses véritables intérêts pour desirer sincèrement de s'attacher à elle

Divers bruits s'étant répandus de la mauvaise santé du Duc *de Lorraine*, l'Electeur envoya exprès pour en être informé. Le Marquis *de Villars* lui disoit qu'il ne devoit nullement se fier à ces bruits ; qu'on publieroit que le Duc *de Lorraine* seroit à l'extrémité jusqu'à ce que l'Electeur fût à l'Armée , qu'alors ce Prince s'y rendroit

1686. en poste , & que l'Electeur s'y trouveroit au même état qu'à toutes les Campagnes précédentes , c'est-à-dire , avec une apparence de commandement & subalterne en effet. Mais le Comte *de Stratman* , pour ôter tout prétexte de défiance à l'Electeur , lui déclara qu'en quelque état que fût la santé du Duc *de Lorraine* , & lui permît-elle de faire la campagne , il ne mettroit pas le pied à l'Armée , & que l'Electeur seroit l'unique Général.

Il ne fut plus possible à ce Prince de ne pas accepter un emploi aussi grand & aussi important. La gloire de faire le siège de Belgrade , & de terminer la guerre par une aussi brillante conquête , étoit trop flatteuse pour la refuser. Il consentit donc à partir ; mais le lendemain dans une seconde audience que prit le Comte *de Stratman* , après avoir fait valoir à l'Electeur la confiance avec laquelle l'Empereur se remettroit à lui du soin de son propre salut & de celui de l'Empire , il lui représenta qu'il n'étoit pas possible que l'Empereur consentît à voir auprès de ce Prince un Ministre de France ; que
l'é-

l'éloignement que marquoit l'Electeur pour un beau-pere, qui l'avoit toujours aimé si tendrement, ne lui pouvoit être inspiré que par les ennemis de la Maison d'Autriche; qu'enfin il pouvoit sentir l'impossibilité de garder dans les Armées Impériales le Marquis *de Villars*, dont le crédit auprès de lui le rendoit très redoutable aux intérêts de l'Empereur, qui le feroit prier de ne pas mettre le pied dans ses Etats. » C'est » pourtant à ce même Marquis *de Villars*, repliqua l'Electeur, que » l'on doit en partie, non seulement » d'avoir porté à donner cette bataille, » dont le succès a été si important & » si glorieux; mais encore dans l'action même, d'avoir conseillé des mouvements de troupes qui se sont trouvés » très-utiles. J'en conviens, reprit le » Comte *de Stratman*, & moi-même » j'ai eu ordre à son retour à Vienne » de lui en marquer la reconnoissance » de l'Empereur; mais depuis, tout a » bien changé ».

Enfin l'Electeur partit. Le Marquis *de Villars* le suivit jusqu'à Passau, où ce Prince lui dit d'attendre, qu'il fe-

1686.

1687.

1687.

roit toutes les tentatives possibles auprès de l'Empereur pour le faire venir, & que si elles étoient inutiles, il lui enverroit un courier. Elles ne pouvoient guères réussir : le courier arriva, & le Marquis *de Villars* profita de la permission que le Roi lui avoit donnée de revenir en France pour le temps que dureroit la Campagne de Hongrie, s'il ne lui étoit pas possible de la faire. Il passa par Ratisbonne, où il vit le Prince *Herman de Bade*, promptement disgracié, mais revêtu du titre de principal Commissaire de l'Empereur à la Diète. Il trouva ce Prince rebuté par tous les dégoûts qu'il recevoit continuellement de la Cour de Vienne, résolu à quitter tout service, & il mourut peu de temps après.

Le Marquis *de Villars* arriva à la Cour, où le Roi le reçut avec beaucoup de bonté, & lui fit l'honneur de lui dire, qu'il l'avoit toujours connu pour un très-brave homme, mais qu'il ne l'avoit pas cru si grand négociateur.

Madame *de Maintenon* lui fit aussi un accueil très-obligeant, & le jour même de

de son arrivé elle le mena à une comédie que l'on représentoit à St. Cyr devant le Roi, & où très-peu de gens furent admis.

1687.

C'étoit alors une faveur très-particulière que d'être nommé pour les voyages de Marly. Le Roi dans les commencemens y menoit fort peu de monde, & le Marquis de Villars n'avoit pas encore osé demander d'en être. Il étoit établi que tous ceux qui pouvoient espérer d'être nommés le demanderoient, même tous les Grands Officiers de la Maison du Roi, & ceux qui par leurs charges étoient presque indispensablement obligés de s'y trouver. *Bontemps*, premier Valet-de-chambre & homme de confiance de Sa Majesté, vint trouver le Marquis de Villars dans la galerie de Versailles, & lui dit : *Vous avez demandé d'aller à Marly ?* Le Marquis de Villars lui répondit, qu'il étoit bien éloigné d'oser prendre cette liberté. Et moi je vous soutiens que vous l'avez demandé, lui repliqua *Bontemps*. Puisque vous m'en assurez, reprit le Marquis de Villars, qui connoit bien au ton dont parloit *Bontemps* ;

G. 5, que

1687.

que c'étoit une grace que le Roi vouloit lui faire, *oh je l'ai demandé*. Aussitôt *Bontemps* rentra dans le cabinet du Roi, & le moment d'après, parut la liste où le Marquis *de Villars* étoit nommé.

Depuis que Mr. *de Louvois* avoit pris pour lui des dispositions favorables, ce Ministre avoit toujours conduit en secret tout ce qui regardoit l'acquisition de la charge de Commissaire-Général de la Cavalerie. On donna au Régiment de Cavalerie qu'avoit le Marquis *de Villars*, le nom d'Anjou, au moyen de quoi le Marquis *de Blanchefort* l'acheta 90. mille livres. La charge de Commissaire-Général de la Cavalerie fut taxée à 50. mille écus, & le Marquis *de Villars* y fut établi.

Peu de jours après, deux grandes nouvelles agiterent tout la Cour. L'une étoit le dessein du *Prince d'Orange* sur l'Angleterre, mené avec beaucoup d'adresse & de secret, mais cependant pénétré par quelques uns des Ministres du Roi dans les Cours étrangères. *Barillon*, Ambassadeur en Angleterre, y fut trompé, aussi bien que le Roi *Jacques* lui.

lui même, mais ce pauvre Prince le fut en tout ; le Comte *d'Avaux*, Ambassadeur à la Haye, eut de meilleurs avis. 1687.

L'autre nouvelle étoit celle de l'Ambassade Turque pour conclure la paix avec l'Empereur. Cette Ambassade arriva à Belgrade, le jour d'après que ce fameux rempart des Turcs contre les Chrétiens eût été emporté d'assaut. *Mauro Cordato*, un des plus habiles Ministres que pût employer la Cour Ottomane, étoit chef de l'Ambassade. On la fit entrer par la brèche encore toute couverte de corps de Janissaires, qui l'avoient vaillamment défendue : car les Turcs, très-ignorans en tout ce qui regarde la science de la guerre, ne défendoient leurs Places que par leur seule valeur. Ils ne faisoient aucun cas des chemins couverts, ni de tous ces dehors qu'à fournis à nos Ingénieurs un art, qui en revanche semble parmi nous avoir voulu se charger presque seul de la défense des Places, jusques là même que le courage a paru quelquefois s'en abbatre, & que quelques-uns de nos Gouverneurs n'ont pas eu honte de tâcher d'établir, que le che-

1687. min. couvert pris, il n'y avoit qu'à se rendre prisonniers de guerre. Les Turcs dans ces premières guerres ne comptoient que sur le rempart, & le défendoient le sabre à la main, & à coups de pierres, jusqu'à la dernière extrémité, accabloient les Assaillans de sacs de poudre & de grenades. C'est ainsi qu'ils soutinrent plusieurs assauts aux deux sièges de Bude, qu'il firent lever le premier, & qu'ils auroient peut-être eu le même bonheur au second, si le Vizir qui y commandoit n'eût été tué sur la brèche. La Cour étoit donc fort incertaine du parti qu'il y avoit à prendre, ou de soutenir le Roi *Jacques*, prêt à être attaqué, ou d'empêcher la paix des Turcs qu'on voyoit sur le point d'être conclue, & qui le moment d'après, nous attiroit sur les bras toutes les forces de l'Empereur & de l'Empire.

Mr. *de Louvois*, à son retour de Forges, où il avoit été quelques jours pour prendre des eaux, décida pour le dernier parti. En effet rien n'étoit plus important pour nous que de nous ménager une aussi puissante diversion qu'elle.

celle du Turc : & d'ailleurs quelle apparence qu'une aussi grande révolution pût arriver en Angleterre sans beaucoup de troubles & de divisions ; ce qui nous convenoit bien mieux qu'une forme de Gouvernement paisible sous l'autorité même du Roi *Jacques* : d'autant plus que nous avions déjà vû cette même Angleterre tranquille , & réunie sous l'autorité du Roi *Charles-II.* qui nous étoit fort attaché , forcer ce Prince à nous déclarer la guerre. Le siège de Philisbourg fut donc résolu , & l'on fit tous les préparatifs de la plus rude guerre dans l'Empire. On envoya des corvettes & des bâtimens légers à Constantinople, informer la Porte de notre résolution ; on mit tout en usage pour la faire sçavoir à *Mauro Cordato* : enfin on réussit au point que la paix bien avancée se rompit , & que la guerre des Turcs a duré encore onze ans depuis , & plus que celle que nous avons soutenue contre l'Empire.

1687.

Le Général *Montelar* , qui commandoit en Alsace , eut ordre d'entrer dans l'Empire , & de pousser des partis tout le plus avant qu'il pourroit. Le Roi,

1688.

con-

1688.

confia au Marquis *de Villars* le dessein qu'il avoit de faire attaquer Philisbourg par Monseigneur *le Dauphin*, & d'occuper toutes les Places du haut Rhin depuis Bâle jusques à Mayence ; & en même temps Sa Majesté lui ordonna de se rendre à Munich , pour continuer la négociation commencée avec l'Electeur , qui avoit promis de rentrer dans les mêmes liaisons de l'Electeur son pere avec la France. Comme le Marquis *de Villars* ne pouvoit plus aller à Munich par la route ordinaire , il fut obligé de prendre celle d'Italie , & de se déguiser en sortant de France. Il traversa l'Italie & l'Allemagne avec de très-grandes difficultés , & fut arrêté trois heures la nuit à Inspruck , où le Duc *de Lorraine* étoit alors , bien résolu à s'en aller seul , si ses gens étoient retenus. Il sortit de la maison de la poste menant son cheval par la bride , pendant qu'un Valet Allemand , qui passoit pour le maître , disputoit pour avoir la liberté de sortir. Enfin à deux heures auprès minuit ses gens le rejoignirent à la dernière maison du fauxbourg où il leur avoit dit qu'il les attendroit ;
&

& après avoir fait tout le chemin depuis Borgoforte sur le Po, jusqu'au premier village de Baviere sans s'arrêter que pour manger, il se rendit à Munich.

Le Marquis *de Villars* s'attendoit bien à trouver de grands changemens dans l'esprit & dans la Cour de l'Electeur. Ce Prince avoit été cinq mois soit à la tête des Armées de l'Empereur & de l'Empire, soit à Vienne; il avoit eu le commandement général des Armées de l'Empire pour le siège de Belgrade, quoiqu'il soit certain que le Duc *de Lorraine*, sans coucher dans l'Armée, comme il en étoit convenu, n'en étoit pourtant qu'à cinq ou six lieues. Son dévouement aux intérêts de l'Empereur l'avoit fait consentir à tout ce qui pouvoit flater l'Electeur. Ainsi ce Prince devoit la gloire de la conquête de Belgrade au choix que l'Empereur avoit fait de lui. Voilà bien des motifs de reconnoissance & de réunion. De plus, le Prince *Clément*, son frère, avoit été élu Electeur de Cologne, malgré toutes les brigues du Cardinal de *Furstemberg*, quoique maître.

1688. maître de Bonn, & protégé du Roi.

Mais d'un autre côté les Armées du Roi étoient au milieu de l'Empire, & les troupes de l'Electeur étoient en Hongrie, au milieu de celles de l'Empereur : les Electeurs *de Saxe & de Brandebourg*, les Ducs *d'Hannover & de Wirtemberg* venoient de faire un traité pour prendre des quartiers en Franco nie & en Suabe, & enfermer les Etats de l'Electeur. Ainsi ce Prince se voyoit forcé à prendre un parti, sans avoir eu le temps de se préparer à aucun. Agité de toutes les craintes que sa situation lui devoit causer, il disoit au Marquis *de Villars* : *J'ai les mêmes sentimens, dont j'ai assuré le Roi à votre départ, mais quel moyen de les suivre ? Le Roi m'offense directement dans la personne de mon frere, reconnu Electeur par le Pape, par l'Empereur, & par l'Empire ; il attaque tous les Etats de l'Empire, je suis Electeur.*

Le Marquis *de Villars* lui répondit : *Le Roi fait la guerre, il est vrai ; mais c'est uniquement pour assurer la paix, puisqu'à cette condition il offre de rendre tout*

ce qu'il aura pris ; après quoi Sa Majesté laisse l'Empereur en pleine liberté de continuer une guerre , qui peut le rendre maître de tous les Etats du Turc en Europe. Soyez le médiateur de cette paix , sauvez l'Empire , & ajoutez à la gloire que vous venez d'acquiescer contre l'Empire Ottoman celle d'avoir pacifié l'Europe.

1688.

Malgré ces raisons l'Electeur balançoit encore. Ses Etats enclavés dans ceux des Princes unis contre la France , ne lui permettoient pas de rien hasarder. Lorsqu'il apprit la prise de Philipsbourg , & que notre Armée s'avançoit vers le Danube ; alors une autre crainte le saisit , il dit même au Marquis de Villars : *Si j'avois mes troupes , & que nous pussions les joindre aux vôtres , peut-être ferions-nous peur à ceux qui nous en font.* Sur cela le Marquis de Villars pressa le Roi de faire marcher les siennes vers Ulm , & en attendant il entretenoit toujours l'incertitude de l'Electeur , qu'il empêcha le plus longtems qu'il put de se déclarer. Il fit même plus ; car sur le bruit qui s'étoit répandu à Munich que l'Armée du Roi s'approchoit d'Ulm , l'Electeur ébranlé , dit au Mar-

quis.

1688.

quis de Villars : Si mes troupes n'étoient pas en Hongrie où l'Empereur me les retient encore , nous occuperions la Suabe , & nous empêcherions bien celles de Saxe , de Brandebourg , & des Cercles , de nous donner la loi.

Le Marquis de Villars , qui connut bien que ce sentiment venoit de la crainte que donnoit à L'Electeur l'Armée du Roi , comme avoit déjà fait celle de l'Empereur , dépêcha un courrier à Sa Majesté , pour déterminer la marche des troupes vers Ulm. Mais le parti étoit déjà pris de s'emparer du Rhin , & Monseigneur s'étoit rendu maître de Manheim, Frankenthal, Worms, Spire, Mayence , & de toutes les petites Places qui sont en-deçà de ce fleuve. Ainsi l'Electeur, en repos de ce côté , ne craignant plus les troupes de France , se lia avec l'Empereur , & les troupes Bava-roises revinrent vers Donawerth, précisément dans le temps que le Marquis des Feuquières avec un parti de 7. à 8. cent chevaux faisoit trembler toute la Franconie , & envoyoit des détachemens jusqu'aux portes de Nuremberg.

L'Electeur pressé par le Comte de
Kan-

Kauniz, donna ordre à ses troupes de tâcher de couper celles du Marquis de *Feuquieres*, & croyant étonner le Marquis de *Villars* & lui donner de l'inquiétude, il le lui dit quelques heures après, alléguant les plaintes & les murmures de tous le peuples, de voir 7. à 8. cent chevaux mettre à contribution tout l'Empire, pendant que 3000. Bavarois les regardoient faire sans s'y opposer. Le Marquis de *Villars*, sans donner nulle marque d'émotion, répondit en souriant à l'Electeur : *Les Impériaux ne se mettent pas fort en peine de votre Cavalerie, ils ne demandent qu'à vous faire déclarer. Mais*, dit l'Electeur, *je ne suis pas non plus en peine du péril que 800. chevaux peuvent faire courir à ma Cavalerie. Mais ces Mrs.* repliqua hardiment le Marquis de *Villars*, *ne vous ont-ils rien dit des trois-mille chevaux des troupes du Roi, & d'un détachement de Grenadiers qui sont trois lieues derrière ? Et croyez-vous nos Généraux assez mal-habiles pour pousser en avant 800. chevaux sans les faire soutenir par quatre fois autant de troupes ? Voilà bien ce que j'ai représenté au Comte de Kauniz,*

1688.

nus, dit aussitôt l'Electeur. *Le Comte de Kaunits*, reprit le *Marquis de Villars*, se soucie fort peu de vos 3000. chevaux, il ne veut que vous embarquer. Ce discours du *Marquis de Villars* qu'il avoit fait au hazard, & sans avoir des nouvelles que le *Marquis de Feuquieres* fût soutenu, comme en effet il ne l'étoit pas, produisit ce qu'il en avoit attendu : le contre-ordre fut envoyé aux troupes Bavaraises, ce qui sauva celle du Roi, & retarda la déclaration de l'Electeur que les Impériaux pressoient vivement.

Le *Marquis de Villars* avertit *Feuquieres*, & le *Baron de Montclar*, qui commandoit les troupes du Roi dans le *Wurtemberg*, de prendre mieux les précautions, & qu'il ne répondoit point de retenir les Bavares; qu'il l'avoit fait une fois par adresse, mais qu'il ne se flatoit pas de réussir de même une seconde.

Cependant l'Electeur quoique engagé avec l'Empereur, avoit peine à rompre tout à fait avec le Roi, & le Prince *Louis de Bade* fut obligé de venir lui-même à Munich; mais il ne laissa pas.

pas d'avouër au Marquis *de Villars* qu'il n'y étoit venu que pour l'en faire sortir. Le jour de son arrivée, il y eut une fête à Schleisheim, & une course de traîneaux. Le Marquis *de Villars* avoit coutume d'être de toutes ces parties, mais il ne fut point invité à celle là. & au retour il trouva l'Electeur un peu embarrassé. Le lendemain l'un de ses principaux Ministres, nommé *Ledel*, vint trouver le Marquis *de Villars*, & lui dit, que les François mettant l'Empire à feu & à sang, il n'étoit plus permis à un Electeur de ne s'y pas opposer, ni même de garder à sa Cour un Ministre de France; que l'Electeur le prioit donc de se retirer, & même dans trois jours. *Vous venez plutôt*, lui repliqua le Marquis *de Villars*, *de la part du Prince de Bade, & des Ministres de l'Empereur, auxquels vous avez toujours été dévoué, que de celle de votre Maître; j'aurai l'honneur de le voir, & j'ai peine à croire qu'il vous avouë de votre commission.* Jusques là les Ministres de Baviere, par l'amitié que leur maître avoit pour le Marquis *de Villars*, lui marquoient une grande considéra-

tion,

1688.

tion, & celui-ci même trembloit en lui parlant. Il retourna promptement vers l'Electeur : le Marquis *de Villars* y alla en même temps, & fit si bien qu'il arriva le premier.

L'Electeur, étonné de le voir, & craignant une conversation assez embarrassante, passa sur le champ dans un cabinet; mais le Marquis *de Villars* l'y suivit, en ferma la porte sur lui, & demeura seul avec l'Electeur.

Ce Prince ne sçavoit presque où se mettre, car il y a une sorte de timidité qui n'a rien à démêler avec le courage, & contre laquelle toute la valeur possible se trouve en défaut. Le Marquis *de Villars* la remarqua, & lui dit : *Hé bien, Monseigneur, vous voilà donc entièrement subjugué par les Impériaux, & lié plus que jamais par des chaînes que vous m'avez fait l'honneur de me dire fort souvent être bien pesantes. L'Electeur votre pere vous avoit laissé 15. à 16. millions d'argent comptant, vous les avez consommés, & vous en devez presque autant; mais l'Empereur va vous donner moyen d'acquitter vos dettes. Il est inutile de vous retracer tous les avantages que*
V. A.

V. A. avoit si bien reconnu elle-même, & qui l'avoient porté à donner au Roi, & par ses lettres à Sa Majesté, & par celles à Madame la Dauphine, des paroles bien positives de ne se détacher jamais de ses intérêts. Je ne vous ai pas demandé de vous déclarer contre l'Empereur; mais cette neutralité, qui avoit été si utile à la Maison de Baviere, comment ne la gardez-vous pas, du moins jusqu'à ce que vous ayez parfaitement reconnu qu'elle vous seroit onéreuse?

Les réponses de l'Electeur étoient très-embarrassées & très-obscurcs : mais comme il ne révoquoit point le départ du Marquis *de Villars*, celui-ci partit de Munich en traînaux sur la neige, & joignit à huit lieuës de là, le Comte *de Lusignan* qui revenoit de Vienne, où il avoit été Envoyé du Roi auprès de l'Empereur. Il avoit un garde de l'Empereur, outre tous les passeports nécessaires : le Marquis *de Villars* avec les mêmes passeports avoit un trompette de l'Electeur : un très-grand nombre de François les suivoient, & en comptant leurs domestiques, ils avoient avec eux plus de trois-cent personnes.

Les

1688.

1688.

Les troupes que le Roi avoit envoyées dans la Suabe se retiroient aussi alors. Plusieurs partis avoient tiré des contributions militaires , & brûlé des villages bien avant dans les terres de l'Empire , & la fureur étoit dans les esprits de tous les peuples au travers desquels il falloit passer. Le Marquis *de Villars* fut d'avis d'éviter les grandes villes , où personne ne peut répondre d'une populace en furie , & même assez autorisée à des violences par les désordres que les François y avoient commis , & que le bruit public grossissoit encore. Il crut qu'il valloit mieux ne loger que dans des villages , où ils seroient toujours les plus forts , & où on ne pourroit leur faire d'insulte , à moins qu'on n'envoyât des troupes , ou qu'on n'ameutât les peuples. Mais les passeports , le garde , & le trompette que lui & le Comte *de Lusignan* avoient de l'Empereur & de l'Electeur , ne leur permettoient pas d'appréhender que les Commandans des ennemis osassent violer envers eux le Droit des Gens. Ils marcherent ainsi jusques à Bregentz , où ils arriverent à deux heures après midi.

midi. Le Marquis *de Villars* vouloit absolument passer le Rhin le même jour , & gagner la Suisse; ils étoient même avertis qu'un Officier du Duc *de Wirtemberg* qui les avoit joints en poste, étoit allé parler au Commandant de Bregentz , & tout les engageoit à se mettre au plutôt en sûreté. D'ailleurs rien ne les empêchoit : le Gouverneur de Bregentz ne pouvoit faire sortir de son château que vingt hommes, il n'y avoit pas dans ce village 15. habitans qui eussent des armes , & le Comte *de Lusignan* & le Marquis *de Villars* avoient plus de 300. hommes : mais le Comte *de Lusignan* s'obstina tellement à rester , que le Marquis *de Villars*, après une assez forte opposition de sa part , y consentit.

Sur les 4. heures du soir , le Marquis *de Villars* regardant par les fenêtres, vit venir des villages voisins des gens armés , entendit battre dans la campagne de méchans tambours de payfans : c'étoient 6. ou 7. cent payfans armés , qui s'étoient rassemblés dans le village de Bregentz en moins de deux heures. Alors le Commandant du château, qui

1688.

se vit le plus fort , envoya demander les passeports pour les examiner. Ils étoient très-bons , & le soir il chercha querelle ; ses Officiers dirent qu'il vouloit controller toute la troupe , & sçavoir les noms de tous ceux qui se retiroient.

On étoit à table lorsque des Soldats armés entrèrent d'un air insolent dans le lieu où l'on mangeoit ; le Marquis *de Villars* dit alors en riant au Comte *de Lusignan* : *Nous commençons à voir la dignité des Ambassadeurs un peu attaquée ; Dieu nous garde de pis.* Au point du jour comme on préparoit les chevaux pour partir , ces Soldats les firent rentrer dans l'écurie. Le Marquis *de Villars* se voyant arrêté , envoya avec son Secrétaire le Marquis *de Chassonville* , jeune François qui avoit été Page de l'Electeur de Baviere , au Commandant de Bregentz , lui représenter que c'étoit marquer un mépris visible pour l'Electeur de Baviere , que d'arrêter un Ministre qui se retiroit de sa Cour avec un trompette & de bons passeports de ce Prince. En même temps il ordonna de ne pas épargner l'argent au Secrétaire

taire du Commandant & à ses domestiques, moyennant quoi ceux qu'il avoit envoyés rapporterent à 9. heures du matin un ordre du Commandant de laisser partir le Marquis *de Villars* avec toute sa suite. Mais le Comte *de Lusignan* & tous les gens furent arrêtés, & il fut retenu huit mois prisonnier dans un château en Tirol.

Le Marquis *de Villars*, pour ainsi dire, échappé des prisons de l'Empereur, & dans un commencement de guerre, (quelle circonstance pour lui!) se trouvoit trop heureux. Il passa dans le moment sur les terres des Suisses, arriva à S. Gal sur les cinq heures du soir, & se préparoit à réparer par une bonne nuit toutes les mauvaises qu'il avoit passées depuis son départ de Munich, lorsque les Magistrats arriverent pour le complimenter. La harangue reçue sembloit lui répondre de son sommeil, mais ces Mrs. s'assirent, & lièrent conversation. Quelque temps après, on vint lui dire qu'il venoit de tous côtés des provisions pour le plus magnifique repas. Il eut beau leur représenter sa lassitude extrême, l'accable

1688.

ment où le mettoit un très-grand besoin de dormir , & les supplier de le dispenser du repas qu'ils faisoient préparer ; tout fut inutile , sa prière ne fut pas seulement écoutée , & le plus grand repas qu'on puisse imaginer fut servi à minuit. On y voyoit une quantité prodigieuse de faisans , de chapons de Milan aux becs dorés , toutes les confitures de Gênes ; car ces Mrs. étoient en train de ne rien épargner. Une multitude de peuple entra , & les Magistrats distribuerent à leurs parens & amis tout ce qui étoit sur la table. Enfin à trois heures après minuit ils se retirèrent , & le Marquis *de Villars* n'entendit plus parler que de l'hôte qui lui présenta une grande feuille , & lui fit payer excessivement cher le repas que les Magistrats venoient de donner à leurs familles & à leurs amis.

Il partit de St. Gal fort peu content de sa nuit , & traversa la Suisse à grands fraix , car tout demande dans ce-pays-là. De plus , la licence des peuples y est sans bornes , & souvent on est accosté de payfans qui viennent de-
man-

mander pour boire, d'un air à ne laisser guères aux gens le mérite de leur libéralité. Le Marquis *de Villars* qui vouloit aller coucher à Huningue chez le Marquis *de Puysieux*, fit toute la diligence possible, & malgré cela ne put arriver aux portes de Bâle que précisément dans l'instant qu'on les fermoit.

Le Marquis *de Villars* avoit envoyé devant pour trouver les portes de Bâle ouvertes ; mais, ou la malhabileté de celui qui étoit chargé de cette commission, ou l'esprit difficile des Suisses, pensa coûter la vie au Marquis *de Villars*. La nuit étoit noire, il faisoit un temps horrible, c'étoit le 6. de Janvier, les gens s'impatiant de ce qu'on n'ouvroit pas les portes, se prirent de paroles avec les sentinelles Suisses, qui étoient sur le rempart ; le Marquis *de Villars* voulant s'avancer pour les faire taire, se trouva tout d'un coup en l'air, & tomba dans le fossé de la Place revêtu & fort profond. La chute fut très dangereuse. Il voulut répondre à ceux de ses gens qui crioient, il lui fut impossible de proférer une parole ; ils le crurent

H 3 mort,

1688. mort , & lui-même craignit d'avoir l'estomac crevé ; une demie heure après , il parla , & répondit à ceux qui n'espéroient plus qu'il fût encore en vie.

Heureusement pour lui il avoit changé de bottes à la dînée , & au lieu de celles de Hongrie qu'il portoit ordinairement , le grand froid l'avoit obligé à prendre de grosses bottes de chafse avec plusieurs paires de bas ; il avoit outre cela une robe fourrée & un manteau par-dessus. Comme il tomba droit sur ses pieds , les bottes l'empêcherent de se rompre les jambes ; il vouloit se relever dans le fossé , mais il sentit de si violentes douleurs qu'il retomba : enfin on prit la corde avec laquelle on fait passer les lettres , & deux hommes s'étant laissé couler dans le fossé , l'attachèrent par-dessous les bras pour l'en tirer ; mais en le tirant , la corde où l'on n'avoit fait qu'un nœud-coulant l'étouffoit si bien , qu'il cria que l'on le laissât retomber , lorsque ceux qui étoient au haut du fossé se baissant , le prirent par un bras & acheverent de le retirer. On le mit

à couvert dans une guérite , où à force d'eau de vie on l'empêchoit de s'évanouir de douleur , & après avoir été six heures dans cet état sans pouvoir faire ouvrir les portes , on l'étendit sur deux ais , & on le porta dans un cabaret , nommé le Sauvage , dans la ville.

1688.

Les Médecins & Chirugiens s'y trouvèrent en grand nombre ; on l'étendit sur une table pour voir s'il n'y avoit rien de rompu , les meurtrissures étoient fort grandes , mais il ne se trouva pas de fraction : on le porta dans un bateau à Huningue chez le Marquis *de Puyssieux* , Gouverneur , où la fièvre le retint huit jours , & étant encore très-foible , on le mit sur deux védelins joints ensemble , pour descendre le Rhin à Strasbourg. Il fut obligé de s'y reposer trois ou quatre jours , & s'en alla en poste à Metz , où le Marquis *de Boufflers* , qui commandoit sur ces frontieres , le retint encore. Il fut obligé d'y faire quelques remedes , ayant toujours des sentimens de fièvre. Enfin il se rendit auprès du Roi , qui lui fit l'hon-

1688.

neur de lui dire qu'il avoit trop bonne opinion de l'étoile du Marquis de *Villars*, pour croire qu'il eût pû périr d'une chute dans les fossés de Bâle. Il fut destiné à commander la Cavalerie dans l'Armée de Flandre, dont le Maréchal *d'Humieres* étoit nommé Général, le Maréchal *de Luxembourg* n'étant pas encore bien revenu des mauvaises impressions qui étoient demeurées dans l'esprit du Roi, par l'affaire qui l'avoit fait mettre à la Bastille. Ce Général, dont le caractère & l'esprit a brillé à la tête des Armées, & qui a gagné plusieurs batailles, avoit été arrêté par des cabales de Cour, mis à la Bastille, gargé très-étroitement, & interrogé comme criminel sur plusieurs faits.

Ce qui y avoit donné le premier lieu, étoit un écrit signé de lui, par lequel il donnoit pouvoir à des misérables, qui promettoient de lui faire voir le Diable, & de faire des conjurations en son nom. On a dit que cette signature avoit été surprise au Maréchal *de Luxembourg*; & à la vérité on a peine à comprendre qu'un homme

me

me à la tête des Armées pût s'amuser à de si vaines superstitions, capables seulement de surprendre des esprits foibles de femme. Mais cependant l'on ne peut nier, que le Maréchal de *Luxembourg* n'eût donné quelque lieu à lui croire ces foiblesses. Il étoit ennemi déclaré du Marquis de *Louvois*, lequel l'avoit mêlé dans les affaires qui firent sortir la Comtesse de *Soissons* du Royaume, aussi bien que la Duchesse de *Bouillon*, la Marquise d'*Halluy*e, & plusieurs autres. On vouloit les soupçonner de poison, & de fortilège. Une femme, nommée la *Voisin*, fameuse par plusieurs fortilèges, fut arrêtée : Mr. de *Luxembourg* & toutes ces Dames avoient été chez elle. On prétend même que le Duc de *Nevers* avoit fait voir quelques années auparavant à sa sœur le Comte de *Soissons* mourant. Enfin on créa une Chambre de Justice, & sur ces bruits de poison l'on ne pouvoit qu'approuver la plus grande sévérité, pour ne laisser pas établir en France des crimes qu'il n'y étoient guères connus. On fit arrêter à Liège cette

voisin

H 2

cruelle

1688.

cruelle *Brinvilliers*, qui avoit fait périr une partie de sa famille : enfin quelques vérités, & beaucoup de mensonges, envelopperent plusieurs innocens avec un très-petit nombre de coupables.

Après cette digression sur les raisons qui avoient éloigné le Maréchal de *Luxembourg*, (sans difficulté le plus capable du commandement des Armées) nous dirons que celle de *Flandre* fut destinée au Maréchal d'*Humières*, homme certainement d'un grand courage, de beaucoup d'esprit dans la conversation, & d'un commerce agréable, mais qui avoit été plus occupé du métier de courtisan que du soin d'apprendre la guerre. Aussi n'étoit-il pas de la force des premiers Généraux, & quelques fautes qu'il fit pendant la campagne, furent beaucoup relevées par ses ennemis. Sous les ordres du Général *Waldeck* l'Armée ennemie s'assembla derrière Mons, & les divers mouvemens regardoient plutôt les subsistances qu'aucun dessein d'action; cependant les ennemis passèrent la Sambre, & le Marquis d'*Humières*.

mieres s'approcha d'eux, ce qui donna occasion à l'affaire de Valcour. Nous reprendrons la suite de cette Campagne, après avoir dit un mot des caractères des Généraux de ce temps là.

1688.

Nous avons parlé des raisons qui avoient éloigné le Maréchal de Luxembourg du commandement des Armées. Le Maréchal de Schomberg, estimé capable de les commander, étoit sorti du Royaume par les raisons de la Religion réformée, dont le Roi ne vouloit plus souffrir aucun exercice dans ses Etats. On avoit fait plus ; à la destruction des temples des Protestans , & à la révocation de l'Edit de Nantes , on avoit joint des persécutions , qui firent sortir un très grand nombre de familles ; playe qui saignera long-temps dans l'Etat pour l'avoir affoibli d'une infinité de sujets , parmi lesquels plusieurs étoient recommandables par leur fidélité , leurs richesses , & leur industrie , qu'ils ont portée dans les pays étrangers , au grand préjudice de la France.

Le Maréchal de Schomberg alla d'a-

H 6

bord

1688.

bord en Portugal , ensuite en Brandenbourg , de là il se donna au service du Roi *Guillaume* , & fut tué au passage de la Dwine en Irlande.

Le Maréchal *de Luxembourg* , brouillé à la Cour , mais surtout avec le Marquis *de Louvois* , qui avoit le plus contribué à sa disgrâce , ne fut pas employé.

L'Armée de Flandres fut destinée au Maréchal *d'Humieres* , & celle d'Allemagne au Maréchal *de Duras*. Le Maréchal *de Bellefonds* , plus capable , mais de tout temps ennemi de Mr. *de Louvois* , voyant les principales Armées destinées , alla trouver ce Ministre , & lui déclara qu'il desiroit de ne pas servir. Il fut écouté avec plaisir ; on envoya le Maréchal *de Navailles* en Roussillon , & le Maréchal *de Lorge* sans grande nécessité & sans troupes en Guyenne.

Pour dire donc quelque chose des divers caractères de ces Généraux , le Maréchal *de Luxembourg* , sans contredit le plus capable , & distingué par un grand nombre d'actions très-heureuses , avec beaucoup d'esprit & de

de courage , n'avoit pas toute l'application indispensablement nécessaire à la conduite d'affaires aussi importantes que celle de mener des Armées. Il avoit le coup d'œil excellent ; dans une action il jugeoit parfaitement des mouvemens d'un ennemi , & ordonnoit avec justice , précision , & promptitude ceux que devoient faire ses troupes. Ces qualités excellentes en lui ont brillé dans plusieurs actions ; mais comme les projets de guerre l'occupent médiocrement , on prétendoit que l'utilité qu'on pouvoit retirer d'un grand succès , ne lui donnoit pas une assez vive attention. Ces grandes qualités & ce défaut ont paru presque dans toutes les occasions où il a commandé.

Le Maréchal *de Schomberg* s'étoit fort distingué dans les guerres de Portugal , nous ne l'avons vu dans celles de France que dans un âge fort avancé ; ainsi il peut être que les années avoient ajouté à une lenteur qui lui paroïssoit naturelle. Il étoit homme de bons sens , ferme , opiniâtre dans ses résolutions , sévère dans le commande-

ment.

1688. ment. Sa prudence parut outrée dans les conseils qu'il donna de ne pas attaquer le *Prince d'Orange* près de Valenciennes, & dans son inaction, lorsque le *Prince d'Orange* se retiroit devant lui, abandonnant le siège de Mastricht.

Le Maréchal de *Bellefonds* a si peu servi, que l'on ne peut parler de ses talens pour la guerre. Il avoit été distingué dans les emplois de Lieutenant-Général: on ne pouvoit lui disputer beaucoup d'esprit, il avoit du courage, parloit fort bien de guerre: mais présumant de la faveur & des bontés de son maître, il méprisa les Ministres, qui le perdirent de concert, & il leur en donna plusieurs occasions, dont ils profitèrent avidement.

Le Marquis de *Villars* n'a jamais vû servir ni commander le Maréchal de *Duras*. Lui & le Maréchal de *Lorge*, son frere, étoient neveux de Mr. de *Turenne*, qui avoit toujours été fort de occupé des avantages de sa famille. Il n'oublia rien pour leur procurer tous ceux qu'ils pouvoient espérer, & ces deux freres furent re-

vétus d'honneurs , de dignités , & des plus grandes charges , sans avoir rendu des services qui parussent exiger de si grandes récompenses. Le Maréchal *de Lorge* étant subalterne avoit grande réputation de courage. Après la mort de Mr. *de Turenne* , il se trouva Commandant de l'Armée. avec le Marquis *de Vaubrun* , homme très-hardi , & qui avoit de l'esprit. Il étoit l'homme du Ministre , dans une Armée fort dévouée à Mr. *de Turenne* , qui en étoit ennemi déclaré. Ainsi *Vaubrun* étoit haï , & le Maréchal *de Lorge* aimé ; & l'on donna à ce dernier tout l'honneur du combat d'Altenheim. Le Marquis *de Vaubrun* avoit reçu quelques jours auparavant une fort grande blessure , qui ne l'empêcha pas de se trouver dans l'action , & d'y demeurer jusqu'à ce qu'il fût tué.

L'Armée du Roi ayant repassé le Rhin , tout parloit pour le Comte *de Lorge*. La Cour , qui ne vouloit pas le faire Maréchal de France , envoya le Maréchal *de Duras* , qui étoit en Franche-Comté , prendre le commandement

1638.

ment de l'Armée, & le Comte *de Lorge* ne fut élevé à la dignité de Maréchal de France que l'hyver d'après.

Mais à peine fut-il à la tête des Armées, que le mérite qu'il avoit acquis subalterne, fut étouffé par le poids du commandement en chef, véritablement au-dessus de son génie. Tous ces nouveaux Généraux avoient le malheur de succéder aux deux plus grands hommes de leur siècle, le grand *Condé*, & le Vicomte *de Turenne*, & ceux qui les avoient vû servir y trouvoient une si grande différence, que l'esprit se soûmettoit avec peine à la considération qu'exigeoient leurs commandemens & leur dignité. On doit cependant distinguer le Maréchal *de Luxembourg*, dont les grandes qualités ne pouvoient être obscurcies par le peu d'application que l'on vouloit lui croire, par la foiblesse pour ses favoris, & par une espece de légèreté peu convenable à un grand homme.

Ceï peu que nous disons des Généraux qui ont commandé la guer-
re

re qui commença en 1688. & ne finit qu'en 1697. suffit pour les faire connoître. Et certainement la France devoit retirer de plus grands avantages , sur tout en Allemagne , par l'heureuse disposition de nos frontieres , ayant cinq ponts sur le Rhin , autant de Places qui nous ouvroient l'Empire , uniquement couvert d'une très mauvaise Armée , & souvent mal commandée ; la guerre des Turcs occupant ailleurs les meilleures troupes , & les plus habiles Généraux de l'Empereur.

1688.

Revenons à la Campagne de 1689. & à ce qui regarde le Marquis de Villars , dont principalement on a dessein d'écrire la vie & les mémoires.

1689.

Le Maréchal d'Humieres n'avoit d'autre vuë que de couvrir la frontière , & il parut que les desseins de la Cour étoient uniquement de laisser consommer nos ennemis par les efforts qu'ils faisoient pour le siège de Mayence. Pendant ce temps-là le Maréchal de Duras achevoit un ouvrage , que l'on pouvoit dire opposé à la gloire de la Nation , & même à celle
d'un

1689.

d'un très - bon & très - grand Roi. On avoit Persuadé au Roi , dont certainement la bonté n'a jamais été assez connue , que le salut de l'Etat consistoit à mettre des déserts entre notre frontière , & les Armées de nos ennemis. Pour cela , contre nos propres intérêts , & même contre les raisons de guerre , on avoit brûlé les grandes villes de Treves , de Worms , de Spire , d'Heidelberg , une infinité d'autres moins considérables , & les plus riches & les meilleurs pays du monde. On avoit poussé cette vûe pernicieuse jusqu'à défendre de semer à quatre lieues en deçà & en delà du cours de la Meuse.

On n'a jamais pû imaginer par laquelle fatalité ces horribles conseils ont pû être donnés. Le Marquis *de Louvois* , homme de beaucoup d'esprit , ne s'y opposa pas , & les persuada au Roi , malgré sa bonté , laquelle , pour le répéter , étoit au plus haut point. Ces ordres furent donnés , suivis & exécutés avec une rigueur , qui sera toujours reprochée à la plus valeureuse Nation de l'univers.

Le

Le Maréchal *de Duras* étoit occupé à tout brûler & rebrûler ; car on détruisoit même les caves , on ne pardonnoit à aucune Eglise : la justice & la piété du Roi en firent depuis rebâtir quelques-unes , mais le mal étoit irréparable.

La Campagne se passa donc en Allemagne à voir prendre Mayence , & en Flandre à de très-médiocres mouvemens. Le Marquis *de Villars* , peiné de commander une si brillante Cavalerie sans action , proposa plusieurs partis ; ils n'étoient pas du goût du Maréchal *d'Humieres* , on chercha même à le brouiller avec ce Général , & sa bonne volonté fut inutile. Les ennemis firent un fourage hazardé , le Marquis *de Villars* alloit en attaquer les escortes , lorsque le Chevalier *de Tilladet* , Lieutenant-Général de jour l'en empêcha d'autorité. Dans un autre que faisoient nos troupes , un parti se jeta sur nos fourageurs ; le Marquis *de Villars* l'attaqua , & le prit , & un coup de fusil blessa le jeune Prince *de Rohan* qui le suivoit , jeune homme d'une très-grande valeur , qui
mon-

1689.

mourut quelque temps après de sa blessure. Enfin les ennemis étant venus camper près de Valcour , petite ville dont les murailles étoient bonnes , un peu éloignée de la tête de leur camp , le Maréchal d'*Humieres* crut pouvoir leur emporter ce poste , & le fit attaquer sans l'avoir bien reconnu. Nous y perdîmes le Chevalier *Colbert* , Brigadier & Colonel de Champagne , trois Capitaines aux Gardes ; le Marquis de *St. Gelais* y fut tué aussi d'un coup de canon , & cette mauvaise aventure fit tort au Maréchal d'*Humieres*.

Quelques jours après on crut pouvoir canonner le camp des ennemis , on en montra le dessein , & à la pointe du jour notre canon placé , on trouva que celui des ennemis l'étoit beaucoup plus avantageusement , que la partie de leur camp qui étoit exposée la veille avoit été retirée la nuit , & ils nous firent une salve de 30. pièces de canon avant que la nôtre eût commencé à tirer.

Cette Campagne , comme l'on voit ne fut pas bien glorieuse. Le Duc du *Maine* n'en rendit pas un compte avan-

avantageux au Roi, & l'Armée fut destinée pour la Campagne suivante au Maréchal de Luxembourg.

1689.

Le Marquis de Villars fut occupé l'hiver à visiter la Cavalerie, & avoir une grande confiance du Roi & du Ministre, les Inspecteurs ayant ordre de le suivre, chacun dans l'étendue de son inspection. Il étoit chargé de changer les Majors qu'il trouveroit n'être pas propres à cet emploi, de proposer des Capitaines en leur Place, d'examiner dans tous les Corps les méchans Officiers & d'en purger la Cavalerie.

Le Roi le fit Maréchal-de-Camp à la fin de 1689, & il fut destiné à servir dans l'Armée que devoit commander le Marquis de Boufflers avec le Comte de Tallard, & les Marquis d'Harcourt, & de Tessé aussi Maréchaux de Camp.

Cette Campagne se passa sans événements, & le Corps d'Armée du Marquis de Boufflers destiné à tenir le milieu des frontieres entre les Armées d'Allemagne sous les ordres de Monseigneur le Dauphin, & celle de Flan-

dis

1689.

dre commandée par le Maréchal *de Luxembourg*, ne vit aucune action. Cette inutilité affligeoit le Marquis *de Villars* au point, qu'il voulut partir pour aller volontaire pendant quelques jours, & dans un temps où il paroïsoit par les mouvemens des Armées d'Allemagne que l'on y verroit une bataille. Le Marquis *de Boufflers* l'en empêcha, lui représentant à quelles réprimandes ils s'exposeroit du côté de la Cour, s'il quittoit sans permission le poste où il étoit, pour aller dans une autre Armée. Enfin, soit par chagrin, soit par un effet naturel, il tomba malade dans les Ardennes, & si dangereusement, que l'on désespéroit de sa vie. Le Marquis *de Boufflers* même étant obligé de quitter le camp d'Obersdorff, dans le temps que le Marquis *de Villars* étoit à la dernière extrémité, laissa deux Régimens de Dragons pour le garder. L'émétique & la bonté de son tempéramment le sauverent, & on le porta à Arlon, de là à Sedan, où il reçut des ordres de la Cour pour aller commander en Flandre pendant l'hyver, sous les ordres du

du Marquis *de Boufflers*. Le bruit de l'extrémité où il étoit, porta le Marquis *de la Valette* à demander son commandement, & il l'obtint. Mais sa santé rétablie lui ayant permis de servir, le Marquis *de la Valette* fut envoyé sur la frontière de Picardie. 1689.

Dans le commencement de l'année 1690. la Cour envoya des ordres au Marquis *de Boufflers* de marcher avec un Corps d'Armée, derrière Bruxelles, le laissant sur la gauche. Le Marquis *de Villars* eut ordre de passer la Dendre avec sept-à-huit-mille hommes, & de marcher droit à Bruxelles. Il rassembla toutes ses troupes avec grand secret sous Tournai, & partit par un temps fort rude, ayant même une assez grosse fièvre dont il ne parla point, de peur que les gens qui lui étoient liés d'amitié ne s'opposassent à la résolution qu'il avoit prise de ne pas confier ce commandement à un autre. Bien qu'il y eût véritablement du péril pour lui à faire cette course par un temps très fâcheux & avec la fièvre, il alla camper à Grammont. Cette fièvre causée par un rhume violent. 1690.

1689.

lent cessa avec le rhume , qui fut dissipé par beaucoup d'eau-de-vie brûlée , & par un sommeil de trois heures.

Le Marquis *de Villars* eut avis que le Comte *de Versaffine* avoit rassemblé 1500. chevaux à deux lieues de Grammont , il marcha à lui , & le joignit à trois lieues de Bruxelles. Le Comte *de Versaffine* se mit en bataille derriere un ruisseau , & le Marquis *de Villars* ayant ordonné aux Srs. *de Vendeuil* , Maréchal-de-Camp , & *Dachy* , Brigadier , de faire sonder le passage , pendant qu'il remontoit le ruisseau pour prendre le flanc des ennemis , son ordre fut mal exécuté : & *Versaffine* voyant qu'il alloit être coupé par le Marquis *de Villars* , laissa trois troupes sur le bord du ruisseau , & se retira , sans que ceux qui avoient ordre de le ferrer de près , fissent un pas pour le suivre. Ainsi ce Corps qui pouvoit être défait , ne perdit que les trois troupes qu'il avoit sacrifiées pour sa retraite. Quelques jours après , la gelée étant très-forte , on résolut d'aller passer les canaux au-dessus

fus de Gand , & d'entrer dans le pays de Waas. On marcha avec dix-huit-à-vingt-mille hommes par deux endroits. Le Marquis *de Villars* avec les troupes qui partoient de Tournai , de Valenciennes , de Douai , & de Lille , laissa la Lis sur sa gauche qu'il alla passer à Deinse ; & le Marquis *de Boufflers* avec toutes les troupes qui venoient de Dunkerque , d'Ypres , & d'autres Places alla droit sur le canal de Gand à Bruges. Les glaces étant fortes , on passa le canal , & le Marquis *de Villars* entra dans le pays de Waas. Cette marche valut au Roi quatre millions de contributions , & l'on ne perdit personne. Les troupes rentrerent dans leurs garnisons , & il ne fut question que de les laisser reposer jusqu'à l'entrée de la Campagne.

On ne doit pas oublier ici la bataille de Staffarde , qui se donna le 18. d'Août. Après un sanglant combat , & qui dura six heures , le *Duc de Savoye* fut obligé de céder le champ de bataille , couvert de trois-mille morts , outre un grand nombre de prisonniers.

r690.

Peu après *Mr. de Catinat* se présenta devant Saluces, qui ne fit qu'une foible résistance. Les autres petites Places à son exemple ouvrirent leurs portes au Vainqueur, qui bientôt après vint faire le siege de Suse, dont la conquête ne lui coûta pas plus que celle de Saluces.

Dans le même-temps que le Piémont se soumettoit à l'Armée de Monsieur *de Catinat*, la Savoye étoit ravagée par celle que commandoit *St. Ruth*, plus odieux par ses sévérités que célèbre par ses victoires. Ainsi le *Duc de Savoye* se voyoit dépouillé de ses Etats, sans autre ressource que quelques Citadelles qui tenoient ferme, & sous les ruïnes desquelles ce Prince étoit résolu de s'ensevelir plutôt que de se soumettre.

Un des grands événemens de cette année, est la bataille de la Dwine. On y vit deux Rois aux prises, dont l'un étoit le beau-pere, l'autre le gendre; comme on vit autrefois Pompée & César dans les plaines de Pharsale. Le *Prince d'Orange* battit entierement l'Armée du Roi de la Grande-Bretagne.

Le

le Maréchal *de Schomberg*, qui étoit sorti de France après la révocation de l'Edit de Nantes, & qui commandoit sous le Prince *Guillaume*, fut tué dans cette occasion. Dublin ouvrit peu après ses portes au Vainqueur.

1690.

Dans les commencemens de 1691. le Roi prit toutes les mesures, & avec un grand secret, pour faire le siège de Mons. Cette Place étoit très-forte, très-importante, & défendue par une garnison nombreuse. Le Prince *de Grimbergen* en étoit Gouverneur, & *Fagel*, Lieutenant-Général, y commandoit les troupes Hollandoises. Le Maréchal *de Boufflers* & le Marquis *de Villars* furent seuls chargés de l'investiture, & du secret. Il falloit cacher ce dessein aux ennemis, & leur donner de l'inquiétude pour tant de Places différentes, qu'il fût difficile de démêler le véritable objet.

1691.

Les troupes commençoient à s'ébranler dès le premier d'Avril sur la Meuse, dans le Hainault, dans la Flandre, & du côté de la mer; & les ennemis incertains laissèrent dans toutes les Places menacées les garni-

1691.

sons ordinaires. Le Marquis *de Villars* fut chargé d'investir Mons du côté le plus dangereux, qui étoit celui de Bruxelles & d'Ath, le seul par lequel il fût possible à l'ennemi d'y jeter du secours. Il partit de Condé, laissant la rivière d'Aisne sur la droite. Le Marquis *de Créquy* commandoit sous ses ordres les troupes qui devoient former cette investiture; mais il se perdit de manière qu'à l'entrée de la nuit le Marquis *de Villars* ne se trouva que cinq escadrons, & n'eut pas d'autre parti à prendre que de se mettre avec ce peu de troupes à 150. pas de la porte de Mons à Bruxelles, pour empêcher, du moins autant qu'il seroit en son pouvoir, qu'il n'entrât personne la nuit dans Mons. A la pointe du jour, le Marquis *de Créquy* arriva avec les troupes, & le Marquis *de Villars* occupa le village de Nimy, l'Abbaye de St. Denis, & toutes les principales avenues de la Place, fit couper & barrer tous les chemins, & commencer à tracer la ligne de circonvallation. Les pionniers arriverent le troisième jour. Il parut auparavant des

des partis considérables de Cavalerie , des détachemens de Grenadiers des ennemis; mais aucun n'osa tenter de forcer les avenues occupées , & avant le quatrième jour les postes étoient pris , & retranchés de maniere qu'il falloit une Armée entiere pour pouvoir les attaquer.

Le *Prince d'Orange* se rendit en diligence à Bruxelles , où il donna rendez-vous à toutes les forces de la ligue. Le Roi arriva au siège , & toutes les dispositions étant bien faites par les soins du Marquis *de Louvois* , très capable de n'en oublier aucun , soit pour assembler une Armée nombreuse , soit pour assurer toutes les subsistances , & tous les convois de vivres & de munitions de guerre , l'on ouvrit la tranchée le neuvième jour de l'investiture. Le *Prince d'Orange* s'approcha avec une Armée considérable , & le Roi raisonnant avec plusieurs Officiers Généraux & le Marquis *de Louvois* sur le parti que pourroit prendre le *Prince d'Orange* , le sentiment de plusieurs fut qu'il tenteroit une action générale. Le Marquis *de Villars* dit : *Je crois qu'il n'en fera rien.* Le

1691.

Roi lui demanda, pourquoi? *Villars* répondit : *Parcequ'il vaut mieux ne rien faire que de faire mal, & que les mesures de Votre Majesté sont si bien prises, les postes si bien occupés & si bien retranchés, le nombre de ses troupes si supérieur à celui des ennemis, qu'il n'y a qu'à desirer que le Prince d'Orange veuille les attaquer.*

Le Marquis *de Louvois* fut bien-aise de voir avancer & soutenir cette opinion ; car le courtisan vouloit porter le Roi à penser que ce Ministre avoit hazardé sa gloire & sa personne ; & la vérité est que jamais entreprise n'avoit été formée avec plus de raison, & de moyens d'en rendre le succès infail-
lible.

La défense des ennemis fut très-molle : une seule attaque ne réussit point. L'ouvrage à corne fut attaqué, & pris. Mais, soit que les matériaux pour s'y retrancher n'eussent pas été assez promptement apportés, ou par quelque négligence d'un détachement des Gardes duquel on se plaignit, les ennemis y rentrèrent. Mais il fut repris quelques heures après très-facilement, & le Mar-
quis.

quis *de Villars* y étant entré des premiers, trouva *Constant*, Capitaine des Grenadiers du Régiment des Vailleaux, encore en vie, mais blessé très-dangereusement, les ennemis l'ayant laissé comme mort. Cette action fut la seule de tout le siège de Mons. Il en coûta peu au Roi, qui retourna à Versailles, & qui eut la bonté de marquer au Marquis *de Villars* beaucoup de satisfaction de ses services.

Les troupes furent renvoyées dans les garnisons, & en quartiers de fourage dans toutes les Places de Flandre, de la Meuse, de la Picardie, de la Champagne, des Evêchés, & assez de proche en proche pour rassembler l'Armée, & entrer en Campagne, dès que les mouvemens des ennemis y obligeroient.

Ils renvoyerent leurs troupes aussi dans des quartiers assez éloignés, & l'on résolut de bombarder la ville de Liège, & d'y tirer des boulets rouges. Le Marquis *de Boufflers* fut chargé de cette expedition, & le Marquis *de Villars* destiné à servir dans cette Armée, qui fut placée sur les hauteurs du côté de

1661.

la Chartreuse. On tira quantité de boulets rouges , qui firent un médiocre effet. Le Fort de Chenai , éloigné de la ville de près d'une demie lieuë , étant gardé par 500. hommes , le Marquis *de Villars* qui se promenoit aux gardes les plus avancées , remarqua quelque mouvement dans les troupes qui étoient dans ce Fort , & ayant jugé que cette garnison vouloit l'abandonner , & sortoit avec précipitation , il prit les premiers piquets de Cavalerie & d'Infanterie qui se trouverent à la tête du camp , & ayant couru très-diligemment sur leur route, les 500. hommes furent tous pris ou tués. C'est ce qu'il y eut de plus considérable dans cette expédition.

L'on ordonna de brûler les faubourgs en se retirant; cependant le Marquis *de Villars* étant chargé de l'arriere-garde suivit son humanité naturelle, les sauva, & empêcha leur destruction , à la réserve de 14. ou 15. maisons qu'il ne pût garantir. Le Marquis *de Boufflers* eût ordre de ramener son Armée près de Dinant , ce qu'il fit en quatre jours de marche. On repassa assez près de Huy qui étoit occupé par les ennemis , & com-

comme l'Armée entroit dans son camp marqué, il arriva quelques avis au Marquis *de Boufflers* que les ennemis, que l'on prétendoit forts de l'autre côté de la Meuse, vouloient la passer à Huy, & l'attaquer dans la marche; ce qui étoit presque impossible à cause du long chemin que le *Prince d'Orange*, que l'on disoit près de Louvain, auroit eu à faire. Outre qu'une Armée ne passe pas une rivière comme la Meuse sur un seul pont, ni en si peu de temps. Cependant sur cet avis, le Marquis *de Boufflers* voulut empêcher les troupes d'entrer dans le camp, & les faire marcher.

La réputation du Marquis *de Boufflers* étoit bien établie sur la valeur, il étoit attaqué sur l'inquiétude; & l'on voit assez souvent des hommes d'une intrépidité personnelle, être timides quand ils sont chargés du Généralat.

Le Marquis *de Villars* représenta au Marquis *de Boufflers*, que cette marche forcée & sans nécessité ne seroit pas approuvée. Il se rendit à ses raisons, il fut résolu que l'Armée camperoit, & le Marquis *de Villars* garantit son ami

1691.

d'une précipitation qui auroit été blâmée.

On ordonna que l'on se mettroit en marche avant le jour , & l'on fit une journée plus grande. Comme on avoit des partis sur Huy , on régla les mouvemens sur des avis certains, sans montrer une crainte inutile. Le Marquis de *Boufflers* fut obligé au Marquis de *Villars* du bon conseil qu'il lui avoit donné.

On arriva à Dinant , où l'Armée se reposa pendant trois ou quatre jours. La Campagne précédente le Marquis de *Calvo* , ancien Lieutenant Général , qui mourut pendant l'hyver , avoit commandé la seconde Armée de Flandre , laquelle auparavant étoit sous les ordres du Maréchal d'*Humieres*. Le Roi la donna au Marquis de *Villars*. Il reçut les ordres & les instructions pour la commander , au camp près de Dinant. Ainsi il avoit le commandement de toutes les troupes qui étoient dans les Places depuis Tournai jusqu'à la mer , & outre cela quinze bataillons & trente escadrons avec un équipage d'Artillerie. Il étoit chargé de la défense des Lignes , qui couvroient

vroient tout le Pays depuis l'Escaut jusqu'à Dunkerque. En général il étoit aux ordres du Maréchal de Luxembourg ; mais dans certains cas , il avoit ceux du Roi pour agir indépendamment.

1691.

Il se rendit à Tournai , & rassembla sa petite Armée entre Cambrin & le Pont des pierres. Il écrivit alors au Maréchal de Luxembourg , & lui expliqua par plusieurs bonnes raisons de guerre que l'unique moyen de pouvoir se flater de défendre des Lignes , c'est de prendre , si l'on peut , un bon poste & retranché en avant de la Ligne , pour obliger l'ennemi qui songe à attaquer des Lignes , à déterminer son attaque sur la droite ou sur la gauche , puisque le desavantage en tenant une grande étendue de Pays est de ne sçavoir jamais quelle peut être la véritable attaque , & que l'ennemi en donnant des inquiétudes en divers lieux, oblige celui qui se défend à s'étendre , & par conséquent à s'affoiblir par tout. La disposition du Marquis de Villars fut approuvée par Mr de Luxembourg ; & empêcha le Marquis de Castanaga de rien

1691.

entreprendre, quoiqu'il marchât à lui avec des forces supérieures.

Le Marquis *de Villars* retira même de grands avantages de sa disposition : car son Pays étant couvert, & par conséquent ne payant aucunes contributions, il obligea celui des ennemis de lui fournir toutes ses subsistances. En sorte que le Marquis *de Castanaga* avoit la douleur de voir tous les jours les chariots des terres d'Espagne traverser son camp, pour apporter des foins & des avoines dans celui du Marquis *de Villars*.

L'Armée du Roi, commandée par Mr. *de Luxembourg*, ne fit qu'observer celle du Prince d'Orange.

Vers les premiers jours de Septembre le Maréchal *de Luxembourg* crut pouvoir aller prendre des quartiers de fourrage du côté de Ninove, & plaça son Armée dans un Pays très-abondant.

Pour y assurer sa subsistance & ses convois, il manda au Marquis *de Villars* de se placer avec la plus grande partie de ses troupes du côté de Renai, afin que tout ce qui venoit de Tournai pût passer en sûreté à l'Armée de Mr. *de Luxembourg*. Les ennemis jetterent

2500,

2500. chevaux dans Oudenarde, & un jour qu'il passoit un convoi de près de 4000. charettes, le Marquis de *Villars* se posta le mieux qu'il fut possible pour le couvrir; mais la file étoit si longue, & tenoit une si grande étendue de Pays, qu'il étoit bien difficile de mettre tout en sûreté.

1694

Les ennemis sortirent d'Oudenarde, attaquèrent le convoi en deux endroits, & dételèrent quelque caissons; mais le Marquis de *Villars* y accourut avec une telle diligence, que les ennemis furent repoussés par tout, & que le convoi passa heureusement.

Le Maréchal de *Luxembourg* manda au Marquis de *Villars* de se rendre auprès de lui, pour prendre les mesures les plus justes pour assurer ses subsistances.

L'Armée du Maréchal de *Luxembourg* étoit, comme on dit, bien campée, grains & fourages en abondance, toutes les troupes barraquées, le Général placé pour faire la meilleur chère du monde, les poulardes de Campine, veaux de Gand, petites huîtres d'Angleterre, rien ne lui manquoit. L'en

par

1691.

parle de ces bagatelles , parce que les ennemis du Maréchal *de Luxembourg* vouloient quelquefois dire qu'elles ne laissoient pas d'influer sur ses résolutions.

Le Marquis *de Villars* le trouvant très-content de sa situation , prit la liberté de lui dire : » Mais le *Prince d'Orange* ne pouvoit-il pas venir camper près d'Ath & de Ligne , & par conséquent vous faire sortir dans le moment de ce camp délicieux ? Le Maréchal *de Luxembourg* soutenoit ce parti impossible par bien des raisons , quand *Tracy* , qui étoit à la guerre avec 300. chevaux , manda qu'il croyoit voir paroître la tête des colonnes de l'Armée des ennemis. L'on voulut se flater que c'étoit un fourage ; cependant sur une seconde nouvelle de *Tracy* qui fortifioit les premières , l'on monta à cheval , & des premières hauteurs on découvrit que réellement l'Armée ennemie marchoit du côté d'Ath , & avant deux heures après midi on la vit s'étendre le long du petit ruisseau de Ligne. Le Marquis *de Villars* s'en retourna très diligemment à son camp , qu'il tint fort alerte tout la nuit , & à la pointe du jour

jour il se rapprocha de l'Escaut. Le Maréchal *de Luxembourg* fut obligé à faire la même chose, & à quitter un camp où l'on n'avoit été occupé pendant cinq ou six jours qu'à se mettre dans une abondance générale, & l'on fut obligé de mener l'Armée du Roi sous Tournai. 169^{re}.

Le Maréchal *de Luxembourg* fut piqué de s'être trompé dans ses mesures, & ce petit chagrin donna lieu à une très-grande action qui se passa deux jours après. Le Maréchal *de Luxembourg* fut informé que le *Prince d'Orange* avoit laissé l'Armée sous les ordres du Comte *de Waldeck*, & qu'elle devoit marcher le 20. de Septembre, pour aller camper dans la plaine de Chambron. Il crut pouvoir attaquer l'arrière-garde, & envoya ordre au Marquis *de Villars* de marcher dans l'instant avec quatre bataillons, les *Regimens de Merinville*, & les *Dragons de Tessé*, pour le joindre sous Tournai. Le Marquis *de Villars* le trouva dans une Abbaye près de Tournai, passant la nuit sur la paille, & faisant monter à cheval soixante escadrons. Il conta au Marquis *de Villars* qu'il

1769.

qu'il avoit autrefois battu une arrière-garde, que tout le monde assuroit qu'il ne joindroit jamais; mais que sçachant bien que les ennemis ne prenoient pas toujours toutes les précautions, & qu'en faisant la diligence possible l'on joignoit ceux qui se croyoient hors de toute portée, il chargea le Marquis *de Villars* de prendre la tête de tout avec les six escadrons & les quatre bataillons. Il lui ajouta qu'il trouveroit sur le chemin de Leuse *Marfilly*, Enseigne des Gardes du Corps, avec 400. chevaux, & lui dit de se servir de lui pour tenir les ennemis le plus près qu'il pourroit, le chargeant sur tout de lui mander, dès qu'il les découvroit, tout ce qu'il remarqueroit de leurs dispositions.

Le Marquis *de Villars* donna ordre au Brigadiers *Boisselot* de mener les quatre bataillons aussi diligemment que l'Infanterie le peut faire, & il s'avanca avec six escadrons sur le chemin que tenoit *Marfilly*. A huit heures du matin, il apperçut *Marfilly* à une lieue de lui, & chargea le Marquis *d'Aubijoux*, Brigadier, de suivre avec les six escadrons; & de sa personne il poussa
à

à route jambe à *Marsilly*, qu'il trouva en bataille avec ses 400. chevaux, observant la marche de l'Armée ennemie, dont la plus grande partie avoit déjà passé le ruisseau de Leuse. Il dit à *Marsilly* le dessein de Mr. de *Luxembourg*, & que pour cela il falloit tâcher d'amuser les ennemis. *Marsilly* en étoit à une demie lieuë, & ne sçachant rien du dessein du Maréchal de *Luxembourg*, il se tenoit à portée de les observer, sans se commettre.

Le Marquis de *Villars* le fit avancer, & ordonna aux six escadrons qu'il menoit de suivre à une distance de mille pas. Il mena les 400. chevaux de *Marsilly* à 500. pas des ennemis, qui s'arrêtèrent en voyant un si petit Corps de Cavalerie s'approcher. Le Marquis de *Villars* les voyant arrêtés redoubla ces petits escadrons, & fit paroître huit troupes. Sur cela les ennemis crurent que ce qui alloit les approcher étoit partie d'un Corps de 2000. chevaux, que M. de *Befons* commandoit du côté de St. Guilain, & s'étendirent comme pour l'attaquer avec avantage.

Le Marquis de *Villars* envoya ordre

au

1691.

au Marquis *de Toiras*, qui combattait ces six escadrons, d'approcher, & de les mettre sur une ligne. Les ennemis continuèrent à se former, & dans ce temps-là Mr. *de Luxembourg* arriva à toutes jambes, ayant ordonné à la Brigade de la Maison du Roi de suivre au grand tort, & joignit le Marquis *de Villars* qui lui dit : » Vous voulez une
 » arriere-garde à combattre, je vous ai
 » préparé celle-ci, il y a trois quarts
 » d'heure que je les arrête, & vous
 » pouvez à présent choisir ce qui vous
 » conviendra le mieux ». Mr. *de Luxembourg* répondit : » Je suis venu
 » pour combattre. Pendant que votre
 » premiere ligne se forme, repliqua
 » le Marquis *de Villars* je vais un peu
 » reconnoître la droite des ennemis ». *D'Oger* parla le premier au Maréchal, & lui dit : » Les ennemis grossissent, si
 » vous voulez attaquer, que ce soit
 » dans le moment ». *Villars* parla de même, & Mr. *de Luxembourg* dit seulement, *attaquons, attaquons*, & envoya *d'Oger* à la droite. Le Marquis *de Villars* retourna à toutes jambes à la gauche, & passant devant les Che-
 vaux.

vaux-legers de la Garde, il dit à *Vatteville* qui étoit à leur tête : » Je suis débordé par trois ou quatre escadrons des ennemis, ne pourriez-vous pas vous étendre ? » On étoit déjà si près des ennemis, qu'il n'y avoit plus qu'à attaquer ce qui étoit devant soi. Le Marquis de *Villars* dit aux escadrons de *Merinville* en peu de paroles : » Mes amis, vous les avez bien battus l'année dernière, vous les battrez bien encore ». Tous les Cavaliers répondirent avec fierté : *Nous les battons*. Le Marquis de *Villars* se mit à la tête du premier escadron, le Marquis de *Toiras* à la tête du second, & le Comte de *Merinville* au troisième. L'on marcha aux ennemis, & la charge fut peut-être la plus violente que l'on ait vûë à la guerre. Il est rare que des escadrons soient aussi longtemps mêlés sans se faire plier, il fallut presque, pour les renverser, tuer le premier & le second rangs à coups d'épée. Cette ligne fut emportée, & celle qui la soutenoit se renversa d'elle-même; mais les trois escadrons de *Merinville*, qui ne fai-

soient tout au plus que 360. Maîtres,

1691.

en eurent 190. hors de combat , & de 32 Officiers 26. Le Marquis *de Toiras* fut tué de plusieurs coups. Le Marquis *de Villars* avoit pour toutes armes défensives un double buffle , & son mouchoir dans son chapeau , ce qui lui sauva la vie ; car son buffle , ou son chapeau , & ses habits reçurent 17. coups sans blessures , son cheval le tira de cette charge & tomba après.

Pour revenir à l’Affaire générale , les escadrons de la Maison du Roi , renversant aussi ce qui étoit devant eux , souffrirent beaucoup. *D Oger* , Lieutenant-Général , *Neuchelles* qui commandoit la Maison du Roi , *la Troche* , le Marquis *de Rotelin* , & une infinité de bas Officiers furent tués. Le Marquis *d’Alegre* fut blessé , & grand nombre d’autres avec lui.

Le Marquis *de Villars* ramenant son aîle , la fit rentrer dans les intervalles d’une seconde ligne , qui arrivoit au grand galop : car on avoit attaqué deux lignes avec une seule. Les premiers escadrons que *Villars* rencontra , furent ceux *de Qnaadt*. Le Colonel vouloit en arrivant charger ceux des ennemis
qui

qui étoient le plus près de lui ; le Marquis *de Villars* le fit attendre. Peu après arrivèrent les escadrons du Maine, de Rohan, de Praslin, avec plusieurs autres, & l'on forma une ligne qui alors débordoit celle des ennemis : aussi soutinrent-ils très-foiblement la charge, & on les poussa jusqu'au ruisseau. On revint sur ses pas, & le Maréchal *de Luxembourg*, qui se vit sur l'Armée des ennemis, laquelle revenoit très-diligemment, & à trois grandes lieues de la sienne avec 70. escadrons seulement, n'eut d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Tel fut le combat de Leuse, fort glorieux pour les troupes du Roi, puisque 18. escadrons en battirent près de cinquante des ennemis. La perte y fut pourtant assez égale, & la gloire fut la seule utilité qu'en retira le vainqueur.

On arriva à Tournai sur les six heures du soir, & le Maréchal *de Luxembourg* avec les principaux Officiers alla descendre à la Comédie. Jamais Général n'a été d'une humeur si agréable : il aimoit la bonne chère, le jeu, & tous les plaisirs ; mais il souffroit que ses
fa

1691.

favoris prissent sur lui un empire despotique , & l'abus qu'ils en faisoient lui attiroit souvent des ennemis quoiqu'il fût d'un caractère officieux & bien-faisant. L'on n'a pas parlé de *Mr. le Duc de Chartres* , qui étoit volontaire dans cette action , & que sa valeur naturelle faisoit beaucoup souffrir de n'être pas dans le plus grand péril. Mais il ne fut pas maître alors de s'abandonner à toute son ardeur , & il se distingua avec beaucoup de gloire les Campagnes suivantes à Steinkerque , à Nerviinde , & dans les autres occasions où son courage a pû paroître. Le Marquis *de Villars* lui eut l'obligation d'avoir beaucoup parlé de lui , sur ce qui s'étoit passé à Leuse. Et en effet ce fut lui qui avec adresse arrêta l'arriere-garde des ennemis , & qui mena toujours l'aîle gauche à la charge avec grand avantage sur la droite des ennemis qui la débordoit de quatre ou cinq escadrons. De son côté *Mr. de Luxembourg* donna de grandes loüanges à cette conduite; mais comme le Marquis *de Villars* n'étoit pas bien avec les favoris de ce Général , qui avoient beaucoup de part aux relations ,
celles

celles du Maréchal *de Luxembourg* n'avoient pas expliqué qu'il lui devoit l'occasion du Combat, & la principale part au bon succès.

1691.

L'Armée fut placée pour prendre des fourages jusqu'au 20. d'Octobre, temps ordinaire des séparations, quand on n'est pas retenu par quelque projet.

Les armes du Roi ne furent pas si heureuses en Irlande, où *Jacques II.* avoit encore un parti considérable, & des Places importantes, entre autres celle de *Limmerick*. Le Roi qui appuyoit les efforts de ce Prince pour rentrer dans ses Etats, lui accorda douze vaisseaux de guerre, & trois-mille soldats, avec toutes les provisions nécessaires, tant à ces troupes, qu'à celles d'Irlande. Le débarquement se fit à *Limmerick*, sous la conduite du Chevalier *de Nesmond*. Cependant le Prince d'*Orange* résolut d'en faire le siège: la tranchée fut ouverte le 5. de Septembre. Après une vigoureuse défense, les assiégés demandèrent le 3. d'Octobre une cessation d'armes, qui leur fut accordée pour trois jours, afin de conférer de la capitulation, dont les articles

1691.

cles ne furent arrêtés que le 13., & le 14. la ville défendue par *Boisselot* fut livrée aux Anglois.

Le Comte de *Château-renaud* ramena sur le vaisseaux de France tous les François, avec les quinze-mille Irlandois de la garnison de *Limmerick*, conformément à la capitulation, dont les articles sont si singuliers qu'il n'y en a peut-être point d'exemple dans l'Histoire. Ils paroissent moins des conditions accordées par le vainqueur à une ville qui se rend, que celles qu'elle se prescrit à elle même, & qu'elle force l'ennemi d'accepter.

Le Marquis de *Villars*, qui depuis quelques années étoit éloigné de la Gour, demanda la permission d'y aller passer quinze jours : le Roi le reçut avec bonté & lui donna de grandes marques de la satisfaction qu'il avoit de ses services.

Un de ses premiers soins fut de s'assurer l'amitié du Marquis de *Barbesieux*, qui, quoique très jeune, étoit seul Ministre de la guerre, & par conséquent pouvoit beaucoup servir, ou nuire. Le Marquis de *Villars* se trouva d'abord
dans

dans une intelligence parfaite avec lui , mais peu de mois après , par l'inspiration de deux ou trois de ses favoris , jaloux du Marquis *de Villars* , cette amitié se changea en une haine si violente , qu'il s'en fallut peu que ce jeune Ministre ne le perdît.

Durant le peu de séjour que le Marquis *de Villars* fit à la Cour , il apprit la mort de l'Abbé *de Villars* , son frere , qui sortoit de l'Agence générale du Clergé. Il mourut à Florence : jeune homme d'un mérite distingué dans sa profession , & qui par ses talens y eût bientôt mérité les premières places. L'amitié étoit très-vive entre ces deux freres , & cette perte n'a jamais cessé d'être sensible au Marquis *de Villars*.

Il retourna en Flandre , d'où le Marquis *de Boufflers* partit peu de jours après , & lui laissa en son absence le commandement général de la frontiere , que le Marquis *de Villars* alla visiter. Il reçut à Tournai le Prince Royal de Dannemarck qui fut Roi dans la suite : il voyageoit en ce temps-là , & le Marquis *de Villars* le traita magnifiquement.

1691.

Le Marquis *de Villars* s'établit à Ypres, où le Marquis *de Boufflers* à son retour de la Cour vint le joindre, & y reçut un courier dont les lettres lui causèrent de vives inquiétudes. On le chargeoit de surprendre Ostende; c'étoit un projet formé par quelques Ingénieurs, & remis au Maréchal *de Luxembourg*, qui ne fut pas fâché de donner une commission très-hazardeuse au Marquis *de Boufflers*, qu'il n'aimoit pas. Il le jettoit par là dans la fâcheuse incertitude, ou de refuser une commission que le Roi lui donnoit, ou de faire une entreprise du succès le plus douteux & les plus difficile. Dans cet embarras, il consulta le Marquis *de Villars*. On examina tous les plans & projets de ce dessein, & on n'oublia aucun des expédiens qui pouvoient le rendre praticable. Il y avoit deux bras de mer à passer, & il falloit que l'heure des basses marées se trouvât quadrer d'abord avec l'obscurité de la nuit, indispensablement nécessaire pour arriver sans être apperçu, & encore avec l'heure à laquelle on devoit traverser une Dune fort étroite, qui arrivoit au pied

pied du bastion sur lequel il falloit
 grimper , & que les donneurs d'avis
 soutenoient très mal gardé. Ce double
 obstacle s'opposoit trop à la réussite de
 l'entreprise , & elle fut estimée impos-
 sible , par la longueur du chemin , &
 par la difficulté des passages. Le Mar-
 quis de Boufflers en fit voir bien nette-
 ment toutes les raisons , & le Roi les
 approuva.

Les contributions avoient été bien
 établies l'hyver précédent , ainsi il n'y
 eut qu'à se reposer celui-ci. Le Ma-
 réchal de Luxembourg, qui, après la
 mort du Marquis de Louvois, son enne-
 mi, reprit crédit auprès du Roi , com-
 posa l'Armée de Flandre pour les Of-
 ficiers-Généraux. Il avoit tenté la
 campagne précédente d'ôter au Mar-
 quis de Villars le commandement qu'il
 avoit en Flandre , mais le Roi n'avoit
 point voulu agréer ce changement. Le
 Maréchal chercha donc une autre voye
 pour réussir , & saisit le prétexte du
 commandement de la Cavalerie de
 l'Armée d'Allemagne.

Le Comte d'Auvergne , Colonel Gé-
 néral de la Cavalerie , ayant demandé à

1691.

venir commander celle de Flandre , étant d'ailleurs ami du Maréchal *de Luxembourg*, réuni avec tous ceux qui étoient ennemis du Marquis *de Louvois*; dès le mois d'Avril le Marquis *de Villars* eut ordre de se disposer à aller servir en Allemagne. Il passa trois semaines à Paris , ou à la Cour , puis il se rendit au camp de Floucheim , près de Mayence , où le Maréchal *de Lorge* avoit assemblé son Armée.

Cette même année mourut le Marquis *de Louvois* , dont nous avons remis à parler ici. Depuis assez long-temps il étoit très-mal avec Madame *de Maintenon*, qui avoit la confiance entière du Roi. Mr. *de Louvois* étoit très-mauvais courtisan , & combattoit souvent sans ménagement les sentimens & les protections qu'accordoit Madame *de Maintenon* ; en sorte qu'il s'appercevoit dans son travail avec le Roi , qui se faisoit toujours dans la chambre de Madame *de Maintenon*, de beaucoup d'aigreur de la part de Sa Majesté; ce qui lui étoit d'autant plus insupportable qu'il croyoit rendre de grands services.

Un

Un jour le Roi lui parla si durement ,
 que *Louvois* se leva avec précipitation ,
 & jeta quelques papiers en disant : *L'on*
ne sauroit vous servir. Le Roi se leva
 aussi , & s'approcha de la cheminée , où
 d'ordinaire il mettoit son chapeau & sa
 canne. Madame *de Maintenon* , qui
 crut qu'en s'approchant de sa canne il
 pourroit s'en servir , courut à lui. Cet-
 te précaution n'étoit pas nécessaire au-
 près d'un Prince, dont la modération,
 & la sagesse étoient bien connues. *Lou-*
vois sortit , résolu à se retirer. Madame
de Maintenon lui écrivit le matin , & lui
 manda de revenir le soir à la même
 heure qu'il avoit accoutumé de travail-
 ler , de ne faire au Roi ni plaintes ni
 excuses , en un mot , de ne rien lais-
 ser paroître dans sa conduite qui pût
 rappeler ce qui s'étoit passé. Cepen-
 dant *Louvois* étoit outré de la plus vi-
 ve douleur. Il prenoit des eaux de
 Forges , & étant allé travailler à trois
 heures après midi chez le Roi , il se
 trouva mal , revint dans le moment
 chez lui , s'assit en arrivant , dit , *je me*
trouve mal , & mourut. *Fagon* , qui
 fut depuis premier Médecin du Roi ,

1691. voulut croire que *Louvois* avoit été empoisonné, cependant cette opinion ne fut point établie. Le Roi laissa le jeune *Barbezieux*, qui n'avoit que 17. à 18. ans, Ministre de la guerre. Mr. *de Tercy*, qui n'étoit guères plus âgé, l'étoit en même temps des affaires étrangères; ce qui fit dire au *Prince d'Orange* qu'il étoit étonné que le Roi eût de si vieilles amies, & de si jeunes Ministres. On ne dit rien ici du caractère ni des talens de Mr. *de Louvois*, parce que dans le cours de ces Mémoires on en a beaucoup parlé.

1692. Dans les premiers jours de la Campagne suivante en Allemagne, il arriva une aventure de déserteurs assez particulière. Un Brigadier du Régiment de Souternon déserta, & avertit les ennemis qu'un convoi assez considérable partoît d'Alzey, pour venir à l'Armée. Sur l'avis du déserteur, les ennemis firent sortir mille chevaux de Mayence, pour attaquer le convoi. Dans le même temps un Hussard des ennemis déserta, & nous avertit de leur dessein sur notre convoi. On fit aussi-tôt un détachement, pour en assurer la marche.

che. La tête de notre détachement rencontra celle des ennemis, & renversa la première troupe, où se trouva le Brigadier de Souternon. Il fut pris avec un petit nombre de Cavaliers ennemis, & fut roüé vif le lendemain. Ainsi cette double désertation avoit exposé, & sauvé notre convoi.

1692.

Quelques jours après, sur les avis qu'une partie considérable de l'Armée ennemie, qui étoit de l'autre côté du Rhin, l'avoit passé à Mayence, le Maréchal *de Lorge*, qui avoit grande confiance en *Mélac*, Maréchal de Camp l'envoya avec 500. chevaux pour s'informer exactement si l'ennemi avoit passé à Mayence, comme on le disoit. Rien n'étoit plus aisé à sçavoir, puisqu'un Corps d'Armée, Infanterie, Cavalerie, & canon, ne peut se cacher après avoir passé le Rhin. Cependant *Mélac* s'en étant rapporté à un Bailli du Pays qui le trompa, revint assurer le Maréchal *de Lorge* que la nouvelle étoit fausse. Un quart d'heure après, on sçut non seulement qu'elle étoit véritable, mais que ce Corps d'Armée marchoit à Worms en grande diligen-

1692.

ce. *Mélac* fut honteux , & sa fureur s'exhala par ces horribles sermens, dont il avoit coûtume d'effrayer les gens du commun.

Le caractère de cet Officier-Général mérite , par sa singularité , qu'on s'y arrête un moment. Il avoit de l'esprit , de la valeur , & avoit très-bien fait le métier de partisan jusqu'à la dignité de Colonel. Mais ces qualités étoient obscurcies par d'extrêmes défauts ; entre autres il avoit celui de vouloir passer pour un Athée , & il soutenoit qu'il n'y avoit point de Diable , parce qu'il avoit , disoit-il , fait toutes choses au monde pour avoir commerce avec lui , sans y avoir pû réussir. Le Maréchal *de Duras* l'avoit principalement employé dans ces horribles incendies , qui durent pendant deux ans. Il avoit exécuté ces cruelles commissions avec la plus inflexible rigueur ; tous les paysans Allemands le croyoient forcier , & son nom étoit devenu l'effroi des peuples. Satisfait de cette mauvaise réputation , il avoit un peu négligé sur les fins celle d'être terrible aux troupes ennemies. Sa fantaisie étoit de vouloir
intia-

intimider nos Intendans , de paroître toujours furieux , & de coucher avec deux grands loups , pour ſe mieux donner l'air de férocité. Enfin c'étoit un caractère bizarre , duquel ordinairement le Maître & le Général ne tirent pas grande utilité. 1692.

Le faux avis qu'il nous donna ſur la marche des ennemis , les ſauva ; car ce Corps d'Armée de huit-à-dix-mille hommes prêta le flanc par une marche de dix lieuës à l'Armée du Roi entière ; qui pouvant aller aux ennemis par les plus belles plaines , étoit en état d'accabler ces troupes , & de les faire périr dans leur marche. Il étoit même facile de les défaire après qu'elles furent arrivées à Worms , où leur objet étoit d'aſſurer une tête de pont , lequel ne fut achevé que le jour d'après ; & par conſéquent ils furent un jour ſans communiquer avec le gros de leur Armée , qui marchoit de l'autre côté du Rhin à la même hauteur. Leur objet étoit de nous tirer du bas Palatinat , & de nous faire rapprocher de Philisbourg & de Landau.

Nous avions un poſte avancé à
K. 5 Worms,

1692.

Worms, dans une église ruinée, où *Lescossois*, Lieutenant-Colonel de Normandie, commandoit avec trois-cent hommes. Les ennemis l'attaquerent. *Lescossois* se défendit courageusement, tua cinq-à six-cent hommes des ennemis ; mais à la fin le poste fut emporté.

L'Armée du Roi partit de Flonheim, & marcha au travers des plaines. Si elle eût cherché les ennemis, elle pouvoit les attaquer avec grand avantage ; car leur pont n'étoit pas fait, ni par conséquent leur jonction avec le gros de leur Armée, qui étoit de l'autre côté du Rhin. Mais nous ne voulions pas d'action ; & le jour d'après, sans la vivacité & l'application du Marquis *de Villars*, trois-mille chevaux, commandés par le Comte *de Lippe*, n'auroient pas payé si cher la faute qu'il fit d'approcher assez inconsidérément de l'Armée du Roi. Le Comte *de Lippe* croyant apparemment qu'elle s'étoit éloignée, passa avant le jour le ruisseau de Pfedersheim, qui nous séparoit des ennemis, & le Marquis *de Villars* allant aux gardes de Cavalerie, les trouva
à

à 300. pas de ce Corps des ennemis. Nos Dragons avoient monté à cheval sans ordre, & nos gardes étoient soutenues de trois escadrons de Cavalerie. Ainsi le Marquis *de Villars* trouva quinze escadrons tout prêts, dans le temps même que les ennemis ayant reconnu que l'Armée du Roi étoit dans son camp, & par conséquent qu'ils avoient fait une faute capitale de passer le ruisseau, ne songeoient qu'à le repasser diligemment.

Le Marquis *de Villars* profita de l'occasion, & sans perdre un moment, il ordonna aux deux escadrons de Dragons de s'étendre sur la gauche, & de fortir d'un fond qui les couvroit, pour faire croire aux ennemis qu'il venoit des troupes de plusieurs endroits & que l'Armée du Roi s'ébranloit. Il marcha aux ennemis avec le reste, les prit à moitié passés, en tua un fort grand nombre, & fit plus de 300. prisonniers, parmi lesquels étoient deux Colonels.

Deux jours après, le Maréchal *de Lorge* alla se promener sur les hauteurs de Pfedersheim, suivi de la plupart

1692.

des Officiers-Généraux. Il ſçavoit que l'on avoit murmuré aſſez dans l'Armée, de ce qu'il n'avoit pas attaqué les ennemis; il voulut faire voir que cela n'étoit pas facile, & on ſe contenta de lui répondre avec le reſpect dû à un Général. Mais preſque dans le même-temps les ennemis ſurprirent un de nos couriers; ils virent nos lettres, & renvoyerent au Maréchal *de Lorge* celle de l'intendant *la Font*, qui expliquoit aſſez naturellement ce que preſque toute l'Armée avoit penſé ſur la poſſibilité de défaire ce Corps d'ennemis, qui repaſſa le Rhin, & qui peu de jours après le paſſa encore à Spire avec le reſte de l'Armée.

Celle du Roi fut jointe par un Corps aſſez conſidérable de nos Irlan-
dois, que le Marquis *d'Huxelles* ramena de Briſac, & il y eut des escarmouches autour des ruïnes de Spire que les ennemis occupoient. Mais, comme je l'ai déjà dit, nous ne cherchions pas d'action. L'Armée Impériale, commandée par le *Landgrave de Heſſe*, & le Marquis *de Bareith*, auxquels elle avoit peu de confiance, &
dont

dont tous les Généraux , surtout quelques autres Princes de l'Empire , étoient assez mécontents , ne vouloit pas non plus combattre , & tout se passoit en mouvemens sans aucun objet principal. Les seuls Houffards approchoient l'Armée du Roi , inquiétant nos gardes & nos fourages. Le Marquis de Villars ayant servi dans les Armées de l'Empereur , connoissoit mieux qu'un autre l'esprit de guerre particulier à ces sortes de troupes , qui est de n'attaquer presque jamais celles qui se tiennent ensemble , mais de pousser vivement ce qui se débande. Cette connoissance lui fut utile dans la conjoncture présente. Un jour ayant trouvé nos fourageurs pressés par les Houffards , il fit avancer deux troupes de Gendarmerie au milieu d'eux. Charron , Sous-Lieutenant des Ecois , accourut lui dire qu'il alloit perdre leurs Gendarmes. Monsieur , lui répondit le Marquis de Villars , quand je ne sçais que faire le matin , je suis bien aise de m'amuser en faisant tuer douze ou quinze Gendarmes. Apprenez , continua-t-il comment il faut se
con-

1692.

conduire avec les Houffards. En même temps il se mit à la tête de ces deux troupes de Gendarmerie, & leur fit mettre le mousqueton haut, & leur dit : *Que personne ne tire, excepté ceux que je marquerai moi-même.* Ensuite il donna ordre à quelques-uns de ceux qui étoient les plus sûrs de leur coup, d'ajuster autant qu'ils pourroient, avec un feu médiocre, ceux des Houffards qui les approcheroient le plus. Par ce moyen il écarta les plus empressés des Houffards, après quoi il envoya une des deux troupes de Gendarmerie se placer 200. pas derrière lui & se retira lui-même avec la première, faisant toujours tirer quelques coups, mais sans que personne fortît des rangs. Ainsi il regagna le gros de l'escorte, sauva les fourageurs, & donna une leçon à la Cavalerie sur la conduite nécessaire devant un ennemi qu'on sçait aussi éloigné d'attaquer des troupes ensemble, que dangereux & prompt à suivre ce qui est séparé devant lui.

L'Armée du Roi passa le Rhin peu de jours après, celle des ennemis étant

étant séparée par quartiers derrière Pfortzheim. Le seul *Duc de Wirtemberg* se tint avec 3000. chevaux deux lieues en deçà de cette petite ville, se croyant assez bien posté pour soutenir, ou du moins pour avoir le temps de se retirer. Le premier lui étoit impossible, le second dépendoit de lui, puisque nous marchâmes en plein jour l'Armée entière. Le Marquis de *Villars*, persuadé que les ennemis n'attendroient pas, demanda pour les amuser 2000. chevaux au Maréchal de *Lorge*. On les lui refusa, pour ne point user de surprise avec un ennemi plein de franchise, ou pour mieux dire d'imbécillité dans la guerre. Celle de M. l'Administrateur fut poussée au plus haut point, puisqu'il ne songea à se retirer, que quand l'Armée du Roi qui avoit marché très-gravement sur six colonnes, fut sur le bord du ruisseau qui le séparoit de nous. Alors sa retraite fut précipitée; le Marquis de *Villars*, les Comtes de *Tallard* & de *Coigny* se mirent à la tête des premiers troupes: on passa le ruisseau en divers endroits, & cette action ne fut pas un com-

1692.

combat, mais une chasse de levriers. Plus de 500. des ennemis restèrent sur la place, on en prit un plus grand nombre, le *Duc de Wirtemberg* tomba entre les mains du Marquis de *Villars*, qui, au retour des Armées de Hongrie, avoit passé deux ans auparavant chez lui, & le connoissoit fort. Ce fut une consolation pour ce Prince de se voir d'abord en sûreté, entre les mains de personnes de connoissance.

Il demeura sept à huit jours dans l'Armée du Roi, après quoi on reçut ordre de l'envoyer à la Cour. Durant ce court intervalle, il entretenoit le Marquis de *Villars* de toutes les fautes qu'avoient faites les Généraux des ennemis. Entre autres circonstances, il lui raconta que leur Armée ayant passé le Rhin à Spire, il y eut un grand débat entre le *Landgrave de Hesse*, & le *Marquis de Bareith*. Tous deux ayant le premier commandement sur l'aîle droite & l'aîle gauche, l'un & l'autre se disputoient d'avoir la droite. Pour les accommoder, on trouva enfin l'expédient de dire deux Corps,

Corps , fans jamais proférer , ni le mot de *droite* , ni le mot de *gauche*. 1692.
 Le *Duc de Wirtemberg* assura le Marquis de *Villars* qu'étant allé complimenter les deux Généraux sur ce bel expédient qui finissoit la querelle , il leur avoit dit : *Messieurs , vous avez fait deux Corps , ne pourriez-pas trouver une tête ?*

Après la défaite du *Duc de Wirtemberg* , l'Armée des ennemis s'approcha du bas Neckre , & nous laissa la liberté de pousser les contributions aussi loin que l'on voult. On envoya des partis fort avant dans le Pays , & comme ils rejoignoient l'Armée , on apprit que le *Landgrave de Hesse* avoit investi Ebernbourg. Le Maréchal de *Lorge* marcha au secours , & le Marquis de *Villars* lui demanda 2000. chevaux , pour approcher diligemment d'un ennemi , qui selon toute apparence levroit le siège à l'arrivée de l'Armée du Roi , & qui n'étant point troublé ni arrêté dans ses mouvemens par l'approche d'une tête d'Armée , auroit assez de loisir pour se retirer tranquillement. Le Maréchal refusait.

1692.

fusa la proposition , & l'on marcha avec toute l'Armée , la Cavalerie ayant l'avant-garde , & marchant sur deux colonnes.

Dans cette marche de Cavalerie , il arriva une chose assez surprenante , & assez singuliere pour être rancontée. La nuit étoit fort obscure , après avoir passé le ruisseau de Pfedersheim on trouvoit une plaine de plus de quatre lieues , & les colonnes étoient de près de 50. escadrons chacune , marchant à même hauteur. Il arriva que celle de la droite se trouva toute entière sur la gauche , & celle de la gauche sur la droite , sans qu'aucun escadron se fût coupé , enforte que la colonne de la droite entendant la marche d'un fort gros Corps , où il ne devoit y avoir rien , crut que les ennemis avoient passé à Mayence , & nous approchoient. On reconnut bientôt que tout étoit ami , mais on ne pouvoit imaginer un mouvement si extraordinaire , ni comment 50. escadrons avoient passé de la droite à la gauche , sans le remarquer eux-mêmes. Il arriva sans doute qu'une des colonnes

nes fit halte, & que l'autre prenant à droite imperceptiblement se trouva déplacée. 1692.

À la pointe du jour, nous apprîmes que le siège d'Ebernbourg étoit levé, que le *Landgrave de Hesse* se retiroit avec précipitation & en desordre vers Bingen, où étoit son pont sur le Rhin.

La Campagne finit par ce dernier mouvement, & le Marquis *de Villars*, destiné à aller commander en Flandre, passa par la Cour. Durant les trois semaines qu'il y demeura, le Roi eut la bonté de lui marquer combien il étoit satisfait de ses services.

L'année 1693. commença par le siège de Furnes, que le Marquis *de Boufflers* entreprit dans les premiers jours de l'année & par un temps très-fâcheux. Le Marquis *de Villars* fut chargé d'observer les mouvemens des ennemis, pour couvrir les Pays du Roi qui n'étoient pas soumis aux contributions, & pour assurer en même temps l'entreprise de Furnes. Pour cela il marcha vers Courtrai, se tenant entre l'Escaut & la Lis; jusqu'à ce qu'il vît le par-

1693.

1693.

ti que les ennemis prendroient sur les premières nouvelles de l'investiture de Furnes.

Mr. *l'Electeur de Baviere* parut d'abord , par quelques mouvemens des garnisons de Bruxelles , de Namur , & de Gand , vouloit marcher à Courtrai ; ce qui obligea le Marquis *de Villars* à se tenir près de cette Place. Mais sur la résolution que prit *l'Electeur* de marcher à Nieuport , pour tenter le secours de Furnes , le Marquis *de Villars* s'avança très-diligemment vers Dunkerque. Dans la marche on lui confirma que *l'Electeur de Baviere* rassembloit toutes ses forces sur Nieuport. Le Marquis *de Villars* se hâta d'arriver avec la tête de ses troupes à Dunkerque , & alla de sa personne à Furnes , dont il trouva les avenues si bien fermées aux ennemis , qu'il ne douta pas du succès prompt & assuré de l'entreprise. Aussi la Place se rendit-elle le 7. de Janvier. Le temps étoit horrible , & la garnison Hollandoise avoit même peine à traverser le camp , tout étant inondé , les tranchées pleines d'eau ; ce qui devoit rendre les ennemis

mis un peu honteux de leur mauvaise défense.

1693.

Pendant toute cette expédition, le Roi avoit donné au Marquis *de Villars* le commandement général de toutes les troupes que l'on pouroit tirer de la Meuse & de toutes les Places de Flandre, pour s'en servir, suivant les besoins, pour assurer les Lignes, Courtrai, & les frontieres, & pour en fortifier aussi l'Armée du Marquis *de Boufflers*, aux ordres duquel il étoit.

Les ennemis ayant abandonné Dixmude, le Marquis *de Villars* le fit occuper d'abord par 500. hommes, & ensuite il y mit un assez grand nombre de troupes pour être en état de le soutenir. Après le siège de Furnes, le Marquis *de Boufflers* eut ordre de se rendre à la Cour, & le commandement de Flandre fut continué en son absence au Marquis *de Villars*.

Il apprit alors que Sa Majesté l'avoit fait Lieutenant-Général, & peu de jours après, qu'il étoit destiné à servir en cette qualité dans l'Armée d'Allemagne, & à commander la Cavalerie.

Le

1693.

Le Roi fit dans le même temps une promotion de sept Maréchaux de France , qui étoient Mrs. *Choiseuil* , de *Joyeuse* , de *Villerot* , de *Tourville* , de *Noailles* , de *Boufflers* , & de *Catinat* : tous gens de mérite , mais dont aucun n'avoit gagné de bataille , ni même commandé à aucune grande action , si ce n'est Mrs. *de Tourville* & *de Catinat*. L'un étoit Vice-Amiral , & estimé un des meilleurs hommes de mer qu'il y eût en son temps ; l'autre avoit gagné la bataille de Staffarde , homme simple , modeste , se renfermant dans une humilité qui avoit contribué de beaucoup à son élévation. Il refusa même , étant Maréchal de France , d'être Chevalier de l'Ordre , avec bien moins de raison que n'en auroient eu plusieurs , qui pourtant n'en avoient pas fait difficulté dans la dernière promotion.

Les Maréchaux *de Joyeuse* & *de Choiseuil* , gens de naissance illustre , & d'un grand courage , avoient passé jusqu'à l'âge de 65. à 66. ans dans les emplois de subalternes , où il est difficile , quand on y reste si longtemps , d'ac-

d'acquiescer l'élévation , le génie de commandement , & le courage d'esprit , si nécessaires pour tenir le timon avec dignité & avec succès. Il arrive même très-souvent que ceux qu'on a vû briller dans les secondes places , se trouvent accablés du poids de la décision , à laquelle celui qui commande est obligé , & quelquefois contre les conseils de la plupart des gens qui l'environnent.

Le Maréchal *de Villeroi* étoit né avec du courage , avec un air de hauteur qui imposoit ; & avec les talens d'un homme de Cour ; mais il a eu peu de fortune dans la guerre , dont le Chevalier de Lorraine , son allié , l'avoit fort pressé de se retirer. Le Roi avoit un grand goût pour lui , & d'autant plus fort qu'il avoit été élevé auprès de Sa Majesté comme fils de son Gouverneur. Cette amitié conçue dès la première jeunesse étoit devenue comme naturelle ; peut-être même auroit-elle effacé l'inclination du Roi pour Mr. le *Duc de la Rochefoucault* , si la grande assiduité de celui-ci , & les galanteries de l'autre , qui ne
lui

1693.

lui permettoient pas la même exactitude, n'avoient donné au *Duc de la Rochefoucault* un air de supériorité dans la faveur.

Le Maréchal *de Boufflers* étoit homme d'un très-grand courage, & d'une application infinie. Son zèle pour le service, son attachement pour les Généraux sous lesquels il avoit servi, & son mérite reconnu dans un grand nombre d'occasions particulières, lui avoient attiré leur estime. Il ne se fioit pas à ses lumières, & vouloit surmonter, par un travail de corps & d'esprit au-dessus de l'homme, ce qu'il croyoit que la vivacité & un génie supérieur pouvoient donner de préférence sur lui à ses confrères.

Le Maréchal *de Noailles*, élevé par son pere à une extrême assiduité auprès du Roi, avoit cependant voulu servir, & arriver au commandement des Armées. Mais ses infirmités le lui firent quitter d'assez bonne heure, & ne lui permirent pas de continuer les fonctions de la dignité qu'il avoit obtenuë.

Pour revenir au Marquis *de Villars*,
dès

dès qu'il se vit destiné à servir dans l'Armée d'Allemagne, il quitta la Flandre, & alla passer trois semaines à la Cour. Il eut ordre de se rendre sur le Rhin dans le 15. de Mai.

La Campagne fut ouverte par le siège d'Heidelberg, dont il n'y eut que le Château qui pût faire quelque résistance. Elle fut même assez légère. Le Gouverneur, Commandeur de l'Ordre Teutonique, se rendit le septième jour. En punition de s'être défendu si mal, il fut mis au Conseil de guerre par les ennemis, & condamné à être dégradé des armes : espece d'infamie, plus affreuse que la mort même à un homme d'honneur. Nos troupes pillèrent & brûlerent la ville d'Heidelberg, malgré tout ce que les Officiers purent faire pour la conserver : mais, il le faut avouer, la licence étoit extrême dans cette Armée. Le Marquis de Villars parla à tous les Régimens de Cavalerie & leur déclara que s'ils n'étoient plus sages à l'avenir, les punitions seroient rigoureuses.

L'Armée passa le Neckre, & avoit ordre de chercher les ennemis. On

1693. s'avança jusqu'à Schwengenberg , & 2000. chevaux des ennemis , qui étoient en bataille derrière le ruisseau qui porte ce nom , & paroissoient une arrière-garde , ou un gros parti pour reconnoître notre Armée , pouvoient être fort maltraités. Il n'y avoit qu'à saisir le moment de l'arrivée de la tête de l'Armée du Roi , car dès qu'ils eurent reconnu le péril , leur retraite fut prompte.

Dans ce temps-là le Roi envoya *Monsieur* avec un détachement considérable de l'Armée de Flandre , pour venir commander l'Armée d'Allemagne , & pour la mettre en état , par une si grande augmentation de forces , de pousser celle de l'Empereur , & de donner des loix à l'Empire. On pouvoit espérer ces avantages de l'Armée du Roi , supérieure en nombre & en valeur à celle du Prince *de Bade*. Mais il eût fallu l'attaquer immédiatement après la jonction , & ne pas perdre huit à dix jours que ce Général employa très-utilement à fortifier son camp près de Hailbron , & qui même donnerent à quelques Troupes , qui étoient fort
éloiy

éloignées, le loisir & la liberté de le joindre.

1693.

Enfin à la pointe du jour l'Armée du Roi marcha à celle des ennemis, & se plaça de tous côtés à la portée du mousquet de leur Ligne, cependant dans des fonds où elle souffroit peu de canon. Nous trouvâmes que leur droite étoit au village de Sonthheim près de Hailbron, le centre à Talheim, & leur gauche retournant vers Hailbron, de manière qu'ils étoient campés presque en rond. Leurs retranchemens, qu'ils n'avoient commencés que depuis trois jours, étoient en fort bon état. Ils avoient ajouté à la bonté naturelle de leur poste tout l'art possible, & manié leur terrain en gens de guerre; en sorte que personne ne crut praticable de les forcer, & l'Armée rentra dans son camp sur les huit heures du soir.

On apprit par divers personnes que le plus grand nombre de leurs troupes ne les avoit joint que depuis quatre jours, & qu'ils n'avoient commencé à se retrancher que deux jours seulement avant l'arrivée de l'Armée

L 2 du

1693.

du Roi : Preuve infaillible qu'ils n'auroient pas attendu , si l'on avoit marché à eux aussi-tôt qu'on le pouvoit.

Le Maréchal *de Lorge* , craignant qu'on ne lui imputât les cinq ou six jours que l'on avoit perdus , & qui employés à une marche plus vive , n'auroient pas permis au *Prince de Bade* de nous attendre , proposa plusieurs expédiens pour resserrer les ennemis , & pour leur ôter les communications. Ces desseins , assez difficiles par eux-mêmes , étonnerent la Cour de *Monsieur*. Le Maréchal *de Choiseuil* fut le premier à dire tout haut qu'ils n'étoient pas praticables ; le Marquis *d'Huxelles* fut du même sentiment ; les autres Lieutenans-Généraux ne furent pas consultés , & l'avis de presque tout ce qui approchoit *Monsieur* fut une décision , où le desir d'un prompt retour à Versailles eut la principale part. Le Marquis *de Bonfliers* , indécis , ne voulut pas s'opposer à ce torrent , & l'on ne fut plus occupé que du soin de regagner le Rhin.

Cependant on apprit la nouvelle de
la

la bataille de Nérvinde , & que l'Armée du *Prince d'Orange* avoit été forcée dans ses retranchemens par celle du Roi , qui pourtant n'étoit pas destinée à de si grands desseins que celle d'Allemagne , fortifiée de l'élite des troupes de Flandre , & qui devoit être animée par la présence de *Monseigneur*. Une action si glorieuse aux troupes de sa Majesté & au Général , étoit bien propre à nous donner quelques regrets sur notre inaction. Mais on étoit déterminé à ne rien faire , & de tels regrets ne la changèrent point.

On vit sous l'autorité de *Monseigneur le Dauphin* , & sous les yeux de trois Maréchaux de France , le plus grand desordre & le plus licentieux libertinage qui ait jamais été. Toute l'Armée étoit en maraude , brûlant les villages & les petites villes ; un nombre considérable de Soldats restoient enterrés dans les ruines de l'incendie. & les autres dans des caves remplies de vin. Les punitions étoient cependant fréquentes , & il arrivoit quelquefois de faire pendre jusqu'à vingt soldats dans un jour. Mais lorsque le Géné-

1693.

ral n'établit pas une sévère discipline dès les premiers jours, les plus grands exemples deviennent inutiles dans la suite.

La Gendarmerie suivit *Monseigneur*, & eut ordre de marcher en toute diligence en Italie, pour fortifier l'Armée du Maréchal *de Catinat*, qu'elle joignit deux jours avant la bataille de la Marfaille.

Cependant l'Armée du Roi se plaça dans les environs de Brisach, en attendant les ordres pour la séparation. Le Marquis *de Villars* demanda une permission d'aller pour quinze jours en Dauphiné, remercier un de ses parens qui lui avoit fait une donation de tout son bien. Cette permission demandée au Ministre de la guerre, en exposant que c'étoit afin de se rendre plutôt au commandement qu'il plairoit à Sa Majesté de destiner au Marquis *de Villars* pendant l'hyver, marquoit en lui une espérance, un desir, une certitude même d'être employé durant l'hyver, comme les années précédentes.

Le Marquis *de Barbesieux* haïssoit le

le Marquis *de Villars*, & vouloit servir le Comte *de Montrevel*, fort ami d'une maison où ce Ministre de la guerre étoit fort amoureux. Il forma donc le dessein de perdre le Marquis *de Villars*, & pour cela s'adressant à son pere à Fontainebleau, où étoit la Cour, deux jours avant que le Roi fit les destinations pour l'hyver, il lui dit : *Comment peut faire votre fils ? On le promene tous les ans de Flandre en Allemagne avec tout son équipage ; a-t-il de quoi le nourrir dans les cabarets ? Il n'a point de Gouvernement, il lui est impossible de servir de cette maniere là.* Le Pere du Marquis *de Villars* ne fit que convenir de ce discours, que Mr. *de Barbesieux* rapporta sur le champ très-malicieusement au Roi ; comme si dans le fonds le Marquis *de Villars* eût refusé de servir à moins qu'on ne lui donnât un Gouvernement. L'on ne gagnoit pas le Roi par de telles manieres : le Commandement de Flandre fut ôté au Marquis *de Villars*, & donné au Comte *de Montrevel*. La liste des Généraux, employés pendant l'hyver, parut le jour d'après. Le Pere du Marquis

1693.

de Villars, qui n'y vit point le nom de son fils, reconnut aussi-tôt la perfidie du Ministre, & alla parler au Roi, qui lui répondit très-séchement; *qu'il avoit plus d'Officiers-Généraux qu'il n'en pouvoit employer.*

Heureusement pour le Marquis *de Villars*, son Pere reçut une lettre de lui le jour même, par laquelle il lui mandoit, qu'espérant bien que le Roi lui feroit l'honneur de l'employer comme les hyvers précédens, il avoit demandé un congé au Marquis *de Barbesieux* pour prendre le temps des quartiers de fourage, & pouvoir se rendre en Flandre, où il comptoit servir dans les premiers jours de Novembre. Le Pere du Marquis *de Villars* pria *Niel*, premier Valet-de-chambre du Roi, de faire en sorte que Sa Majesté jettât les yeux sur cette lettre. En même-temps il lui rapporta le discours que lui avoit tenu le Marquis *de Barbesieux*, la réponse qu'il lui avoit faite, & dont ce Ministre s'étoit servi comme si le Pere de *Villars* l'avoit tenuë de son fils même. Le Sr. *Niel*, très-homme d'honneur, & qui vit clairement.

ment le manége du Marquis *de Barbesieux*, suivit les sentimens de vertu qui lui étoient naturels, & fit lire la lettre du Marquis *de Villars* à Sa Majesté. Le Roi la vit avec satisfaction, & dès le jour d'après déclara au Marquis *de Barbesieux* qu'il donnoit le Gouvernement de Fribourg & du Brisgaw au Marquis *de Villars*. Il est aisé de s'imaginer combien le Ministre fut surpris de voir tomber une grace considérable, sur un homme qu'il se réjouissoit d'avoir perdu. Le jour suivant le Roi dit encore à *Barbesieux* : *Je ne veux pas que Villars soit inutile, envoyez-lui un courrier en Dauphiné, où je sçais qu'il est, & mandez lui qu'il se rende dans mon Armée d'Italie.*

Il faut raconter de suite tout ce qui se passa sur le sujet du Marquis *de Villars*. Jamais le Ministre ne pût consentir à lui mander, même par le courrier qu'il lui dépêchoit pour le faire passer en Italie, que le Roi lui avoit donné un Gouvernement. Ainsi le Marquis *de Villars* n'en apprenant point la nouvelle par le Ministre de la guerre, organe naturel des volontés du Roi,

L 5 il.

1693.

il doutoit encore de ce que son pere lui avoit mandé, & n'osoit remercier Sa Majesté. Cependant toute la Cour lui faisant des complimens, il adressa à son pere une lettre pour le Roi; mais il n'en reçut jamais un mot par le Marquis de *Barbeseux*.

La Campagne finit en Italie plutôt que le Roi ne l'avoit espéré, & pensant toujours avec bonté à *Villars*, qu'il ne vouloit pas laisser inutile pendant l'hyver, il ordonna à *Barbeseux* de lui mander, d'aller visiter toute la Cavalerie depuis la Savoye jusqu'en Flandre, suivant par la Comté, par l'Alsace, & par la Lorraine.

Barbeseux ne lui envoya pas cet ordre, ainsi le Marquis de *Villars* revint à la Cour, où son Pere, informé des ordres qu'il devoit avoir reçus, ne s'attendoit pas de le voir arriver. *Que venez-vous faire ici*, lui dit-il? *Le Roi vous a destiné pour aller voir la Cavalerie.* le Marquis de *Villars* lui répondit tout naturellement que, n'ayant oüi parler de rien, il revenoit avec plaisir passer l'hyver à Paris. Son Pere reconnut à ce discours
une

une suite de la malignité du Ministre , qui , après avoir gardé le silence sur le Gouvernement accordé à son fils , lui avoit encore caché l'ordre de visiter la Cavalerie. Il conseilla donc au Marquis de *Villars* de commencer par s'en expliquer au Roi. Il lui parla en effet , & dit à Sa Majesté , que , quelque impatience qu'il eût de venir la remercier lui-même des graces dont elle l'avoit comblé , sur tout des deux ordres différens pour ne le pas laisser inutile à son service , bonheur qu'il préféreroit à tout , l'impatience auroit cédé à son devoir , en suivant les ordres de voir la Cavalerie , s'il les avoit reçus. Le Roi lui répondit avec bonté qu'un petit voyage ne dérangerait rien. *Non , Sire* , lui répondit *Villars* , *je n'ai pas reçu l'ordre ; il m'arrivera , & je ne l'ouvrirai qu'en présence de témoins.* Le jour d'après , *Villars* étant dans la Salle des Gardes du Corps avec le vieux *Duc d'Aumont* & Mr. de *Vauban* , un de ses gens apporta une lettre de Mr. de *Barbesieux*. Dans le moment il prit ces Mrs. à témoin , les pria de bien examiner si la lettre

n^o 93.

voit été ouverte. Ils en trouverent les :
 sachets bien entiers, ensuite il l'ou-
 vrit devant eux, & y trouva l'ordre
 du Roi pour aller visiter la Cavalerie
 pendant l'hiver. *Villars* entra dans le
 cabinet du Roi, prit la liberté de lui
 montrer la lettre, & de lui dire en pré-
 sence de qui il l'avoit ouverte. Le
 Roi lui dit : *Mais croyez-vous que ces*
gens-là, en parlant du Marquis de Bar-
besteux, puissent perdre un homme que je
connois comme vous ? Sire, répondit
Villars, ces gens-là avoient bien avancé ce
dessein, puisqu'ils m'avoient ôté du ser-
vice, & je prendrai la liberté de dire à
Votre Majesté qu'un Lieutenant-Général
de ses Armées, quelque zèle, & quelque
ardeur qu'il ait pour son service, n'ayant
l'honneur de lui parler qu'une fois ou deux
par an, est en grand péril, quand ce Mi-
nistre qui vous parle tous les jours a entre-
pris de le perdre.

Il est temps de revenir à ce qui se
 passa durant le peu de jours que le
 Marquis de *Villars* fut en Italie. Nous
 avons voulu conter de suite l'aventure
 de Cour, qui n'a pas été la seule de
 cette nature que *Villars* ait eu à essuyer
 pendant sa vie. A.

Après l'heureux succès de la bataille de la Marfaille, le Roi vouloit le siège de Coni, & que son Armée hivernât au-delà des monts. Le Maréchal *de Catinat* trouvoit ce projet impossible, & envoya *Larrey*, Lieutenant-Général, à la Cour, pour en faire connoître les obstacles. Le Roi persista néanmoins, & fit partir *Chamlay*, homme de confiance, pour examiner lui-même, si toutes les difficultés qu'apportoient le Maréchal *de Catinat* étoient bien fondées. *Chamlay* pensa comme le Maréchal, & le Marquis *de Villars* trouva en arrivant, la résolution prise de repasser les monts. Cependant pour sa propre satisfaction, & pour occuper utilement son loisir, il alla se promener dans le pays, & voir les villes de Fossan, Savilan, Racogni, Saluces, & autres lieux. Le pays étoit plein de fourages & de grains, l'Armée des ennemis étoit dissipée, on avoit ravitaillé Pignerol d'un côté, grosse Place d'armes au-delà des monts, très-propre à soutenir des têtes avancées de quartiers d'hyver, Suse d'une autre part, & toute la vallée. Le

scu-

1693.

sentiment du Marquis *de Villars* étoit de pousser des contributions bien avant dans des pays ouverts , mais le Général pensoit autrement. Le parti étoit déjà pris , & les représentations *de Villars* , qui n'auroient pû qu'aigrir , & très-inutilement , le Général , furent très-moderées.

Il y eut de grands desordres commis encore par les troupes , plusieurs petites villes furent brûlées. Celle de Revel , dans la quelle il y avoit une Abbaye de cinquante filles des meilleures maisons du Piémont , essuya toutes les horreurs du libertinage & de l'insolence du soldat. Après ces honteuses expéditions , & après avoir ruiné un pays dont on pouvoit faire un meilleur usage , l'Armée repassa les monts , & le Marquis *de Villars* revint à la Cour.

En repassant par Vienne , il trouva son Oncle , l'Archevêque , assez mal. Cependant les Médecins l'ayant assuré que la maladie étoit sans péril , il continua sa route. Ce bon Oncle aimoit uniquement *Villars* , mais dans les derniers momens , pressé de faire son testa-

tament , on ne put tirer de lui que ces paroles : *Je donne tout à mon Neveu.* 1693.
Villars n'étoit pas le seul , ainsi la succession lui échappa toute entière , & il étoit dit qu'il se devoit sa fortune à lui seul.

Le séjour du Marquis *de Villars* à la Cour ne fut que de quinze jours , & il lui fallut éprouver de la part du Marquis *de Barbesieux* de nouvelles marques d'aversion. Sur le prétexte que le Roi avoit destiné trop de Provinces au Marquis *de Villars* , pour y pouvoir visiter durant l'hiver la Cavalerie qui y étoit répandue , il proposa le Comte *de Marcin* pour partager l'ouvrage. Le Ministre ne pouvoit donner à *Villars* que de certains petits desagrémens , pareils à celui-là ; car ayant un gros Gouvernement , des pensions , & une charge considérable à la guerre , les esprits les plus indisposés contre lui ne pouvoient guères lui nuire , qu'en diminuant le mérite de ses services.

Cette année finit par le bombardement de St. Malo. L'Angleterre se disposoit depuis long-temps à cette expédition ,

1693.

dition , & les préparatifs en étoient terribles. Le seul nom de *Machine infernale* , qu'on donna à un bâtiment qui devoit tout embraser , fit concevoir une idée affreuse de cet armement. Mais le succès ne répondit pas à l'espérance des ennemis , & tout ce grand appareil qui coûta des sommes prodigieuses à l'Angleterre , ne causa presque aucun dommage à la France.

1694.

La Campagne de 1694. s'ouvrit les premiers jours de Juin. L'Armée passa le Rhin à Philisbourg , & Mr. le Maréchal *de Lorge* dit , que les intentions du Roi étoient que l'on poussât celle des ennemis. Il est vrai qu'elle étoit commandée par un grand Général , qui étoit le *Prince de Bade* , mais elle étoit fort inférieure en nombre & en qualité à l'Armée du Roi. Cependant le *Prince de Bade* nous attendit près de Wisloch , dans une poste qu'il crut assez bon , pour ne pas craindre d'y être forcé.

Mr. le Maréchal *de Lorge* marcha le 25. de Juin dès la pointe du jour à St. Lehne & Root. Le Marquis *de Villars* étoit Lieutenant-Général de jour ,
&c

& s'avança aux gardes que postoit *St. Fremont*, Maréchal-de-Camp. Les Housfards des ennemis poussèrent vivement la plus avancée, mais soutenue par trois autres, & par les Régimens de Cavalerie du Châtelet & du Bordage, qui rechassèrent les ennemis à leur tour. Cependant nos Cavaliers s'étant débandés malgré les ordres, revinrent avec quelque confusion; les escadrons du Châtelet & du Bordage se placerent dans une petite plaine, & les ennemis repassèrent le ruisseau de Wisloch. Le Maréchal *de Lorge*, étant arrivé dans ce temps-là, voulut que l'on essayât de passer ce ruisseau. Le Marquis *de Villars*, Mrs. *de St. Fremont* & *Barbesieres* marcherent à la tête des troupes. On trouva le ruisseau assez difficile, & les ennemis faisant un fort gros feu, le Marquis *de Villars* vit bien qu'il falloit forcer le passage dans le moment, ou se retirer.

Le Prince *de Bade* étoit lui-même à la tête de ses troupes, & quoiqu'il n'eût pas résolu d'engager une bataille, son Armée étant bien postée à un quart
de

1694.

de lieuë de-là, il étoit pourtant fort aisé de nous arrêter.

Le Marquis *de Villars* ordonna à un des escadrons de Merinville, commandé par *la Vallete*, dont il connoissoit la valeur, de forcer le passage du pont, & à quelques Dragons de tâcher de passer le ruisseau plus bas. Lui-même à la tête d'un autre escadron de Merinville, suivi de *St. Fremont*, & du Marquis *Daverne* qui commandoit les Dragons de l'Armée, il se jeta dans le ruisseau assez facheux par sa hauteur & par des fonds marécageux, il enfonça les ennemis, dont on tua un fort grand nombre, & les poussa jusques près de leur camp. Le Marquis *Daverne* fut tué dans le ruisseau même; *Mercy*, Général des ennemis fut pris, & se trouva sous les pieds du cheval du Marquis *de Villars*. Il étoit légèrement blessé.

Cette action ne laissa pas d'être glorieuse aux troupes du Roi, celles des ennemis étant animées par la présence du Prince *Louis de Bade*. D'ailleurs c'étoit le commencement de la Campagne, & il est avantageux de bien débiter.

Ce-

Cependant après ce petit succès on résolut de repasser le Rhin, sans aucun objet principal ; & une des plus belles Armées du Roi ne fit le reste de la Campagne que consommer des fourages, au lieu que se tenant au-delà du Rhin, elle y étoit plus glorieusement, & pouvoit au moins des contributions au-delà des montagnes noires. On pouvoit même tenter de faire prendre Villingen, qui nous eût donné la tête du Danube.

Le Marquis. *de Villars* très-occupé de l'intérêt du Roi, & de la gloire de ses armes, plus vif peut-être qu'un autre sur l'inutilité, ne craignoit point de représenter que celle où il voyoit les troupes étoit très-préjudiciable. Ses remontrances ne plurent pas, & une opposition de sentimens lui suscitoit souvent des ennemis. Enfin la Campagne entière se passa, comme on l'a dit, à consommer des fourages, & les dernières semaines furent même extrêmement dures pour la Cavalerie, par les longs séjours que l'on faisoit d'ordinaire dans les mêmes camps.

Notre tranquillité fut troublée les
der-

1694.

derniers jours de Septembre , par les avis qui nous furent donnés que le Prince *Louis de Bade* avoit passé le Rhin à Hagenbach , & qu'il s'étoit saisi de cette petite Ville. L'inquiétude ne fut pas légère , & il n'y eut d'autre parti à prendre que de marcher avec la plus grande diligence , pour arrêter les progrès des ennemis , & les empêcher de s'étendre dans le plat pays. Ils n'en avoient pourtant pas l'intention , & le Prince *Louis* nous voyant occupés à rien , voulut s'amuser à un peu plus que rien. C'est ainsi que je nomme un passage , dont il pouvoit faire un meilleur usage. A la vérité ses forces n'étoient pas assez considérables , pour tenir la Lauter devant nous , & nous fermer l'Alsace ; ç'eût été un trop grand objet. Mais du moins , après avoir passé le Rhin , il pouvoit détacher 3. ou 4000. chevaux , qui pouvoient remonter toute l'Alsace , mettre tout à contribution , enlever une grande quantité de Baillifs & de gens considérables : après cela s'en retourner par Rhinfeld. Les Louables Cantons n'auroient pas murmuré de voir passer ce Corps une lieu.

lieuë & demie sur leurs terres, nous les avons accoutumés, & nous & les Impériaux, à de plus grandes libertés. 1694.

On arriva à Hagenbach, précisément dans le temps que l'arrière-garde des ennemis repassoit les derniers ponts, & on leur prit quelques Cavaliers, & un assez grand nombre de Maraudeurs qui n'avoient pû rejoindre. Dans cette occasion on vit une chose assez ordinaire sur les cruës du Rhin, mais cependant assez surprenante ; c'est qu'il baissa de six pieds en quatre heures de temps.

Cette petite aventure terminée, il ne restoit plus qu'à séparer l'Armée. On étendit quelques bataillons le long du Rhin, le Maréchal *de Joyeuse* marcha vers la Moselle avec la plupart de la Cavalerie, le Comte *de Tallard* sur la Saare. Le Marquis *de Villars*, en attendant la dernière séparation de l'Armée, & le congé que l'on donne aux Généraux, alla voir son Gouvernement de Fribourg ; où il examina par lui-même, si les avis qu'on avoit eus pendant la Campagne, qu'un Partisan des ennemis, nommé *Pesséman*, avoit eu

1694.

eu intention de surprendre le château, pouvoient donner quelque juste inquiétude. Ce voyage lui donna occasion d'aller visiter les entrées des montagnes noires. Il ne les trouva pas d'un accès si difficile que l'on le publioit, & dès ce temps-là il prit des connoissances qui lui furent utiles dans la suite.

Les ordres pour la dernière séparation étant arrivés, le Marquis *de Villars* alla passer l'hyver à la Cour. Le Roi qui connoissoit son zèle, & qui avoit quelque bonne opinion de ses vuës, voulut lui faire l'honneur de l'entretenir dans son cabinet. La première fois il lui ordonna de faire quelques mémoires sur les projets de guerre que l'on pouvoit former, & dans la seconde audience le Marquis *de Villars* lui présenta ceux qu'il avoit faits. Le Roi eut la bonté de l'assurer qu'il les voyoit avec plaisir, qu'il en comprenoit les conséquences & l'utilité. Mais comme celui qui pensoit, n'étoit pas à portée d'être chargé de l'exécution, qu'il y avoit trois Maréchaux de France destinés au commandement de l'Armée d'Al-

d'Allemagne, & que d'ailleurs le Ministre de la guerre étoit ennemi déclaré du Marquis *de Villars*, ses idées ne furent point suivies. Elles lui furent cependant très - utiles ; elles avoient frappé le Roi, & le confirmoient dans le dessein de l'élever : ce qui arriva quelques années après, & lorsque le Roi, voyant les affaires de la guerre dans le plus grand desordre en Flandre & en Allemagne, voulut donner le commandement de l'Armée d'Allemagne au Marquis *de Villars*, bien-qu'il y eût un Maréchal de France à la tête, & six Lieutenans-Généraux plus anciens que lui.

Cet hyver n'eut donc rien de particulier pour le Marquis *de Villars*, que ces deux audiences particulieres du Roi. Mais on lui fit alors plusieurs propositions de mariage. Sa famille desiroit avec passion qu'il y donnât les mains, & cette raison balançoit l'éloignement qu'il avoit pour cet engagement. Il s'y trouva des difficultés qu'il chercha foiblement à surmonter, & il partit pour la Campagne de 1695. qu'il fit en Allemagne.

Elle

1695.

Elle s'ouvrit à l'ordinaire par le passage du Rhin , & l'on alla camper entre Heidelberg & Philisbourg. Le Maréchal *de Lorge* tomba dangereusement malade , il fut porté à Landau , & le commandement demeura au Maréchal *de Joyeuse*.

L'on s'étendit d'abord , occupant divers postes vers Sintzheim , & sur la route que les ennemis pouvoient prendre pour s'approcher de nous.

Cependant on ne fut pas bien informé de leurs premiers mouvemens , & le Maréchal *de Joyeuse* ayant eu avis sur le midi que le Prince *de Bade* marchoit à nous , dit au Marquis *de Villars* de prendre sur le champ deux-mille chevaux , & d'aller retirer sept à huit-cent hommes de pied que nous avions répandus dans plusieurs petites Villes , Châteaux , ou Eglises , toutes à deux heures de l'Armée , & sur le chemin des ennemis.

Le Marquis *de Villars* trouva la tête de leur Armée , conduite par le Prince *de Bade*. Il fit retirer les postes d'Infanterie ; mais , comme pour assurer leur retraite il avoit fallu s'avancer avec les
deux-

deux mille chevaux, elle étoit difficile. Les Houffards des ennemis commençant à pousser nos dernières troupes, le Marquis *de Villars* fit ferme avec deux troupes de Gendarmerie à la tête d'un défilé, & arrêta sans peine les premiers Houffards. En même temps il ordonna au Marquis *de Marivaux* de s'éloigner de ce défilé, qui étoit un petit ruisseau aisé à passer, & d'aller au grand trot se mettre en bataille à l'extrémité d'une plaine qui avoit près d'une demi-lieue d'étendue; en sorte que les ennemis, après avoir passé ce petit ruisseau, découvrirent un Corps de Cavalerie considérable qui les obligeoit à traverser cette plaine avec ordre pour s'en approcher.

Après cette disposition, les Houffards serrant nos deux troupes, le Marquis *de Villars* ordonna à celles-ci de pousser deux-cent pas les Houffards, & de revenir à toutes jambes. Le Marquis *de Villars* les attendit avec une troisième troupe, les reçut, & traversa la plaine tranquillement. A peine étoit-il dans le milieu, que les ennemis passèrent en foule le premier ruisseau,

1695.

& l'on vit bien-tôt une premiere ligne se former. Mais comme elle voyoit un gros Corps dans l'extrémité de la plaine, la premiere ligne voulut en attendre une seconde. Le Marquis *de Villars* fit repasser diligemment le ruisseau qui étoit derriere lui à sa seconde ligne, & sans que l'ennemi pût s'en appercevoir. Ce ruisseau étoit plus aisé à soutenir que le premier, & la premiere ligne, à la réserve de trois troupes, repassa aussi, pendant que le *Prince de Bade* se mettoit en bataille dans la plaine. En même temps *Villars* ordonna que tout ce qu'il y avoit de tambours de Dragons battissent la marche de l'Infanterie, & que par un grand bruit on fit tout ce qui pouvoit persuader aux ennemis que la tête de l'Armée de France arrivoit pour le soutenir.

Le *Prince de Bade* traversa la plaine le plus diligemment qu'il fut possible, & s'étendit le long du ruisseau qui lui parut défendu par tout ce Corps de 2000. chevaux. Les escarmouches furent très-vives : cependant il n'en coûta que dix hommes au Marquis *de Villars*, pour faire une assez lon-

longue retraite devant une Armée ennemie, conduite par un Général vif & entreprenant. La nuit arriva, & le Maréchal de Joyeuse vint au-devant de Villars qu'il croyoit perdu.

Le jour d'après, le Prince de Bade s'approcha de l'Armée du Roi, paroissant vouloir combattre. S'il l'avoit bien désiré, il n'étoit pas impossible d'engager une action. Notre gauche étoit soumise au canon, & l'on pouvoit, ou la déposter, ou l'incommoder fort. On se retrancha au plutôt avec quelques épaulemens pour la Cavalerie : la canonade fut médiocre, on demeura assez long-temps en présence, après quoi faisant divers retranchemens pour assurer notre retraite, elle se fit sans être troublée. L'Armée du Roi repassa le Rhin, & alla se placer dans le camp favori des Généraux près d'Altzey, où l'abondance & la tranquillité régnoient également. Le Maréchal de Lorge étoit toujours considérablement malade à Landau, ses forces furent même long-temps à revenir, & il prit la résolution de ne plus retourner à la guerre. Le reste de

1695.

la campagne se passa sans aucune apparence d'action.

Le Maréchal *de Joyeuse* envoya le Marquis *de Villars* plus bas que Mayence avec un gros Corps de Cavalerie, pour obliger tous ces Pays à payer plus promptement les contributions en grains & en argent. Comme il se retiroit à la vuë de Mayence, le Général Palfy s'avança avec un gros Corps de Houffards, qui attirerent d'assez vives escarmouches. On poussa les Houffards jusques dans les contrescarpes, il y en eut une trentaine de tués, ou de pris, & le Général Palfy lui-même fut blessé. Cette petite aventure finit la campagne, & le Marquis *de Villars* retourna passer l'hiver à la Cour, où sa famille le pressa encore de se marier. Il y eut même sur cela des propositions assez avancées, mais son peu de penchant pour le mariage étoit toujours un obstacle à la conclusion.

Il fut destiné à servir dans l'Armée d'Italie, où l'on rassembla des forces bien plus considérables que les campagnes précédentes, pour déterminer le Duc de Savoie à un traité particulier, &

le disculper auprès de ses Alliés s'il cé-
doit à la force , ou pour faire des con-
quêtes, si le traité ne se concluoit pas.

1695.

La Campagne s'ouvrit dès les pre-
miers jours de Juin. L'Armée du Roi
se plaça sur le Sangon , & dans le com-
mencement les ennemis quis'avançoient
souvent avec des Corps de Cavalerie &
de Dragons , tentoient d'enlever nos
gardes , ou de tomber sur nos foura-
geurs. Tous leurs partis réussirent mal ,
& ces petites tentatives leur coûtèrent
toujours du monde sans nul succès.

1696.

Cependant divers incommodités du
Comte *de Tessé* qui l'empêcherent de
paroître pendant quatre ou cinq jours ,
commencerent à faire penser qu'elles

~~pourroient l'empêcher de paraître~~
qu'il ne passoit pas le jours & la nuit
dans son lit. On vint même jusqu'à
ne plus douter dans l'Armée qu'il
n'eût des conférences secrètes avec
quelques Ministre de S. A. R. Tout
cela nous mena jusqu'au 10. de Juillet ,
temps auquel une suspension d'armes
avec M. le *Duc de Savoye* nous assura le
traité conclu , ou du moins fort avancé.

La suspension d'armes n'avoit été ac-

1696.

cordée par le Roi que pour vingt jours ; cependant S. A. R. qui demandoit sans cesse de nouveaux délais , la poussa jusqu'au premier de Septembre.

L'Empereur inquiet sur cette négociation , envoya à Turin le Comte *de Mansfeld* , l'un de ses premiers Ministres , pour dissuader le Duc de s'allier avec la France. L'Abbé *Grimani* , qui fut depuis Cardinal , y étoit aussi chargé de la confiance de l'Empereur.

Dans le même temps le Prince *Eugene* étoit à Turin , & le Marquis *de Leganez* , Gouverneur du Milanais , y faisoit de fréquens voyages. Tous ces Généraux & Ministres avoient grand intérêt , ~~s'ils n'empêchoient pas le~~ té , d'en retarder la conclusion , & de nous faire perdre notre campagne. Son Altesse Royale étoit bien fortement déterminée à conclure , car elle trouvoit de trop grands avantages dans tout ce qui lui étoit offert pour ne le pas accepter. Mais elle avoit peine à rompre ouvertement avec ses anciens Alliés , & surtout à quitter la tête de l'Armée Impériale , pour se mettre d'un moment à l'autre à la tête de celle de France ,
ainsi

ainsi que son traité l'y obligeoit. De son côté le Roi achetoit cette paix trop cher, pour laisser une continuation de guerre en Italie, & il falloit que l'Empereur & l'Espagne signassent la neutralité, ou attaquer le Milanez. Tout se préparoit pour cela, & nous avions abondamment ce qui étoit nécessaire pour y réussir.

1696.

L'Armée du Roi, composée de 62. bataillons & de quatre-vingt escadrons, s'ébranla le 28. d'Août, & prit sa marche sur Turin, pour passer la Doire près de cette ville. Nous fûmes joints par dix bataillons & par 17. escadrons des troupes de M. *de Savoye*. La plupart des ~~Officiers~~ *Officiers* allèrent saluer Leurs Alteſſes Royales. Le Marquis de *Villars* reçut de grandes marques d'estime de M. le *Duc de Savoye*, qui eut la bonté de lui parler comme informé de ses services. Le Marquis de *Villars* observoit ce Prince avec une grande attention, & dès les premières conversations publiques, ou particulières, il reconnut en lui un discernement profond & une grande justesse dans les idées, quelque lenteur dans la parole,

M 4 mais

1696. mais jointe à une extrême précision , & il étoit difficile de ne pas démêler d'abord que c'étoit un génie supérieur.

Les troupes de l'Empereur & des Espagnols , bien foibles en comparaison de celles du Roi , parurent vouloir prendre quelques postes près de Casal ; mais nous sçavions que ni l'art ni la nature ne pouvoient leur en donner d'assez avantageux , pour tenir devant des forces si supérieurs.

L'Armée passa la Doria-Baltea , très-difficile par sa rapidité , & par la quantité de rochers qui embarrassent le passage , & le rendent très-difficile pour les chevaux. Il y avoit même des endroits où il falloit ~~nager si peu qu'on se~~ cartât du gué. Le Marquis *de Villars* , chargé du passage de la Cavalerie , fit mettre au-dessous de l'endroit où l'on traversoit , une ligne de Cavalerie dans les lieux où les chevaux pouvoient se tenir , afin de sauver par ce moyen ceux qui tomboient en passant , & qui étoient emportés par le courant de l'eau. Malgré ces précautions nous perdîmes dix ou douze Cavaliers , & un Maréchal de Logis , que le courant entraî-

na,

na , & que les Cavaliers placés au-des- 1696.
sous ne purent sauver.

La marche de l'Armée fut lente , & son Altesse Royale obtint encore que l'on n'entroît en action que le 15. jour où elle étoit engagée de venir se mettre à la tête de l'Armée du Roi.

Notre guerre ne pouvoit regarder que le siège de Valence , par la nécessité indispensable où nous étions de nous servir du Po pour le transport de toutes nos munitions. Cette rivière étant même assez basse dans cette saison , ne permettoit que la demi charge aux batteaux.

M. le *Duc de Savoye* ne joignit l'Armée que le 17. , & on lui rendit les mêmes honneurs qu'on auroit fait au Roi.

Nous investîmes Valence le 20. Le Comte *de Tessé* demeura de l'autre côté du Po , M. *de Larrey* & Mr. le Grand-Prieur furent dans le quartier de S. A. R. lequel commençoit au Po au-dessus de Valence , & s'étendoit jusqu'à celui du Maréchal *de Catinat* , qui finissoit à une ravine , où étoit à-peu-près le centre de la ligne. Le quartier du

M 5 Mar-

1696.

Marquis *de Villars* occupoit les montagnes, qui regardent Aléxandrie. Ensuite Mr. le Marquis *de Vins* tenoit la plaine, depuis le pied des montagnes jusques au Po, au-dessous de la Place, dont les dehors paroissoient en bon état. La garnison qui la défendoit étoit composée de deux bataillons de Lorraine, de deux de Wirtemberg, troupes de l'Empereur, de deux de Steinau, troupes de Baviere, & de six bataillons des troupes de l'Etat de Milan. On jouissoit d'un temps très-favorable; le canon & les munitions, quoique le Po fût très-bas, arriverent aussi diligemment que l'on pouvoit le desirer. Cependant Mr. *de Mansfeld* & Mr. le Marquis *de Leganez* envoioient souvent des courriers, & faisoient sçavoir qu'ils étoient prêts à accepter la neutralité: mais il étoit vraisemblable qu'ils ne parloient ainsi, que pour nous amuser, puisqu'ils ne finissoient pas.

Ces négociations continuoient toujours, & outre les courriers du Marquis *de Leganez* & du Comte *de Mansfeld*, les voyages du Marquis *de St. Thomas* à Pavie marquoient également

&c.

& le desir de S. A. R. de finir sans
action, & la crainte où étoient les en- 1696.
nemis de nous en voir commencer une.

Cependant on ouvrit la tranchée la nuit du 24. Mr. le *Duc de Savoye*, comptant de voir finir bien-rôt l'opiniâtreté des ennemis, ne laissoit pas de s'exposer, & vouloir faire voir aux François, souvent sans nécessité, que les coups de mousquet ne l'embarassoient pas : il marchoit à découvert sur le revers de la tranchée, & faisoit enfin ce que l'on pardonneroit à peine à un volontaire qui fait sa premiere campagne.

La ville de Valence nous parut une assez bonne Place, tout se réduisant presque à une attaque. Le Gouverneur étoit ce même *Colmenero* dont on a tant parlé depuis, & qui a changé souvent de maître, demeurant toujours Gouverneur du Château de Milan.

Le siège avançoit : le Marquis de *Villars* commandoit la tranchée le 30. de Septembre, les ennemis firent une sortie considérable. Il marcha à eux avec la tête de la tranchée; le Marquis dit
M 6 Châ.

1696. *Châtelet*, Colonel de Cavalerie, les poussa avec son escadron jusques dans le chemin couvert; *Besbre*, son Lieutenant-Colonel, y reçut une blessure très-dangereuse.

Durant ce siège, la garnison d'Alexandrie, qui étoit très-forte en Cavalerie, cherchoit tous les jours nos fourrageurs, & leurs partis de Cavalerie soutenus d'Infanterie, très-aisée à poster dans un Pays de ravines & fort coupé, réussissoient assez souvent. Ils en désirèrent un de trois-cent chevaux, commandé par le Chevalier *de la Ferronaye*, très-brave homme, qui fut pris en faisant tous les efforts imaginables pour retenir les Cavaliers ébranlés. Deux Capitaines de Cavalerie furent tués dans la même rencontre.

Quelques jours après, le Sr. *de Mauroy*, faisant la charge de Maréchal de Logis de la Cavalerie, fut battu.

Une seconde fois il marcha avec trois-cent chevaux & trois-cent hommes de pied, pour couvrir un fourage du côté d'Alexandrie. Mille chevaux des ennemis sortirent de cette Place, poussèrent encore M. *de Mauroy*. Le hazard

zard fit que le Marquis *de Villars* se promenant aux gardes de Cavalerie, apperçut ce desordre. Aussi-tôt il fit avancer deux gardes de Cavalerie sur deux petites hauteurs, dont les ennemis ne pouvoient découvrir les derrières. Ces deux troupes arrêterent leurs premières, & les Cavaliers poussés, mêlés d'un grand nombre de fourageurs, reconnoissant le Marquis *de Villars*, firent un grand cri. D'eux-mêmes ils tournerent tête aux ennemis, & ceux-ci ne doutant pas que ces Cavaliers n'eussent apperçu un Corps considérable dans les vallons qui étoient derrière ces deux petites troupes, commencerent à se replier. Le Marquis *de Villars*, profitant de ce mouvement, fit marcher ces deux troupes deux-cent pas en avant, & en fit former une derrière lui des fourageurs qui s'étoient rassemblés, & les ennemis repassèrent promptement un ruisseau. Dans ce moment la tête des Régimens de Dragons de *Varigny* & de *Morsan* arriva. Le Marquis *de Varigny*, très-brave Soldat, s'y rendit, quoiqu'il eût une grosse fièvre; & le Marquis *de Villars* voyant

1696. voyant la compagnie se fortifier , marcha aux ennemis , couverts d'un petit ruisseau , & cherchoit à la passer.

Le Maréchal *de Catinat* parut alors , mais tandis qu'il vouloit rassembler un plus grand nombre de troupes pour attaquer sûrement , les ennemis qui n'avoient qu'une grande plaine à traverser pour regagner *Aléxandrie* , ne perdirent pas un moment à s'y rendre.

Cependant notre siège avançoit , mais l'on trouva plus de difficultés qu'on n'en avoit prévu. La garnison qui étoit forte , comme on l'a dit , nous arrêtoit par de fréquentes sorties , & le terrain souvent très-marécageux rendoit nos batteries plus difficiles à établir , & à changer.

Le 7. on tenta le logement du chemin couvert , & en même temps on attaqua une demi-lune , dans laquelle nos Grenadiers entrèrent d'abord par la gorge ; mais les travailleurs ne suivant pas assez promptement , & les mesures ayant été mal prises , nous abandonnâmes la demi-lune , & nous manquâmes le chemin couvert. Cette mauvaise aventure pouvoit retarder de quelques jours

Jours la prise de la Place, mais le Marquis de *S. Thomas* étant revenu le 8. avec la neutralité acceptée, comme nous le désirons, il finit tout ensemble le siège & la guerre.

1696.

Par ce traité, avantageux dans la circonstance présente, la France chassoit d'Italie les Autrichiens en les forçant d'en rappeler leurs troupes, & elle s'ouvroit une porte pour y entrer avec les siennes par le moyen du *Duc de Savoie*, qu'elle avoit détaché de leur alliance & mis dans la sienne. C'est pour cela que l'Empereur & le Roi Catholique eurent tant de peine à y consentir, & que pour les y contraindre il fallut les menacer de faire la conquête du Milanais.

La neutralité acceptée, M. le *Duc de Savoie* quitta l'Armée dès le lendemain matin pour se rendre à Turin, où Mr. de *Mansfeld* arriva le jour d'après. Par le traité les troupes de l'Empereur devoient commencer à marcher le 20. d'Octobre, mais les Généraux promirent verbalement qu'elles s'ébranleroient dès le 15. Elles passerent mille hommes à mille hommes par les Grisons.

1696.

sons, & les troupes du Roi devoient se retirer de même à proportion de leur nombre ; de manière que quand les derniers mille hommes des Impériaux sortiroient du Milanéz, le dernier Corps des troupes du Roi en sortiroit aussi. On supputa pour cela le nombre de nos escadrons & de nos bataillons, & le nombre des leurs. On devoit en attendant fournir du foin dans le Milanéz, & point de grain. Les Espagnols donnerent pour ôtages Mrs. de *Trivulce* & de *Borgomaneiro* ; le Roi donna Mrs. de *Tessé* & de *Bachevilliers*. Tout cela devoit se rendre à Turin.

Comme les troupes de part, & d'autre étoient plus long-temps à quitter l'Italie que l'on ne l'avoit prévu, le Marquis de *Villars* fut bien aise d'aller voir Milan, & mena avec lui le Comte de *Coigny* & le Marquis de *Montperoux*.

Mr. de *Leganex* fit parfaitement bien les honneurs de la Capitale, & donna de grands repas, & chargea le Comte de *Colmenero* de conduire le Marquis de *Villars* à la Chartreuse de
Pa-

Pavie , qui est la plus grande curiosité de tout le Milanez. 1696.

Le Marquis *de Villars* voulut aller visiter le champ de bataille, où François I. fut pris & défait. Ensuite il retourna à Milan , où il trouva le Prince *Eugene de Savoye* , avec lequel il avoit renouvelé connoissance dans les guerres de Hongrie. Ce Prince le revit avec joye , & lui a toujours donné des marques singulieres d'amitié , que les affaires de guerre qu'ils ont eues dans la suite non jamais altérée.

Le voyage de Milan fut court ; mais fort rempli de plaisirs, & l'on y entend une très-belle musique, chantée dans les Couvens par des Religieuses également belle & galantes.

Le Marquis *de Villars* retourna à Turin , le Marquis *de Montperoux* resta malade à Arona , & se remit cependant en peu de jours. En passant à Turin , S. A. R. marqua beaucoup de bonté & d'estime au Marquis *de Villars* , qui peu après reprit la route de la Cour.

Cet

1696. Cette année fut remarquable par la mort de trois Souverains. Ce furent le Czar *Jean*, *Marie-Anne* d'Autriche Reine Douairiere d'Espagne, & *Jean III.* Roi de Pologne.

1697. Le Marquis *de Villars* fut destiné en 1697. à servir dans l'Armée d'Allemagne, sous les ordres du Maréchal *de Choiseuil*. Ce Général, qui lui donnoit des marques de la plus grande confiance, l'assura qu'il ne vouloit pas faire de campagnes aussi peu remplies d'évenemens que toutes celles qu'il s'étoient passées, & qu'il s'en ouvroit à lui, afin que de concert ils travaillassent un peu pour la gloire : & tout cela fut mêlé de ~~compromis~~, qu'il est facile d'imaginer. Le Marquis *de Villars*, en le remerciant de sa confiance, lui dit qu'il avoit toujours pour premier objet le bien du service, & qu'avant que de chercher les actions, il falloit être instruit des intentions de la Cour qui quelquefois avoit intérêt de ne rien hasarder. Le Maréchal assura *Villars* que le Roi paroïssoit desirer une action, & *Villars* lui répondit : *Sur ce fondement je*
ne

ne prendrai la liberté de vous la conseiller, qu'avec toutes les précautions possibles.

1697.

Il faut sçavoir que le Maréchal *de Choiseul* avoit un défaut terrible pour un Général , c'est que réellement il ne voyoit point. Une petite lunette lui aidait à distinguer tant bien que mal un clocher , une tour , ou quelque autre objet pareil ; mais il lui étoit totalement impossible de discerner les mouvemens d'une Armée dans une plaine. Il étoit donc dans la nécessité de se livrer au conseil de quelqu'un , & le Marquis *de Villars* avoit les meilleures intentions pour la bien du service , & pour un Général qui vouloit bien lui donner une confiance sans réserve.

L'Armée du Roi passa le Rhin , & alla camper dans les premiers jours de l'ouverture de la campagne , la gauche à Rastat , & la droite à Kuppenheim. C'est le plus beau poste que l'on puisse occuper , soit pour voir arriver un ennemi & l'attendre sans inquiétude , soit pour l'attaquer soi-même , si on croit pouvoir le faire :

avec :

1697.

avec avantage par la supériorité, & par la bonté des troupes : & c'est précisément le cas où nous étions. L'Armée du Roi, qui avoit devant elle le ruisseau de Raftat, & ses ailes aussi heureusement placées, ne pouvoit craindre une Armée qui lui étoit inférieure d'un tiers.

Quelques jours après, nous apprîmes que l'ennemi étoit venu camper derrière Durlach. Alors le Marquis de Villars dit au Maréchal de Choiseuil : *C'est à vous à prendre votre parti. L'ennemi ne peut s'approcher de vous qu'en traversant une plaine de trois à quatre lieues d'étendue. Si vous avez dessein de combattre, il n'y a qu'à fréquens partis sur lui, pour être informé quand il passera le ruisseau d'Etlingue. Celui que vous avez devant vous, dont le fond est très-bon, se passe aisément, & vous serez en état de joindre l'ennemi dans la plaine.*

La résolution suivit de près le discours du Marquis de Villars, on prépara la marche sans en parler, & l'on fit les dispositions sans que personne pût pénétrer le dessein qu'on avoit

Quel-

Quelques jours après, *Cog-fontaine*, Lieutenant-Colonel de Cavalerie , & bon Officier , nous envoya avertir dès la pointe du jour que le *Prince de Bade* commençoit à passer le ruisseau d'*Etlingue*. Dans le moment le Marquis de *Villars* , qui étoit déjà à cheval , courut chez le Maréchal de *Choiseuil* , & lui dit : *Voilà les ennemis où vous les voulez , je vais joindre Cog-fontaine à toutes jambes , je prendrai 500. chevaux de la droite pour être en état de le soutenir , & pour démêler cependant si l'ennemi se contente de passer le ruisseau d'Etlingue , ou s'il veut marcher jusqu'à nous. Vos dispositions sont faites , vous pouvez en attendant faire passer le ruisseau de Rastat à toute l'Armée , car il vous est égal d'aller attaquer l'ennemi un peu plus ou un peu moins loin dans la plaine.* Le Marquis de *Villars* ne trouva pas au Maréchal de *Choiseuil* toute la vivacité d'un Général , qui après avoir désiré une action , la voit se présenter. Il fut surpris au contraire de voir que le Maréchal vouloit le retenir auprès de lui. Non , lui répondit *Villars* , je vous suis absolument

inn.

1697.

inutile ici, & très-nécessaire à la tête de vos premiers partis, afin que vous soyez informé des mouvemens de l'ennemi, & que vous ayez tout le temps de vous étendre. Nous sçavons déjà où nous appuyerons nos aîles, ainsi je vais joindre Cog-fontaine à toutes jambes. Il trouva que l'ennemi avoit à peine passé le ruisseau d'Etlingue, mais qu'il se livroit à une bataille. Il renvoya Officiers sur Officiers au Maréchal, pour l'informer de ce qu'il voyoit, & pour le presser.

Cependant les Hussards des ennemis commencerent à pousser Cog-fontaine mais Villars ayant fait paroître les 500. chevaux mille pas derriere pour rapprocher le petit Corps de Cog-fontaine, & ne se commettre point, il regardoit toujours du côté de Rastat, comptant que la tête de l'Armée du Roi paroîtroit bien-tôt en-deçà du ruisseau. Au-lieu de cela, le Maréchal de Choiseuil vint à lui, suivi seulement de quatre escadrons de Gendarmerie. Mais, lui dit Villars, nous ne battons pas les ennemis avec ce que vous amenez. Et votre Armée passe-t-elle le ruisseau ?

jeau? Le Maréchal fut un peu honteux d'avouer que l'on attendoit ses ordres. *Cependant l'Armée ennemie est en marche*, lui repliqua Villars, *si elle arrive à une demi-lieuë de notre ruisseau avant que toute votre Armée soit passée, bien postée, vous ne pourrez faire un seul pas en avant, & vous me permettrez de ne plus compter sur la bataille.*

1697.

Réellement le Maréchal ne fit autre chose que prendre sa lunette, lorgner les ennemis tant bien que mal, & à une heure après midi nous retournâmes dans notre camp. De cette ardeur de combattre on passa d'abord au soin de se retrancher sur les hauteurs de Kupenheim, à la tête du village de Raftat, & le long du ruisseau.

Les ennemis se placèrent à une portée du canon de nous, & après nous avoir présenté durant quatre ou cinq jours une bataille, qu'ils voyoient clairement que nous ne voulions pas, ils se retranchèrent aussi.

Un jour le Maréchal *de Choiseul*, étant sur les hauteurs de Kupenheim, & ne voyant pas le Marquis *de Villars*,

1697. *lars*, dit fort haut : *J'avois grande envie d'attaquer ces gens-là quand ils ont travarſé la plaine.* Le Marquis de *Villars* s'avança & dit : *Vous auriez très-bien fait, Mr. le Maréchal, & cette envie étoit très-aiſée à paſſer.* Le Maréchal fut fort embarrasſé à cette réponſe ; car il vouloit au moins partager l'inaction avec le Marquis de *Villars*, qui n'avoit garde de s'en charger dans le public, & qui fut bien aiſé que l'on ſçut qu'il ne l'avoit pas conſeillée.

Les Armées demeurèrent en préſence pendant ſix ſemaines, après quoi celle du Roi, qui avoit pluſieurs ponts ſur le bras du Rhin qui forme la grande Iſſe du Fort Louis, s'y retira, & alla attendre la fin de la Campagne dans les camps ordinaires de l'autre côté du Rhin.

Nous apprîmes alors la concluſion de la paix général ſignée à Ryſwyk, & il ne fut plus queſtion que de retourner à la Cour.

Le Marquis de *Villars* retourna ſa famille plus empreſſée que jamais à le marier. On lui fit diverſes propoſitions, il demanda des conditions très-rai-

raisonnables , mais les difficultés qui s'y rencontrerent , plus encore son indifférence pour le mariage , le portèrent à n'y plus penser , & il ne s'occupa plus que des vûes de négociations qu'on lui ouvroit à la Cour.

Le Roi Catholique étoit dans un état à ne permettre pas de compter qu'il pût vivre encore un an ou deux , & par sa mort le retour de la guerre que l'on venoit de finir paroissoit inévitable. Comment accorder des Prétendans si puissans , & si difficiles ?

Un intérêt de cette importance agitoit toute l'Europe. Le Roi choisit les Comtes *d'Harcourt* , *de Tallard* , & le Marquis *de Villars* , pour les envoyer en Espagne , en Angleterre , & auprès de l'Empereur , où se devoit traiter ce qu'il y avoit de plus important pour la négociation.

Peu de jours après que le Marquis *de Villars* eût été destiné à se rendre auprès de l'Empereur , il eut le malheur de perdre son pere. Cette perte lui fut très-sensible. Il aimoit , & honoroit un pere très-respectable , & auquel la fortune seule avoit manqué

1697.

pour parvenir à la plus grande élévation. Le Marquis *de Villars* abandonna à sa mere, à son frere, & à ses sœurs, le peu que lui laissoit la succession, & paya de son bien les légitimes, afin de pouvoir retirer quelque chose du patrimoine, dont il laissa la jouissance entiere à sa mere, Dame d'un mérite distingué par son esprit, par sa vertu, & par sa fermeté.

Il fut question cette année de donner un Successeur au Roi de Pologne, mort l'année précédente. Dom *Livio Odescalchi*, neveu d'Innocent XI. se mit sur les rangs, & offroit des sommes immenses à la République pour obtenir la Couronne; mais la médiocrité de son génie & de ses talens le fit échouer. On parla du Prince *Alexandre*, second fils du Roi, mais il n'avoit pas l'âge prescrit par les loix, & sa faction étoit si peu accréditée, qu'on obligea la Reine sa mere à s'éloigner de Varsovie pendant la Diette. Tout sembloit disposé en faveur du Prince *de Conti*, lorsque le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de l'Empereur
agi-

1697.

agirent pour le *Duc de Saxe*. Cependant le *Prince de Conti* fut proclamé par le Cardinal *Radziejowski*, Primat du Royaume, & deux heures après, *Frédéric-Auguste*, Duc de Saxe, le fut par l'Evêque de Cujavie. Les deux factions dépêcherent chacune un courier aux Princes élus. L'Electeur arriva le premier, se rendit maître de Cracovie, & s'y fit sacrer par l'Evêque de Cujavie. Le *Prince de Conti* arriva peu après, mais inutilement. La plupart des Chefs de l'Armée de la République avoient été gagnés, & s'étoient attachés à celui qui leur avoit donné, ou promis plus d'argent. Ainsi le *Prince de Conti*, jugeant qu'il n'étoit pas de sa dignité de s'opiniâtrer plus longtemps, prit le parti de se rembarquer, & de repasser en France.

1698.

Pour revenir au Marquis de Villars, destiné pour négocier à Vienne, il y mena un équipage d'Ambassadeur quoique les Ministres du Roi auprès de l'Empereur ne pussent avoir que la qualité d'Envoyés Extraordinaires ; parce que le titre d'Ambassadeur les

1698.

mettroit en droit de passer devant l'Ambassadeur d'Espagne, qui fait à Vienne une figure éclatante : l'union des deux branches donnant presque toujours à un Ambassadeur d'Espagne la considération & le crédit d'un des principaux Ministres de l'Empereur. Enfin l'on a toujours compris en France qu'il ne falloit pas avoir auprès de l'Empereur un Ministre, qui, par sa qualité d'Ambassadeur, fût dans des démêlés continuels avec l'Ambassadeur d'Espagne.

Le Marquis *de Villars* fit partir de Paris trois carrosses à huit chevaux, & quatre chariots attelés de même, & cinq ou six charettes pour transporter les meubles qu'il envoyoit à Vienne, six Pages, quatre Gentilshommes, avec un grand nombre de Domestiques. Cependant comme il s'est toujours piqué d'un grand ordre & d'une sage économie, au milieu des dépenses convenables aux états dans lesquels il s'est trouvé, il prit la liberté de raconter au Roi la manière dont il en avoit usé dans cette occasion. Il demanda à Sa Majesté ce qu'il-

qu'elle pensoit que pouvoit coûter la conduite d'un tel équipage de Paris à Vienne. Ceux qui étoient auprès du Roi ou pour faire plaisir au Marquis de Villars, ou pour approcher de la vérité, estimoient que cette dépense pouvoit monter à 40. ou 50. mille livres ; *Messieurs*, leur dit-il il ne m'en a pas coûté une pistole. Le Roi surpris de la réponse, lui en demanda l'explication. Sire, répondit Villars, pour être magnifique, il faut être économe, & se servir de son esprit. Le Courtisan ne sçavoit à quoi ce préliminaire alloit conduire, lorsque Villars ajouta : Sire, lorsque mon équipage est parti, la réforme de votre Cavalerie se faisoit. Votre Majesté sçait que l'on donnoit les chevaux des Cavaliers à 25. livres, j'en fis acheter cent à Verdun, Mouson, Châlons, & autres lieux : ils ne me revenoient rendus à Paris, qu'à 31, ou 32. livres. Ils n'y furent que quatre jours, & de Paris à Ulm. vingt jours, ainsi aucun de ces chevaux avec la nourriture ne revenoit qu'à 60. livres. On les vendit l'un portant l'autre à Ulm 160. livres. Par

1698.

conséquent le gain sur les chevaux défraya le reste du voyage. Le Roi loua fort le bon esprit & le bon ordre de *Villars*, & dit sur cela que bien des gens soutenoient qu'il se ruinoit à son service, quoiqu'il donnât dix fois plus que ses prédécesseurs n'avoient donné. Cette digression ne sera pas inutile pour faire comprendre l'esprit d'économie du Marquis de *Villars*, qu'il a toujours sçu mettre en usage pour le service du Roi dans le Commandement des grandes Armées qui ont été à ses ordres. En effet il est constant, comme on le verra dans la suite, qu'il épargna au Roi dans la Campagne de Landau & de Fribourg plus de 25. millions.

Nous allons traiter une des plus importantes circonstances de l'Histoire du Marquis de *Villars*. Il va commencer une négociation considérable, dont voici l'occasion.

Le Roi *Louis XIV* & la Reine *Marie-Thérèse* avoient renoncé authentiquement à la succession d'Espagne. L'Empereur *Léopold* avoit épousé la Cadette de la Reine, & elle n'avoit

pas renoncé. Elle n'eut qu'une fille, 1698.
 mariée à l'*Electeur de Baviere*, &
 quoique cette Princesse fût assez mal
 conformée, elle eut un fils après dix
 ans de mariage.

Le Roi d'Espagne & l'Empereur
 convinrent dans la suite de laisser à ce
 fils les Espagnes & les Indes ; mais le
 Roi d'un côté, & l'Empereur de
 l'autre, ne prétendoient pas qu'il ne
 leur revînt aucune portion de cette
 grande Monarchie. Le Roi ne vou-
 loit pas s'en tenir aux renonciations,
 & Mylord *Portland*, dans son Amba-
 sade en France, fut informé en partie
 des desseins de Sa Majesté.

Le Marquis *d'Harcourt*, qui partit
 le premier pour l'Espagne, fit crain-
 dre à cette Monarchie une guerre dan-
 gereuse, si Monseigneur *le Dauphin*
 ou ses enfans n'étoient pas reconnus les
 principaux héritiers.

On peut juger par-là de la grande
 agitation où étoit cette Cour. La
 Reine mere du Roi lui avoit fait faire
 un testament, & dans la suite la Rei-
 ne sa femme, de la Maison Palatine,
 voulut lui en faire faire un autre.

1698. Tout rouloit entre l'Archiduc *Charles*, fils de l'Empereur, & le Prince Electoral de Baviere. Les Espagnols partagés, partageoient aussi l'esprit foible de leur Roi. La Reine n'étoit point aimée ; & sa confidente nommée la *Berlipfch*, avec un Religieux son confesseur qui la gouvernoit lui attiroient beaucoup d'ennemis. Le Roi d'Espagne, pressé & tourmenté pour nommer un Successeur, déclara enfin, pour se soustraire à tant d'importunités, qu'il ne prendroit cette résolution qu'en recevant le Viatique à l'approche de la mort. Le Marquis *d'Harcourt* crut que dans cette conjoncture il falloit fortifier le parti qu'il formoit à Madrid, étonner la brigade opposée, & conseiller de faire marcher des troupes. Effectivement l'on en fit avancer sur les frontieres.

Le Comte *de Tallard* de son côté négocioit avec le Roi *Guillaume*, qui traitoit pour la Hollande comme pour ses Royaumes.

Le Sr. *Hop* fut envoyé auprès de l'Empereur, chargé en même temps de tout ce qui concernoit les intérêts.

rêts de l'Angleterre & de la Hollande.

1698.

Jusques-là on n'entroit de la part de la France en aucune négociation avec l'Empereur, qui de son côté, voulant persuader à tous ses Alliés qu'il étoit étroitement lié avec eux, ne se hâtoit pas d'envoyer de Ministre auprès du Roi. Ce fut ce qui retarda le départ du Marquis *Villars*, qui ne se mit en route que vers la fin de Juin.

Comme il avoit connu particulièrement le Prince *Louis de Bade* dans les Armées de l'Empereur en Hongrie, & que ce Prince lui avoit marqué beaucoup d'amitié, il se détourna pour aller le voir à Wildbaden, où il prenoit des eaux & des bains, à cinq-lieuës de Bade. Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, ce Prince lui parla assez librement sur l'état de la Cour de Vienne. Il étoit Lieutenant de l'Empereur, charge qui égale en quelque manière celle de Connétable en France, puisqu'elle donne le droit de commander tous les Maréchaux. Mais son caractère de hauteur ne lui per-

N 5 met-

1698.

mettoit pas une grande liaison avec les Ministres. Il étoit même très-brouillé avec le Comte *de Kinsky*, regardé pour-lors comme le premier en crédit auprès de l'Empereur; & cette inimitié, jointe au peu d'intelligence où il étoit avec les autres, lui attiroit des dégoûts dont il devoit être à couvert par son mérite & par sa naissance, si ces titres pouvoient être un rempart contre la malignité des Courtisans.

Le Marquis *de Villars* passa une journée entière avec lui, & avec la Princesse de Bade, femme de beaucoup de vertu & de mérite joint à une grande beauté. Ensuite il joignit ses gens près d'Ulm, où il avoit envoyé d'avance préparer trois grands bateaux, pour le porter avec tous ses carosses & ses équipages à Vienne.

Toutes les négociations étoient commencées à Londres, & à Madrid. Les premières regardoient le partage de la Monarchie d'Espagne, dont Monseigneur le Dauphin, le Prince Electoral, & l'Archiduc, étoient regardés comme les principaux. Le Roi sou-

tenoit les raisons du *Dauphin* comme les meilleures , l'Empereur celles de *l'Archiduc* , & l'Angleterre avec la Hollande inclinoient pour le *Prince Electoral*. Dans cette situation, le Roi & l'Empereur , voulant gagner les prétendus arbitres , ne laissoient paroître aucune apparence qu'ils voulussent s'entendre , sans la participation des autres Puissances.

L'Empereur nomma le Comte de *Walstein* pour son Envoyé en France. Ces deux Princes étoient cependant fort attentifs à ne faire aucune démarche trop marquée , de peur que l'un ou l'autre ne rendît ses avances dangereuses , en les découvrant en Angleterre. C'est dans cette disposition des esprits , que le Marquis de *Villars* arriva à Vienne. Le Comte de *Walstein* , fils unique du Grand-Chambellan , & nommé à l'emploi de France , le vint visiter d'abord , & dès le premier jour voulut le mener à une fête dans les jardins de l'Empereur. Le Marquis de *Villars* s'en défendit , sur ce que n'ayant pas encore eu l'honneur de voir Sa Majesté Impériale , il

1698.

étoit contre la bienséance de paroître devant Elle. Le Comte de *Walstein* lui dit : *Vous avez des places préparées , où vous verrez tout sans être vu.* Il lui fit même entendre que loin de déplaire par là , il feroit sa cour.

Villars se rendit à ces instances : il trouva la femme & la sœur du Comte de *Walstein* , accompagnées de trois autres Dames , qui le placèrent au milieu d'elles. L'Empereur tourna la tête pour le voir , & le Roi des Romains fit la même chose plusieurs fois. De là on le conduisit à l'assemblée , où se trouve en dames & en hommes tout ce qu'il y a de plus considérable à la Cour ; les Ministres , les Ambassadeurs y sont toujours , & l'on y parle quelquefois des affaires les plus importantes.

C'est un usage dans cette Cour , qui ne pouvoit être établi dans celle du Roi à Versailles , & dont la privation est cependant un assez grand inconvenient pour ce qu'il y a d'étrangers considérables , & même pour les François ; puisqu'à Paris même on ne se rassemble dans aucune maison. A

Vien-

Vienne, au contraire, tous les jours l'assemblée est dans quelque maison principale, où tout est fort éclairé. On trouve six à sept chambres remplies de tout ce qu'il y a de plus illustre par la naissance & par les emplois; ce qui est au-dessous de cet état ne s'y mêle pas, & les personnes du second étage auxquelles il est arrivé de tenter d'y être admises, y ont été si mal reçues, qu'elles ne se sont plus exposées aux mêmes désagremens.

Pour entendre mieux ce qui va suivre, il importe de donner une idée exacte de la Cour de Vienne. Commençons d'abord par l'Empereur *Léopold*. Ce Prince, avec un extérieur très-désagréable, avoit de très-grandes qualités, beaucoup d'esprit, un sens droit, de la probité, de la Religion, & une continuelle application aux affaires. On ne pouvoit lui reprocher que de n'être pas assez décidé; car quoiqu'il pensât assez souvent plus juste que ses Ministres, il se défioit un peu trop de ses lumières, & ne manquoit jamais par cette raison de déférer à la pluralité des suffrages. Quoique

1698.

que ce Prince ait été chassé de sa Capitale, & souvent réduit aux dernières extrémités, son regne à été des plus glorieux, & il a plus étendu les Pays héréditaires, plus fait de conquêtes, que la plupart de ses Prédécesseurs.

L'Impératrice *Eleonor*, fille de l'Electeur Palatin, étoit une Princesse très-vertueuse, uniquement occupée à servir Dieu, à plaire à l'Empereur, à donner aux Archiduchesses une éducation digne de leur naissance, & à prendre soin des pauvres. Cependant elle vouloit avoir part aux affaires, elle avoit de la hauteur, & protégeoit avec fermeté ceux qui lui étoient attachés. Il falloit même que les Ministres comptassent avec elle, ce qui causoit quelquefois des changemens dans le Ministère.

Le *Roi des Romains* étoit un jeune Prince, violent & emporté dans ses plaisirs. Il avoit de l'esprit, mais il n'étoit pas encore fixé, & pouvoit être également porté au bien ou au mal. Il lui arriva à une chasse, & en présence du Marquis de *Villars*, de mon-

trer

trer un trait d'impatience qui fit de la peine à l'Empereur. Lorsque l'on fit entrer les Ours dans les toiles, il sortit de la tente où étoit l'Empereur & ce qu'il y avoit de plus considérable, pour aller les attaquer. Le Page qui tenoit son épieu, ne se trouvant pas assez près, en fut corrigé par un soufflet. L'Empereur en fit quelques reproches à ce Prince, après être rentré sous la tente, *& ce qui me fait le plus de peine, ajouta-il, c'est que les étrangers vous ont vu.*

L'Archiduc *Charles*, qui n'avoit alors que 17. ans, paroissoit d'un naturel bien différent. Il étoit extrêmement doux, & sur cela l'on disoit à la Cour que le Roi des Romains avoit la fierté de sa mere, & que l'Archiduc avoit la douceur & la bonté de la Maison d'Autriche.

Pour venir aux Ministres, le Prince de *Dietrichstein* étoit le premier par sa charge de Grand-Maitre; mais son âge avancé & son esprit un peu affoibli l'empêchoient de faire aucune fonction du Ministère. Il rendit presque mourant une visite au Marquis de *Villars*.

1698.

lars, & ce fut la dernière qu'il fit;

Le Comte *de Kinsky*, Chancelier de Bohême, & le plus ancien Conseiller d'Etat, forma un Conseil, nommé la *Députation*, composé du Comte *de Staremborg*, Président de la guerre, du Comte *de Kaunnits*, Vice-Chancelier de l'Empire & chargé des affaires étrangères, du Comte *Gondaker de Staremborg*, Vice-Président de la Chambre & par conséquent à la tête des finances, parce que la charge de Président n'étoit pas remplie. Le Comte *de Kinsky* étant le plus ancien Conseiller d'Etat, cette Députation s'assembloit chez lui, il rendoit compte à l'Empereur des délibérations, & dès là il étoit regardé comme premier Ministre sans en avoir le titre. Il étoit certainement très-digne d'un pareil poste, & par sa grande expérience, ayant été premier Ambassadeur aux Traités de Nimegue & de Cologne, & par son parfait desintéressement, puisqu'à sa mort il se trouva moins riche de 500000. livres qu'il ne l'étoit en entrant dans les Emplois.

Le Comte *de Staremborg*, le plus ancien des Feld-Maréchaux, & Président

fidant du Conseil de guerre , étoit déjà fort âgé. C'étoit un essentiellement honnête homme , mais ses vûes étoient fort bornées. Il avoit été chargé autrefois de la défense de Vienne , qu'il sauva moins par la fermeté des troupes de l'Empereur , que par la mauvaise conduite des Turcs.

Le Comte *de Kaunits* , auquel le Marquis *de Villars* avoit eu affaire dans les négociations de Baviere , où ils avoient été opposés pour gagner ou retenir l'Electeur , étoit homme de beaucoup d'esprit , & capable de grands projets. Ce fut lui aussi qui , après la mort *de Kinsky* , succéda à sa faveur.

Le Comte *Gondaker de Staremborg* n'avoit pas encore une réputation formée , à cause de son peu d'expérience ; mais on comptoit beaucoup sur ses talens , & il est toujours demeuré dans le Ministère.

Tous ces Ministres de l'Empereur donnoient des marques d'une grande politesse au Marquis *de Villars* ; mais suivant l'esprit actuel de la Cour , & conformément aux ordres du Maître , ils ne vouloient pas que le Sr. *Hop*
char-

1698.

chargé en même temps des affaires d'Angleterre & de Hollande , pût soupçonner qu'on voulut traiter avec le Marquis *de Villars* ; & pour lui en ôter toute pensée , ils évitoient de le prier à manger chez eux , quoique tout le reste de la Cour , dames & hommes , vinssent chez lui.

Après les premières audiences de l'Empereur , le Marquis *de Villars* suivant ses ordres offrit la méditation du Roi pour accélérer la paix avec le Turc , & en parla au Comte *de Kinsky*. Ce Ministre , après avoir reçu les ordres de son Maître , marqua de sa part beaucoup de sensibilité & de reconnaissance pour la bonne volonté du Roi. Il ajouta que les offres de Sa Majesté seroient acceptées avec joye , si l'on commençoit un traité ; mais que celui de la paix avec le Turc étant comme terminé , ce seroit plutôt en retarder la conclusion que de l'avancer , s'il falloit attendre des réponses sur l'offre de cette méditation. Il y avoit peu d'apparence qu'elle pût être acceptée , puisque l'Empereur n'ayant pris encore aucune mesu-

re avec le Roi sur la succession d'Espagne , il étoit naturel que le Roi d'Espagne mourant, la France souhaitât l'Empereur plutôt occupé que libre. 1698.

Cependant les Ministres de l'Empereur & des autres Puissances , qui devoient assister au Traité de la paix négociée avec le Turc , ne paroissent pas prêts de partir. La Cour pressoit depuis longtems le *Prince Eugene* de faire une entreprise , & on n'en pouvoit faire que sur Belgrade , ou sur Temeswar. La premiere devint bientôt impossible , par l'arrivé de l'Armée Turque sous cette Place ; l'autre étoit remplie d'obstacles , par l'éloignement & la difficulté des convois. D'ailleurs il auroit fallu traverser différentes rivières , souvent augmentées dans cette saison par la fonte des neiges , & l'on pouvoit juger ce dessein impraticable , puisque le *Prince Eugene* n'en tentoit pas l'exécution. Cependant les Ministres , persuadés que l'Armée Impériale agissant , rendroit les Turcs plus traitables pour la paix , & comme il arrive d'ordinaire , peu em-
bar-

1698. barrassés des commissions difficiles qu'ils donnent à un Général, vouloient qu'il fût dit avant le Congrès que les Turcs pouvoient craindre de nouvelles pertes.

Enfin les Ambassadeurs partirent fort tard. Le Comte *d'Oettingen* fut nommé Chef de l'Ambassade, & il fut réglé que la paix se traiteroit sous des tentes à Carlowitz.

Durant ce temps là il arrivoit divers avis de Madrid que la santé du Roi d'Espagne s'affoiblissoit de plus en plus & à tel point qu'on pouvoit craindre qu'il ne mourût d'un moment à l'autre. Le Comte *d'Harrach*, Ambassadeur de l'Empereur à Madrid, espéra enfin, après diverses allarmes, que le Roi Catholique pouvoit languir encore près d'un an. Cet Ambassadeur avoit son congé, son fils aîné étoit nommé son successeur : il le laissa en Espagne, & partit dès le commencement de Septembre.

Le Prince *de Schvartzenberg*, Grand-Maitre de l'Impératrice, fit au Marquis *de Villars* quelques ouvertures de liaison plus particuliere avec le Roi sur la

la succession d'Espagne. L'Evêque de Passau, peu de temps après Cardinal, en usa de même. Mais les ordres du Marquis de Villars étoient d'entendre & de se charger seulement de rendre compte au Roi de ce qui lui étoit confié.

Quelques temps après, le Comte de Kinsky, véritablement premier Ministre, lui dit tout bas dans la chambre de l'Empereur : *Nous devrions être meilleurs amis.* Le Marquis de Villars répondit en deux mots : *Il ne tiendra pas à moi ;* & le Comte de Kinsky ajouta seulement, *attendez.* Ce mot de la part du Ministre étoit plus important que les longs discours des Princes de Schuvartzenberg & de Passau.

Cependant le mariage du Roi des Romains s'avançoit, & la Princesse d'Hanover étoit préférée. Le Prince de Salms, Grand-Maître du Roi des Romains, dont il avoit été Gouverneur, & par sa femme parent très-proche de cette Princesse, n'avoit rien oublié pour faire réussir cette alliance. Quelques Ministres avoient parlé au Marquis de Villars de *Mademoiselle*, fille de

1698.

de *Monsieur*, & dont le mariage avec le *Duc de Lorraine* étoit déjà déclaré. Mais ces vûës n'étoient pas celles de l'Empereur, & pour les faire réussir il n'y avoit pas assez de liaison entre les deux Souverains.

Le *Roi des Romains* avoit une maîtresse qui lui écrivoit assez vivement, & il montra une de ses lettres à un confident, qui en rendit compte au Marquis de *Villars*. La lettre étoit hardie, & tout-à-fait dans le caractère de la Demoiselle avec laquelle le Marquis de *Villars* soupoit quelquefois. Elle s'appelloit *Dorothée de Thann* : c'étoit une grande personne, assez bien faite, qui avoit passé sa première jeunesse, & qui n'en avoit plus les charmes ; mais en récompense, elle avoit du courage & de l'expérience, qualités plus nécessaires que la beauté, pour être la première maîtresse d'un jeune Prince. Mais celui-ci n'ayant pas grande part au gouvernement, le Marquis de *Villars* ne regardoit pas ce commerce comme important pour le service de son Maître.

Les principales occupations des Ministres étoient de conclure promptement la

la paix du Turc , & de prendre des mesures sur la succession d'Espagne. Leur première ressource étoit dans les dispositions de la Reine , toute dévouée à la Maison d'Autriche. Mais ils eurent quelque inquiétude , sur ce qu'on leur manda de Madrid que le Marquis d'*Harcourt* , pour gagner cette Princesse , lui offroit le mariage de Monseigneur le Dauphin. Eux , pour faire une contre-batterie , parlerent de la marier avec le *Roi des Romains*. La différence d'âge étoit grande , mais ceux qui vouloient que l'on tentât cette voye de retenir la Reine dans ses bonnes dispositions pour l'Empereur , disoient sur la disproportion d'âge , que la Reine n'avoit que trois ans plus que la Princesse d'*Hanover* , dont le mariage avec le *Roi des Romains* paroissoit résolu. Cependant par cette raison , & par quelques autres , le départ de la Princesse d'*Hanover* fut différé.

Quant à la paix du Turc , la Pologne & la République de Venise , peu ménagées par les Impériaux , portoient les Ambassadeurs des deux Puissances à y former des obstacles. Mais l'Empe-
 reur

1698.

reur déterminé à la paix , aussi bien que le Turc, comptoit en voir bientôt la conclusion , malgré ces difficultés. Les ennemis du Comte *de Kinsky*, qui étoient en grand nombre à Vienne , ne laissoient pas de publier , au hazard de déplaire , qu'elle n'étoit pas si assurée.

Quelques Ministres de l'Empereur raisonnant avec le Marquis *de Villars* , vouloient toujours que leur Maître s'accommodât directement avec le Roi. Ils n'étoient pas dans le secret , & les espérances d'une plus longue vie du Roi d'Espagne engagèrent *Kinsky* , dans le fond porté à l'accommodement , à vouloir du moins attendre la paix du Turc, pour être plus favorablement écouté. La raison le vouloit ainsi , puitque cette paix faite , l'Empereur pouvoit se trouver en état de soutenir ses engagements.

Cependant les Ministres de l'Empereur pressoient vivement la restitution de Brisach. La démolition du pont sur le Rhin étoit une condition préalable , & le Roi en étoit chargé. Il se pouvoit bien que ses ordres pour l'ac-
cè-

célérer n'étoient pas exécutés aussi promptement qu'ils auroient pû l'être, & l'on disoit à Vienne qu'il y avoit une grande combinaison entre la destruction du pont & la mort du Roi d'Espagne. L'événement fit voir le contraire ; le pont fut démoli & Bri-sach rendu aux Impériaux , long temps avant la mort de ce Prince. Comme on ne doutoit pas alors qu'elle n'arrivât bientôt , plusieurs de ses Sujets du Royaume de Naples voulurent se donner à la France. Le Prince *d'Aquaviva*, qui étoit à Vienne , fit diverses propositions au Marquis *de Villars* pour les principaux Seigneurs, ne demandant ni graces ni récompenses qu'après les services qu'ils auroient rendus.

La Reine de Pologne arriva à Vienne en ce temps-là avec toute sa famille, c'est-à-dire avec les Princes *Alexandre* & *Constantin*. Le Prince *Jacques* arriva de son côté , avec la Princesse sa femme sœur de l'Impératrice.

Dans une longue conversation que la Reine de Pologne eut avec le Marquis *de Villars*, elle n'oublia rien pour le

1698.

persuader de son attachement solide pour le Roi. Elle lui dit qu'elle n'avoit jamais oublié qu'elle étoit née Françoisse ; qu'elle étoit toujours vivement pénétrée des extrêmes obligations, que le feu Roi son Mari , & elle en particulier , avoient à Sa Majesté ; qu'elle n'ignoroit pas qu'on avoit voulu lui rendre de mauvais offices en France , mais qu'il lui étoit facile de se justifier de ce qu'on lui imputoit.

Dans le même temps elle assuroit l'Empereur des mêmes sentimens. L'Abbé *Scarlatti*, son Ministre de confiance, demanda un rendez-vous au Marquis *de Villars* dans un couvent afin de pouvoir cacher leur entretien aux Ministres de l'Empereur. Cet Abbé ne négligea rien , pour donner plus de force à tout ce que la Reine avoit dit ; ajoutant que l'on devoit s'attendre à un prompt changement en Pologne , dont le Roi , disoit-il , tenoit une conduite si odieuse aux Polonois, qu'ils ne le laisseroient pas un an sur le Trône.

La Reine de Pologne desiroit , en cas de changement , ménager la protection du Roi pour le Prince *Alexandre* ,
son

son second fils , & ce fut cette prédilection du cadet sur l'aîné qui fit sortir la Couronne de Pologne de la Maison de *Sobiesky*. En effet, si les Partisans de la Reine , & ceux du Prince *Jacques* , s'étoient réunis , ils l'auroient emporté en faveur du Prince *Jacques* sur les autres Prétendans.

Il est certain qu'il s'élevoit de grands troubles en Pologne , l'affaire d'Elbing les augmentoit , & le nouveau Roi n'étoit pas encore bien affermi sur le Trône. L'Evêque de Kiovie , Envoyé de Pologne à Vienne , demanda dans le même temps une conférence au Marquis de *Villars*. Elle fut de trois heures , mais d'un esprit tout opposé à celui de la Reine de Pologne , & de l'Abbé *Scarlatti*. A entendre ce Prélat, tous les Polonois étoient inviolablement attachés à leur nouveau Roi , & l'opinion de sa valeur , jointe à ses manieres affables , lui avoit gagné tous les cœurs. Il ajoûtoit que le Roi & la République n'avoient pas de plus grands ennemis que la Cour de Vienne , qui n'oublioit rien pour exciter des troubles en Pologne , dans la crainte que cette Cou-

1698.

ronne ne prît des liaisons avec la France. Enfin il se dit fort autorisé pour commencer une Alliance avec le Roi ; il croyoit même que lui & le Marquis de *Villars* pouvoient la conclure plus aisément à Vienne, puisqu'il n'y avoit aucun Ministre de France en Pologne, ni de Pologne en France.

Les bonnes intentions de l'Evêque de Kiovie furent suivies de plusieurs avances du *Prince de Saxe-Zeitz*, qui espéroit un Chapeau de Cardinal, pour avoir contribué à rendre Catholique le Roi de Pologne, qui ne pouvoit parvenir à la Couronne sans cette condition. Il convenoit à ce Prince de s'attirer la protection du Roi à Rome ; & il paroïssoit, pour y mieux réussir, vouloir travailler à former une liaison entre la France & la Pologne.

L'Envoyé de Brandebourg s'expliquoit aussi de maniere à faire entendre que son Maître pensoit sur cette liaison comme la Pologne, & qu'il y entreroit volontiers.

Cependant la paix avec le Turc s'avançoit, & l'on apprit enfin qu'il se relâchoit sur la Transilvanie, seul article

cle qui eût pû rendre la négociation longue & difficile si les Turcs s'étoient opiniâtrés : car les intérêts de l'Empereur une fois réglés, les Médiateurs n'étoient pas pressés de faire obtenir une satisfaction entière à la Pologne, aux Moscovites, & aux Vénitiens.

1698.

Le mariage du *Roi des Romains* fut déclaré en même-temps, & l'on prit les mesures pour en faire la cérémonie quinze jours avant la fin du carnaval, afin que tout ce temps se passât, comme il fit, en fêtes continuelles.

Le Comte *d'Harrach* arriva à la Cour, & fut déclaré Grand-Maître. Comme cette Charge lui donnoit la première Place dans les Conseils, le Comte *de Kinsky*, regardé jusques-là comme premier Ministre, ne croyoit pas que personne pût lui être préféré; mais une puissante cabale; que l'Impératrice favorisoit secrètement, travailloit à l'éloigner des bonnes grâces de l'Empereur. Le Comte témoigna respectueusement à ce Prince, qu'ayant été plus que tout autre honoré de sa confiance, & pouvant se flater de l'avoir

1698.

servi heureusement , il n'avoit pas dû craindre la mortification qu'il recevoit. L'Empereur qui avoit besoin de *Kinsky*, & qui dans le fond l'estimoit beaucoup, lui fit espérer que le Comte d'*Harrach* n'exerceroit la Charge de Grand-Maître que comme faisoit le feu Prince de *Dietrichstein*; que du reste c'étoit un engagement pris depuis plusieurs années avec un homme élevé avec lui, & qu'il aimoit dès son enfance. Il est certain en effet que l'Empereur fit entendre au Comte d'*Harrach* qu'il ne pouvoit déplacer le Comte de *Kinsky* de la Présidence du Conseil, nommé la Députation, établie depuis plusieurs années; & il n'est pas moins constant que le Comte d'*Harrach*, très-bon homme, se seroit rendu au desir de l'Empereur, si la cabale, & sur tout sa femme, très-hautaine, ne l'en avoient dissuadé. Elles lui représenterent qu'il n'avoit qu'à tenir bon, & à refuser constamment la Charge de Grand-Maître, si elle ne lui étoit donnée avec toutes ses prérogatives. Il suivit ce conseil, & il ne voulut pas même recevoir les complimens des Ambassadeurs.

deurs , lorsqu'ils allerent pour les lui faire. Pendant près de six semaines, l'incertitude continua sur cet événement. A la fin l'Empereur se rendit , & donna au Comte de *Kinsky* le dégoût tout entier. Seulement il en diminua l'amertume par de belles paroles , & l'assura qu'il seroit toujours le premier dans sa confiance.

Kinsky travailloit seul avec l'Empereur , il dépêchoit & recevoit les courriers , & le Comte de *Marsilly* lui apporta la nouvelle de la paix de Hongrie , la plus magnifique & la plus heureuse que la Maison d'Autriche ait jamais faite avec les Sultans. Dans l'instant même , *Kinsky* en porta la nouvelle à l'Empereur , qui transporté de joye lui dit en Latin : *Est opus manum tuarum*. *Kinsky* repliqua sur le champ : *Nunc dimitte servum tuum , Domine*. Cette réponse à laquelle l'Empereur ne s'attendoit pas le surprit , & l'embarrassa. *Kinsky* pressa pour se retirer , l'Empereur renouvella ses marques d'amitié , & le retint. Effectivement il étoit difficile dans les conjonctures importantes où il se trouvoit , qu'il se passât

1698. d'un Ministre aussi habile & aussi expérimenté.

Le Roi d'Espagne s'affoiblissoit de plus en plus, & ceux qui lui donnoient encore une année de vie, convenoient qu'elle pouvoit lui manquer d'un moment à l'autre.

Nous avons dit plus que haut *Kinsky* avoit dit un mot au Marquis *de Villars*, qui marquoit un dessein d'entrer en négociation avec lui. La raison vouloit que, pour l'entamer, il attendît que la paix fût faite avec le Turc, parce qu'elle donnoit une nouvelle force à l'Empereur, & le mettoit en état de soutenir ses engagements.

Stratman, Ministre fort accrédité auprès de l'Empereur, & qui avoit été pensionnaire du Roi lorsqu'il servoit l'Electeur Palatin de Neubourg, avoit formé le dessein de réunir les forces & les Maisons de France & d'Autriche. *Kinsky* suivoit cette vue, & dans le fond il étoit irrité contre l'Angleterre & la Hollande, que l'on sçavoit travailler à un traité de partage de tous les Etats du Roi d'Espagne avant sa mort, sans même en consulter l'Empereur.

Kins-

Kinsky parla donc un jour dans les antichambres de l'Empereur au Marquis de Villars, & lui dit. *Est-ce que l'Empereur & le Roi ne sont point assez puissans, pour se passer de tuteurs ? Le Roi d'Espagne se porte bien, mais si Dieu nous l'enleve, de si grands Princes & si proches parens ne sçauroient-ils s'entendre ? Voilà,* répondit Villars, *les premiers ouvertures que vous me faites ; je n'ai pas fait grand fond sur celles de quelques-uns de vos Ministres, lorsque celui que nous sçavons être le premier de tous, ne me disoit rien. Votre silence a porté le Roi à m'ordonner de le garder aussi. Kinsky répondit : L'Empereur conserve toutes ses troupes, il a cent-trente-mille hommes. Ses Généraux & ses Armées ont de la réputation. Quelles Puissances dans l'Europe peuvent inquiéter nos Maîtres bien unis ? Qu'ils songent donc eux-mêmes à leurs propres intérêts, & qu'ils ne partagent pas la Monarchie d'Espagne, conformément à ceux de l'Angleterre & de la Hollande.*

Peu de jours après cette conversation, arriva une grande nouvelle de Madrid. Elle portoit que le Roi d'Espagne avoit fait un testament, signé de tous les

1698.

Conseillers d'Etat, en faveur du *Prince-Electoral de Baviere*. Ainsi toutes les Puissances intéressées formerent de nouveaux projets; les principales, pour leurs intérêts particuliers, & les autres, pour assurer une paix générale, qui paroïsoit pouvoir être plus solide dans l'Europe, la Monarchie d'Espagne demeurant sur une tête seule, que par un partage entre le Roi & l'Empereur.

Le *Prince de Saxe*, Evêque de Raab, & l'Evêque de Kiovie, incertains du parti que prendroient le Roi & l'Empereur sur la succession d'Espagne, employèrent tout pour engager le Roi à former quelque liaison avec leur Maître, & firent toutes les avances possibles pour y réussir. Le Marquis *de Villars* y répondit par ordre du Roi avec toutes les expressions qui, sans engager Sa Majesté, prouvoient seulement sa reconnoissance, & les dispositions favorables où elle étoit pour cette alliance. Quelques entretiens du Comte *de Kinsky* avec le Marquis *de Villars* porterent le Sr. *Hop* à penser que la Cour de Vienne songeroit enfin à traiter directement avec le Roi, ce que
l'An-

l'Angleterre & la Hollande regardoient 1898.
comme un grand malheur pour leurs
Etats. Le Sieur *Hop* vivoit très-libre-
ment avec le Marquis *de Villars*, mais
Ministre des Puissances maritimes, le
séjour de celui-ci à Vienne lui paroîs-
soit très-dangereux pour ses Maîtres, &
les apparences font qu'il eut grande part
à susciter une affaire, qui non seule-
ment jetta le Marquis *de Villars* dans
divers embarras, mais qui alloit même
par la suite à faire rompre tout com-
merce entre les Cours de France & de
Vienne. Comme cette affaire devint
très-difficile à terminer, il n'est pas
inutile d'entrer un peu dans le détail
de ce qui la causa.

Il y eut dans le Palais une sérénade, 1699.
suivie d'un bal. Dans tout le Palais de
l'Empereur, le seul endroit propre à ce
divertissement, & où d'ordinaire on le
donne, est une très-grande salle fort
élevée dans l'appartement de l'Impé-
ratrice douairière; & une partie de cet
appartement est occupée par Monsieur
l'Archiduc.

L'usage est que dans ces bals de la
Cour de Vienne personne n'y entre que

1699.

ceux qui les composent. Cependant pour faire voir celui-ci aux-Ambassadeurs, & aux Ministres étrangers, on avoit pratiqué sept ou huit loges séparées de la salle par une espee de balustrade &, vis-à-vis une maniere de Trône élevé pour l'Empereur & pour l'Impératrice. Dans ces loges furent placés le Nonce, l'Ambassadeur d'Espagne, celui de Venise, qui n'avoient pas vû Mr. l'*Archiduc*, celui de Savoye, & plusieurs étrangers sans nom. Le Marquis de *Villars* y alla avec M. *Hop*, Envoyé de Hollande. Un moment avant que le bal commençât, le Marquis de *Villars*. s'approcha de l'Evêque de Raab, qui soupoit de la desserte de l'Empereur dans une de ces petites loges, ce qui marquoit que ce lieu là n'étoit pas fort réservé. Le Prince de *Lichtenstein*, Gouverneur de l'*Archiduc*, n'eut pas plutôt apperçu le Marquis de *Villars*, qu'il vint à lui. Mr. *Hop* étoit précisément entre le Prince de *Lichtenstein*, & le Marquis de *Villars*. Ce Prince dit au dernier d'un air très-échauffé, qu'il étoit bien extraordinaire que n'ayant point vû l'*Archiduc*, il voit
l'Archiduc

lût voir la fête, & qu'il le prioit de se retirer. Le Marquis de Villars lui répondit, que toutes les apparences étoient qu'il étoit chez l'Empereur, & d'ailleurs lieu de peu de cérémonie, puisqu'on y faisoit de petits soupers; que d'ailleurs plusieurs de ceux qui étoient placés pour voir le bal, n'avoient pas pris audience de Mr. l'Archiduc, même Mr. l'Envoyé de Hollande, auquel il auroit pu adresser la parole, étant, comme on l'a dit, entre Mr. de Lichtenstein & le Marquis de Villars. Celui-ci après sa réponse sortit, mais l'Envoyé de Hollande demeura.

Cette aventure mit toute la Cour en mouvement, & surprit tous ceux qui l'apprirent. Premièrement, on ne pouvoit s'imaginer que la salle préparée pour le bal pût s'appeller l'appartement de l'Archiduc, dans le temps que l'Empereur y étoit. En second lieu, il paroïssoit étrange que le Prince de Lichtenstein n'eût pas porté la parole à l'Envoyé de Hollande, qui n'avoit pas vu l'Archiduc, non plus que ceux de Suède & de Dannemarck, qui étoient à Vienne avant le Marquis de Villars.

Ca

1699.

Celui-ci fit de très-sérieuses plaintes au Comte *de Kaunitz*, qui lui promit seulement d'en rendre compte à l'Empereur.

Cependant le Marquis *de Villars* évita dans les antichambres de l'Empereur les discours, auxquels l'Ambassadeur d'Espagne, qui blâmoit un peu plus haut que les autres l'impudence du Prince *de Lichtenstein*, vouloit l'engager, aussi bien que les autres Ministres étrangers. Le moment d'après le bruit se répandit que le Prince *de Lichtenstein* étoit très-chagrin de son procédé, & d'avoir suivi très-imprudemment les mauvais conseils que l'on lui avoit donnés.

Le lendemain le Marquis *de Villars* trouva dans l'Antichambre de l'Empereur le Comte *de Kinsky*, qui lui dit : *Je suis très fâché de l'aventure qui est survenue, mais elle n'empêchera pas notre commerce sur ce que vous sçavez. Au fond l'on pouvoit tirer un grand avantage de ce qui venoit de se passer, & ce démêlé donnant lieu à divers conférences avec le premier Ministre, & à envoyer plusieurs couriers, c'étoit un*
pré-

prétexte fort naturel pour cacher une négociation que le Roi & l'Empereur vouloient tenir secrète , parce que les Puissances maritimes avoient un grand intérêt de la troubler. 1699.

Le Marquis *de Villars* observa donc un profond silence sur l'affaire du Prince *de Lichtenstein*. Après avoir porté ses plaintes au Comte *de Kaunis* , comme il ne pouvoit se dispenser de le faire il attendit les ordres du Roi , auquel il avoit dépêché un courier , se conduisant de manière qu'il dépendît entièrement de son Maître de paroître plus ou moins irrité , selon qu'il conviendrait à ses intérêts.

Dans ce temps-là on reçut à Vienne une nouvelle bien importante pour l'Europe entière , mais surtout pour les Cours de France & de Vienne ; c'étoit la nouvelle de la mort du Prince *Electoral* , regardé comme l'héritier de la Monarchie d'Espagne. Ainsi cette Couronne n'avoit plus que deux Concurrèns fondés en droit , mais animés par tout ce qui est le plus propre à exciter la gloire & l'ambition dans l'ame de deux grands Princes.

SUR

1699.

Sur cette nouvelle le Comte *de Kinsky* dit un mot au Marquis *de Villars*, propre à faire connoître qu'il n'étoit pas persuadé qu'elle dût causer une aussi cruelle guerre que celle qui commença peu de temps après.

Le Comte *d'Harrach* fut enfin déclaré Grand-Maître, cérémonie qui se fait dans l'antichambre de l'Empereur par une harangue du Grand-Chambellan, à laquelle le Grand-Maître répond ensuite.

Quoique le Comte *d'Harrach* eût la première part dans l'amitié de l'Empereur, & que d'ailleurs il fût soutenu par une cabale puissante, *Kinsky* étoit, à proprement parler, le premier Ministre à la tête du petit Conseil, nommé la *Députation*, & il étoit le seul qui en rapportât les délibérations à l'Empereur. Il fut même dit que ce Conseil subsisteroit, que le Comte *d'Harrach* ne s'y trouveroit pas, qu'il présideroit à tous les autres Conseils, bien peu considérables en comparaison de celui-là, & qu'il auroit d'ailleurs tous les honneurs & prérogatives de Grand-Maître.

Cet

Cet expédient, le seul que l'Empereur pût trouver, n'ôta pas du cœur de *Kinsky* la noire impression, que le refus de la Charge de Grand-Maître y avoit formé. Il avala la pillule mal dorée, mais il ne la digéra pas. Il tomba malade, & fut emporté en peu de jours. Durant sa maladie l'Empereur l'envoya visiter tous les jours par des personnes considérables, & souvent par le Pere *Menegati*, Jésuite, son Confesseur. *Kinski* lui dit : *L'Empereur honore trop un ver de terre tel que je le suis ; mais tout Empereur qu'il est, il est ver de terre comme moi.* Il est certain que le Comte de *Kinsky* mourut de chagrin, maladie dangereuse & assez ordinaire aux premiers Ministres ; & l'on peut rapporter à cette occasion ce que le Comte d'*Harrach* conta au Marquis de *Villars* d'un autre principal Ministre, que l'Empereur tua, mais en moins de temps.

Lorsque Vienne étant à la veille d'être prise par les Ottomans, l'Armée Impériale marcha à son secours, ayant à sa tête le Roi de Pologne, le Duc de Lorraine, plusieurs Electeurs & Princes

1699.

ces considérables de l'Empire , l'Empereur voulut y marcher aussi ; mais la foiblesse naturelle de ce Prince le fit délibérer avec ses Ministres. Le Comte de *Sintzendorff*, l'un des plus accrédités auprès de l'Empereur, s'opposa avec quelques autres Ministres au dessein de son Maître , peut-être dans le desir de lui faire sa cour. L'Empereur avoit au fond plus de fermeté qu'il n'en montrait dans les Conseils , & il en fit voir dans plusieurs occasions. Dans celle-ci il s'abandonna au conseil de mollesse que lui donnerent ses Ministres , & suivit son Armée dans un bateau sur le Danube. Il comptoit bien que si ses armes avoient un succès heureux , il entreroit le premier dans sa Capitale.

Il navigea toute la nuit , & le jour d'après la bataille il arriva à six heures du matin aux portes de Vienne. Dans le temps qu'il sortoit de son bateau , il entendit les salves d'Artillerie & de mousqueterie des ramparts. Le *Roi de Pologne* étoit allé dès la pointe du jour faire chanter le *Te Deum* à la Cathédrale , honneur auquel

quel aspirait l'Empereur. Ce Prince demanda ce que signifioient ces salves, on lui répondit : *C'est le Roi de Pologne qui a fait chanter le Te Deum.* Sur le champ l'Empereur se tourna vers le Comte *de Sintzendorff*, qui étoit dans le bateau, & lui dit avec colere : *La foiblesse des conseils où vous avez eu part, cause la honte que je reçois aujourd'hui.* Le Comte *d'Harrach* dit que ces paroles donnerent un tremblement subit au Comte *de Sintzendorff*, & un saisissement tel qu'il en mourut le lendemain. On a cru pouvoir rapporter en passant ce trait d'histoire, raconté par le Comte *d'Harrach* au Marquis *de Villars*.

La mort du Comte *de Kinsky*, seul Ministre qui eût entamé avec le Marquis *de Villars* un projet d'union entre les Maisons de France & d'Autriche, suspendit pour un temps assez considérable cette importante négociation. Elle fut reprise dans la suite par les Comtes *d'Harrach*, & *de Kaunitz*.

La Reine des Romains fit son entrée le 24. de Février 1699. Ce que l'on

1699.

y vit de magnifique roula sur la Noblesse, & sur les peuples. De la part de l'Empereur, il n'y eut d'extraordinaire qu'un carrosse neuf pour la Reine, & ce fut le seul neuf qui parut à l'entrée. Les Dames de la Reine étoient dans trois autres des plus anciens. La Comtesse *de Caraffa*, la Dame d'honneur, étoit seule avec elle, & dans cette cérémonie ce ne furent point des Princesses qui porterent la queue, la Dame d'honneur ne leur cédant pas. Les Princes ne parurent pas non plus à l'entrée, n'ayant aucune sorte de rang. Les *Princes de Savoye, de Commercy, & de Vaudemont*, furent avertis la veille, ils demanderent si c'étoit par ordre de l'Empereur; le Fourier de la chambre dont la fonction est d'avertir de toutes les fêtes & cérémonies, leur dit qu'il avoit eu ordre de les avertir comme tous les autres Cavaliers. Ils allerent à l'explication, & il leur fut permis de ne se pas trouver à la cérémonie. Le Marquis *de Villars* vit passer le cortège, qui ne lui parut rien moins que superbe. Les arcs de triomphe étoient beaux,

beaux, la disposition du feu d'artifice étoit bien entenduë, mais le reste étoit médiocre. Les Cardinaux & les Ambassadeurs soupèrent avec l'Empereur. 1699.

L'entrée de la Reine fut précédée la veille d'un voyage que le *Roi des Romains* fit en poste, pour aller voir cette Princesse à deux lieues de Vienne, où elle avoit séjourné. Ce voyage est réglé par les étiquettes. Ce Prince partit de Vienne à cheval, précédé de quarante postillons, sonnant tous de leurs cornets, le Grand-Maître des Postes à leur tête. A la suite du Roi étoient les Grands Officiers, & les Cavaliers qu'il voulut bien nommer par honneur. Tout le monde étoit aux balcons, & aux fenêtres ornées de tapis pour le retour du Prince, & il le fit par la rue où étoit sa Maîtresse, quoique ce ne fût pas le plus court chemin. En passant devant sa porte, les postillons redoublèrent le bruit des cornets & des coups de fouet : le *Roi des Romains* lui même, encore plus que les autres, faisoit claquer le sien. Le Marquis
de .

1699.

de Villars étoit alors dans la même maison que Mademoiselle *de Thaur*, qui parut fort sensible à cette galanterie : mais l'Impératrice ne l'approuva pas.

Pour revenir aux affaires , le Prince *de Saxe Zeits* , Evêque de Raab , & l'Evêque de Kiovie , Envoyé de Pologne , pressoient tous les jours le Marquis *de Villars* , pour établir une intelligence parfaite entre le Roi & le Roi de Pologne leur Maître. Le Roi répondit favorablement à leurs instances ; mais la mauvaise conduite que la ville de Dantzic avoit tenuë par rapport à l'Ambassadeur de France , & à quelques-uns de nos vaisseaux , porta Sa Majesté à exiger des satisfactions convenables , avant que d'entrer dans aucun traité , ni d'envoyer aucun Ministre de sa part. Les difficultés sur cela traînèrent quelques mois.

Cependant le courier que le Marquis *de Villars* avoit envoyé au Roi , pour l'informer de l'affaire du Prince *de Lichtenstein* , revint à Vienne. Sa Majesté regarda comme une insulte la conduite

duite de ce Prince , & prescrivit au Marquis de *Villars* celle qu'il devoit tenir. Il eut donc ordre de ne demander aucune audience à l'Empereur pour se plaindre , mais de parler une seule fois au Comte de *Kinsky* , & de lui dire qu'il avoit ordre de ne pas solliciter de réparation , le Roi étant persuadé qu'elle auroit été faite dans le moment , & qu'il n'étoit pas de sa dignité d'attendre qu'elle se fît sur ses représentations , puisque l'insulte avoit été faite en présence de l'Empereur , & dans le même temps que son premier Ministre faisoit des ouvertures considérables pour réunir les deux Maisons ; qu'au reste ses pouvoirs étoient suspendus jusques après une satisfaction entière , & qu'il avoit ordre de ne plus mettre le pied dans le Palais de l'Empereur , ni chez aucun Ministre.

La satisfaction que l'on demandoit , étoit que l'Empereur ordonnât au Prince de *Lichtenstein* , d'aller chez le Marquis de *Villars* , l'assurer du sensible déplaisir qu'il avoit de ce qui s'é-

toit

1699.

toit passé, & d'avoir manqué au respect dû à son caractère.

Le Marquis *de Villars* eut ordre aussi de s'expliquer au Comte *de Kinsky* sur les ouvertures qu'il lui avoit faites, & de lui dire les justes raisons que le Roi avoit de ne pas croire l'Empereur aussi bien intentionné que l'assuroit son premier Ministre ; que l'on étoit informé de toutes les démarches que la Cour de Vienne avoit faites immédiatement après la paix de Ryswyk, pour renouveler une Ligue contre la France, & pour donner de la défiance aux Etats Protestans ; qu'à la vérité ces démarches pourroient être désavouées, mais qu'il n'en étoit pas de même de ce qui se passoit sous les yeux de l'Empereur, par exemple de la harangue du Chancelier d'Autriche qui demandoit de nouveaux secours aux Etats, & qui par là les préparoit à une nouvelle guerre contre la France. Le Marquis *de Villars* devoit finir par l'affaire du Prince *de Lichtenstein*, & faire voir au Comte *de Kinsky* qu'il paroïssoit au Roi qu'on se prépar-

paroît moins à une union sincere qu'à
une nouvelle rupture 1699.

Le Comte *de Kinsky* étoit mort , lorsque ces ordres arriverent de la Cour. Ce Ministre avoit bien assuré que les derniers incidens n'interromproient pas la négociation. Il n'avoit rien oublié pour persuader au Marquis *de Villars* qu'il étoit véritablement affligé de ce qui étoit arrivé , & que ces aventures , tout embarrassantes qu'elles étoient , ne pouvoient interrompre ce qu'ils auroient à traiter.

Il est certain que les Cours de Vienne & de France , élevées dans cette ancienne jalousie qui excitoit entre elles des guerres presque continuelles depuis Charles-quinç & François I. , n'avoient pas eu pour premier objet de se réunir sincèrement dans la circonstance de la Mort prochaine du Roi d'Espagne. Chacun de son côté avoit cherché à se faire des alliances après la paix de Ryfwyk , & l'Angleterre & la Hollande étoient les premières auxquelles on s'étoit adressé. Ces Puissances avoient un si grand intérêt à ne souffrir jamais la réunion des deux

1699.

Maisons , qu'elles les flatoient également d'entrer dans leur parti. La Cour de Vienne , qui venoit de soutenir une longue guerre , de concert & liguée avec elles , n'avoit pas obtenu dans la paix les conditions qu'elle desiroit. Elle continua la guerre encore un an. Le sujet qu'elle en avoit , étoit que ces deux Puissances avoient conclu une paix particuliere ; ce qui avoit déterminé le Comte *de Kinsky* au dessein de réunir les Maisons de France & d'Autriche : Projet déjà formé par le Comte *de Stratman* , & qui auroit été aussi glorieux qu'utile à ces deux grandes Maisons , s'il avoit pû réussir. Mais elles avoient de si fortes raisons de cacher ce dessein , & le Sr. *Hop*. Ministre d'Angleterre & de Hollande , étoit si attentif à le pénétrer , que l'on ne pouvoit tenir trop secrettes les plus légères démarches. C'est aussi ce qui fit traîner si long-temps l'accommodement de l'affaire qui éloignoit le Marquis *de Villars* du Palais de l'Empereur.

Le Roi , pour faire voir à l'Angleterre & à la Hollande qu'il ne ménageoit

geoit pas l'Empereur , demanda les plus fortes satisfactions. Il faut expliquer ce qui rendoit celle du Prince *de Lichtenstein* si difficile.

Il étoit Gouverneur de l'*Archiduc* , ce que l'on appelle à la Cour de Vienne comme à celle de Madrid , *Hayo*. Or les *Hayos* ne quittent jamais le Prince qu'ils élèvent , ils ne rendent aucune visite , & ne sortent du Palais qu'avec leur Prince. On demandoit que le Prince *de Lichtenstein* vînt dans la maison du Marquis *de Villars* , & ce Prince publioit hautement qu'il perdroit la tête , plutôt que de souffrir qu'il fût dit qu'un Prince *de Lichtenstein* eût été le premier *Hayo* qui eût violé les étiquettes , c'est-à-dire les loix du Palais. Et à la vérité l'Empereur fit offrir au Marquis *de Villars* que le Comte *de Kauniz* , Vice-Chancelier de l'Empire & Ministre des affaires étrangères , vînt chez lui de la part de l'Empereur , témoigner le déplaisir qu'avoit Sa Majesté Impériale de ce qui s'étoit passé. Cette satisfaction paroissoit plus grande au Marquis *de Villars* que la première ; mais

1699.

ses ordres étoient précis , & il ne dépendoit pas de lui de les changer. Le *Sr. Hop* voulut s'entremettre de l'accommodement , mais avec de si foibles conditions , qu'il étoit aisé de juger que ce Ministre ne desiroit pas que sa négociation eût un heureux succès.

Le Nonce & tous les autres Ambassadeurs voulurent s'employer de même , & firent des offres. Leur entremise étoit inutile , le Marquis de *Villars* étoit fixé à un point , & il falloit qu'il passât sans aucune modification.

Durant tous ces mouvemens , la Cour de Vienne étoit fort embarrassée , & sa crainte étoit sur tout de laisser penser aux Puissances maritimes que , pour ne pas s'éloigner de la France , elle accordoit tout ce qu'elle demandoit. Ces diverses raisons firent différer la satisfaction demandée.

Cependant comme nous l'avons dit , le *Prince Electoral de Baviere* mourut à Bruxelles le 6. de Février. La nouvelle de sa mort changeoit toutes les mesures déjà prises par les Puissances ,
qui

qui vouloient empêcher la guerre , ou pour mieux dire , que toute la Monarchie d'Espagne ne tombât sur une , ou sur deux têtes. Car l'Angleterre & la Hollande craignoient encore plus un partage entre le Roi & l'Empereur , que de voir la Monarchie d'Espagne passer sur la tête de l'Empereur : ce qui ne pouvoit jamais être , ces deux Puissances se joignant au Roi pour l'empêcher.

Le *Comte de Soissons* arriva à Vienne dans ce temps-là , sans être attendu de personne , pas même du *Prince de Savoie* son frere , chez lequel étoit le *Marquis de Villars* , quand on lui apprit que le *Comte de Soissons* arrivoit à pied.

A peu près dans le même temps , le *Marquis de Villars* reçut du Roi des ordres de partir de Vienne , si avant quinze jours le *Prince de Lichtenstein* ne faisoit pas la satisfaction entière , & telle que le Roi l'avoit demandée. Il expliqua très-simplement ses ordres au *Comte d'Harrach* , le *Comte de Kannits* étant parti trois jours auparavant pour un voyage de quelques semaines.

2699.

Sur cette déclaration du Marquis *de Villars*, on tint le jour d'après une conférence en présence de l'Empereur, où furent appelés non seulement les plus privés Ministres, mais encore la plupart des Grands Officiers. Les opinions furent partagées : les plus sages n'hésiterent pas à ordonner la satisfaction telle que le Roi la desiroit; mais le plus grand nombre regardant l'étiquette comme une loi inviolable, auroit préféré de manquer plutôt à la Religion.

Cependant tous les Ministres étrangers étoient jour & nuit chez le Marquis *de Villars*, & jamais l'on n'a employé tant d'artifice, tant de manège, tant des raisons spécieuses, pour ébranler un homme.

Pour tout dire, on fit tant, qu'on laissa couler jusqu'au dernier moment. Le Marquis *de Villars* prêt à exécuter ses ordres, envoya chercher des chevaux de poste, & fit atteler sa berline.

Sur les trois heures après midi, l'Ambassadeur de Savoye vint encore, disant qu'il n'espéroit plus, & le Marquis

quis *de Villars* ne voyant rien finir, fit sortir de la Ville de Vienne sa berline, & les gens qui devoient le suivre dans son voyage. Dans ces dernières extrémités, l'Ambassadeur de Savoye revint lui demander d'attendre encore un moment : quoiqu'il n'eût aucune espérance, il le pria de lui accorder cette grace seulement jusqu'à son retour du Palais. Enfin l'Ambassadeur arriva en lui donnant sa parole d'honneur que tout ce qu'il avoit demandé seroit exécuté dans le moment. Sur cette parole, on fit revenir la berline, & tous les domestiques. Un assez grand peuple étoit assemblé devant la porte, & le Prince *de Lichtenstein* attendoit pendant que l'Ambassadeur de Savoye faisoit encore quelques tentatives, pour que ce Prince n'entrât pas dans la chambre où étoit le portrait du Roi. Mais ces petites difficultés ne servirent qu'à rendre la conclusion plus éclatante. Les Gentils-hommes, les principaux Domestiques du Marquis *de Villars*, & quelques étrangers étoient dans sa chambre. Les Pages & les Laquais allumerent

1699.

leurs flambeaux, dès que le Prince *de Lichtenstein* sortit, après avoir fait sur sa conduite des excuses au Marquis *de Villars*. Ainsi la satisfaction, telle que le Roi l'avoit demandée, fut remplie, & publique dans le même moment.

Comme cette affaire avoit paru à Vienne très-importante depuis les commencemens, & que le Roi avoit exigé des choses qui violoient les loix de l'étiquette, la conclusion fit honneur au Marquis *de Villars*.

Dès que ce différend fut terminé, le Comte *de Kaunitz* reprit avec le Marquis *de Villars* les ouvertures du Comte *de Kinsky*. Celui-ci dans les derniers jours de sa maladie avoit parlé au Comte *de Kaunitz*, & lui avoit paru affligé de ce que l'imprudence du Prince *de Lichtenstein* suspendoit des matières aussi importantes que celles dont il s'agissoit.

Le Marquis *de Villars*, reçut des lettres du Roi, qui lui marquoit une entière satisfaction de sa conduite dans les affaires épineuses qu'il venoit de terminer. Il eut ordre en même temps de
dire

dire au Comte *de Kaunitz*, que Sa Majesté desiroit véritablement prendre des mesures solides avec l'Empereur, pour éviter la guerre en cas de mort du Roi d'Espagne, & qu'elle verroit avec plaisir tous les projets que les Ministres de l'Empereur feroient sur cela, en commandant au Marquis *de Villars* de les envoyer par un courier avec la plus grande diligence.

Comme le Marquis *de Villars* n'avoit pû aller depuis trois mois à la Cour de l'Empereur, il n'avoit pû aussi faire les complimens du Roi à Sa Majesté Impériale, au Roi & à la Reine des Romains sur leur mariage. Mais si-tôt que la fin du différend lui en redonna la liberté, il alla à Luxembourg. Il y fut très-bien reçu de l'Empereur, & prit toutes ses audiences dès le premier jour. L'Empereur, qui desiroit sincèrement une réunion avec le Roi, parla à *Villars* dans ces sentimens, & avec des manières assez éloignées du sérieux des audiences.

Le Roi écrivit alors au Marquis *de Villars* qu'il avoit fait arrêter le Comte *de Boselly*, sur des avis qu'il avoit

R. J. you-

1699.

voulû attenter à la vie du Prince d'Orange, Roi d'Angleterre. Ce *Boselly*, qui étoit véritablement un des plus méchans hommes du monde, & qui fut exécuté depuis pour une infinité de crimes, pouvoit raisonnablement être soupçonné des plus grands, & se sauva de la Bastille.

Cependant le Prince de *Lichtenstein* voulut affoiblir la satisfaction qu'il avoit faite. On prétendoit même que l'Ambassadeur de Savoye en écrivant à son Maître, n'avoit pas rendu un compte bien fidèle de ce qui s'étoit passé. Le Marquis de *Villars* en étant informé, alla trouver cet Ambassadeur, lui demandant une déclaration signée de lui, & conforme à la vérité qui avoit été mandée au Roi.

Jusques-là les Comtes de *Harrach* & de *Kaunitz* avoient marqué un desir assez sincere de traiter avec le Marquis de *Villars* sur la succession d'Espagne; mais il est vraisemblable qu'amusés par le Sr. *Hop*, qui leur donnoit des espérances flatteuses de la part de ses deux Maîtres, ils auroient souhaité que le Roi se fût expliqué davantage.

Le Comte de Kaunits rompit enfin le silence, & dit au Marquis de Villars: Vous devez être surpris de ce que depuis douze jours je ne vous ai pas entretenu de notre grande affaire. Je vous dirai ce qui s'est passé la première fois que j'ai traité cette matière avec Sa Majesté Impériale. Elle me parut, & par la joye que je vis dans ses yeux, & par ses discours, très satisfaite de pouvoir s'entendre avec le Roi, & me dit, songez à cela & dites m'en votre pensée le plutôt que vous pourrez. Quand je lui en parlai la seconde fois, il me dit: Je me suis ouvert au Comte d'Harrach, ainsi délibérez ensemble. C'est ce que nous faisons, & l'Empereur nous a déclaré que nous aurions tous deux seuls sa confiance dans cette importante négociation. Le Comte de Kaunits ajouta: Voilà ce que je dois vous dire comme Ministre, mais comme Comte de Kaunits, je vous conjure que les lenteurs ne vous fassent pas de peine, car je n'ai pas la présomption de pouvoir espérer de les faire cesser. Après quoi il demanda non seulement un profond secret, mais encore une extrême attention sur les moindres démar-

1699.

ches, parce qu'ils seroient épiés par les propres Ministres de l'Empereur.

Le Roi écrivit alors au Marquis de *Villars* qu'il étoit enfin convenu avec le Roi d'Angleterre d'un traité de partage sur la succession d'Espagne, que la Hollande y devoit entrer, & que le Sr. *Hop*, Ministre de ces deux Puissances, devoit le déclarer à l'Empereur. Le Roi lui en manda les conditions, & lui ordonnoit en même temps de laisser agir le Sr. *Hop* seul. Ce Ministre trouva l'Empereur très-oppoé au partage qu'il lui proposoit.

La Cour de Madrid étoit dans la plus vive agitation, & son Ambassadeur à Vienne, qui ne laissoit rien ignorer à *Villars*, lui dit souvent, que tous les Espagnols ne demandoient pas mieux que de se donner à un des petits-fils du Roi; qu'ils auroient peut-être été plus disposés en faveur de l'Archiduc, mais que comme ils sçavoient bien que l'Empereur n'avoit pas la force de les soutenir, le bruit d'un partage qui démembroit leur Monarchie les mettoit tous au desespoir.

Le Marquis de *Villars* avoit ordre

20

en général d'écouter tout sans répondre , & de dire seulement ce qui pouvoit exciter les autres à parler. Le Roi lui ordonna , sur les discours de l'Ambassadeur d'Espagne , de lui demander quels seroient les Espagnols qui , pour éviter un partage de leur Monarchie , auroient la résolution de prendre un parti assez ferme pour s'en garantir. Effectivement dire que la Nation se donneroit plutôt à un petit-fils du Roi qu'à tout autre Prince , c'étoit prononcer des termes vagues qui ne donnoient aucune connoissance sur laquelle on pût faire fond. Par conséquent , pour se laisser aller à quelque pensée sur cela , il importoit d'être plus informé des noms & des forces des bien-intentionnés pour la Nation. C'est aussi ce que *Villars* représenta à l'Ambassadeur , qui peu de jours après parla du partage assez publiquement , & d'une manière conforme à ce qu'il avoit dit. Il soutint que le Roi d'Espagne n'y consentiroit jamais , & que son Maître écrivoit dans toutes les Cours de l'Europe sur l'indignité avec laquelle il étoit traité

1699. té par l'Angleterre & la Hollande.

Cemême Ambassadeur prit audience de l'Empereur, pour lui faire des plaintes très-vives sur cette négociation de Loo; c'est le lieu où le Roi d'Angleterre & la Hollande faisoient le traité de partage. La réponse de l'Empereur fut qu'il n'entroit en rien dans tout ce qui se traitoit à Loo, qu'il pouvoit protester cette vérité, & qu'il ne consentiroit jamais au démembrement de la Monarchie d'Espagne.

L'Ambassadeur ne faisoit aucun mystère au Marquis *de Villars* de ce qui se passoit entre l'Empereur & lui, ni même de ce qu'il apprenoit d'Espagne. En lui parlant des divers talens des Ministres du Roi son Maître, il lui dit que le Comte *d'Aguilar* avoit plus de hardiesse, mais aussi moins de crédit que les autres; que pour lui, il étoit rebuté d'écrire à des Ministres sans attention & sans pouvoir; que l'on ne connoissoit plus l'autorité du Roi, qu'à voir partir de temps en temps un petit billet qui chassoit tantôt l'un tantôt l'autre, souvent sans raison, & jamais sans espérance de voir un meilleur.

leur Ministre succéder à un autre ; qu'enfin il étoit sur le point de demander son congé. Au milieu de son départ il poussa très-vivement le Sr. *Hop*, sur une entreprise, disoit-il, aussi injuste & aussi surprenante, que celle de partager la Monarchie d'un Roi d'Espagne vivant.

L'Empereur protestoit qu'il n'entroit en rien avec ces Puissances, cependant après toutes les ouvertures faites par les Comtes d'*Harrach*, de *Kinsky* & de *Kaunitz*, on gardoit le silence avec le Marquis de *Villars* : ce qui persuadoit, ou que la Cour de Vienne attendoit des traitemens plus favorables des Puissances qui avoient traité le partage, ou que le Roi approuvoit ce qui se passoit en Hollande.

L'Ambassadeur d'Espagne, pressé enfin par la continuation d'une négociation qu'il ne pouvoit plus soutenir, dit au Marquis de *Villars* qu'il avoit mandé au Roi son Maître, que s'il lui étoit indifférent de conserver l'intégrité de sa Monarchie, il étoit plus noble pour lui de la partager d'une manière convenable entre l'Empereur & la France ;
mais

1699.

mais que s'il vouloit la conserver entière, l'unique moyen étoit, pour y réussir, de déclarer pour son seul héritier un des petits-fils du Roi, s'engageant à n'en pas permettre le moindre démembrement.

Cet Ambassadeur dit encore au Marquis de Villars : » Conduisez-vous » bien, ménagez sans éclat la Cour de » Madrid ; elle se conduit si mal, aussi » bien que celle de Vienne, que tout » concourra à mettre la Monarchie » tière sur la tête d'un de vos Pinces, » même sans que vous fassiez aucun » mouvement ».

Il ne sera pas inutile de rapporter un trait, qui fera sentir combien cet Ambassadeur étoit vif sur la gloire de sa Nation. Un jour entendant l'Envoyé d'Angleterre & de Hollande, c'étoit le Sr. Hop, b'âmer la conduite du Marquis de Canales, Ambassadeur d'Espagne à Londres, sur ce qu'il avoit donné un Mémoire de plaintes à la Régence de Londres contre les bruits du partage, & dire qu'il étoit bien surprenant que l'on osât donner des Mémoires à des Sujets sur la conduite de

de leur Roi , l'Ambassadeur repliqua :
 » Des Sujets qui détrônent leur Roi , &
 » s'en donnent un autre , qui même
 » en punissent un du dernier supplice
 » par leurs prétenduës loix , & qui
 » tout récemment font une guerre con-
 » tre la volonté de leur Roi , qui pour
 » toute réponse sur ce qui se passe à
 » Darien , est réduit à dire qu'il ne
 » peut s'opposer à ce que le Parlement
 » d'Ecosse a ordonné ; de tels Sujets
 » ne sont point du tout regardés com-
 » me ceux du Roi Très Chrétien »
 Ce discours de l'Ambassadeur d'Espa-
 gne , très-offensant pour un Ministre
 d'Angleterre , le porta à de grands em-
 portemens , que l'Ambassadeur méprisa
 par un souris moqueur. Cette con-
 versation étoit assez amusante pour un
 tiers.

Cependant on fut informé bien posi-
 tivement que l'Empereur avoit refusé
 les propositions de partage , faites par
 l'Angleterre & par la Hollande. Mais
 ce Prince étant persuadé que le Roi
 agissant de concert avec ces deux Puif-
 sances , tourna ses vûes du côté de
 Madrid. Le Roi d'Espagne & la
 Roi.

1699. Reine étoient entièrement pour l'Empereur ; mais divers Ministres de cette Cour , persuadés que l'Empereur & le Roi d'Espagne ne pouvoient rien seuls contre les forces unies de la France , de l'Angleterre , & de la Hollande , jointes à toutes les autres alliances que l'on avoit ménagées dans le Nord , penchoient à se jeter entre les mains du Roi , en se donnant tout entiers à un de ses petits-fils ! Unique moyen d'éviter le traité de partage , qu'ils regardoient comme le plus grand malheur.

Le *Comte de Soissons* arrivé à Vienne , & ne sçachant plus à quoi se prendre , vint trouver le Marquis *de Villars* , auquel il conta ses peines & ses malheurs , sur tout le chagrin qu'il avoit d'avoir déplu au Roi. Il dit que pour toute grace il demandoit d'expier ses fautes , & que pour cela il supplioit Sa Majesté d'ordonner qu'il fût reçu dans celle des prisons de France qu'il lui plairoit , pour y demeurer tout le temps que la pitié ou la punition l'exigeroit. Le Roi lui fit dire de continuer ses services aux Princes qu'il voudroit choisir , ne voulant pas qu'il revînt en France.

La

La guerre très-imprévuë commencée par le Roi de Pologne contre la Suede, surprit alors presque toutes les Cours de l'Europe. Ce Prince attaquoit la Livonie, il paroissoit que toute la Pologne concouroit à cette entreprise, & certainement l'Empereur ne pouvoit trouver convenable à ses intérêts l'agrandissement de tels voisins. Le début de la guerre fut heureux pour le Général *Flemming*, qui surprit un Fort très-bon & très-important, placé vis-à-vis Riga, & dont la perte facilitoit extrêmement celle de cette importante Place, d'où dépend toute la Livonie, l'une des meilleures & des plus riches Provinces de la domination de Suede.

La Cour de Vienne ne prit aucun parti. Mais on vit le Danemarck, lié avec le Roi de Pologne, se préparer à attaquer la Suede, & ce fut le commencement d'une guerre à peine terminée en 1719.

Le Marquis *de Villars* eut ordre de déclarer que le Roi avoit commandé de remettre Brisach à l'Empereur le 1. d'Avril 1700. Depuis longtemps cette Cour étoit tranquille sur la restitution.

1699. turion de cette Place, ayant bien reconnu qu'elle n'avoit été différée, que pour se conformer exactement au traité de Ryswyk.

L'audience que le Marquis *de Villars* n'avoit encore pû prendre de l'*Archiduc*, à cause d'une infinité de difficultés, faites même par la plûpart des Ministres de l'Europe, fut enfin réglée suivant les intentions du Roi.

Le Marquis *de Villars* vit ce Prince, qui se découvrit toutes les fois que le Marquis *de Villars* prononçoit le nom du Roi, ou que le Prince lui-même le nommoit. Cette affaire finie, le Comte *d'Harrach* parla au Marquis *de Villars* sur la même matière qui avoit été déjà agitée par les Comtes *de Kinsky* & *de Kaunits*. Il falloit, disoit-il, établir une véritable & sincere union entre le Roi & l'Empereur, & mépriser les vûës de ces Puissances, qui, sous le prétexte d'établir le repos de l'Europe, ne vouloient qu'en procurer la ruïne par des guerres éternelles. Comme le Marquis *de Villars* avoit ordre de n'entrer en rien, il observa un silence qui fit taire le Comte *d'Harrach*, & ce
Mi-

Ministre finit l'entretien par ces paroles : *Monsieur vous sçavez plus que vous ne voulez dire , & il seroit inutile de parler davantage d'une matière , qui cependant mériteroit un peu plus les sérieuses réflexions du Roi votre maître.*

1699.

Le Marquis de Villars rendit un compte exact de cette conversation , & prit la liberté de représenter au Roi par des raisons fortes & convaincantes , que le parti le plus sûr , le plus avantageux , & le plus convenable aux deux grands Chefs des deux plus redoutables Maisons , étoit de s'unir ; que le partage n'établirait pas la Paix ; que l'Empereur hazardant tout pour l'empêcher , les commencemens de la rupture pouvoient ne lui être pas favorables , mais que les suites seroient longues & difficiles ; au lieu que si le Roi s'entendoit avec Sa Majesté Impériale , les forces que ces deux Puissances avoient actuellement sur pied , les mettroient en état de soutenir le partage le plus glorieux , & le plus utile au Roi & à l'Empereur.

Le Comte d'Harrach dans un autre entretien n'oublia rien , pour prouver au Marquis de Villars que l'Angleterre
&

1699.

& la Hollande ne songeoient qu'à leurs intérêts particuliers , que le partage proposé ne convenoit qu'à ces deux Puissances , & que le seul glorieux & utile étoit celui qui réunissoit pour toujours , & sans ombre de défiance pour l'avenir , les deux plus puissans Princes de l'Europe. Il a bien paru que le Marquis *de Villars* étoit fortement convaincu de cette vérité ; car il n'omit rien pour en persuader son Maître , sacrifiant souvent à son zèle la conduite & la politique du courtisan. Il étoit même obligé souvent de supplier le Roi de lui pardonner s'il s'expliquoit à lui avec trop de liberté. Mais les ordres qu'il recevoit étoient précis , & tels qu'il ne pouvoit faire entrevoir aux Ministres de l'Empereur aucune espérance de changer des mesures , qu'il soupçonnoit être déjà prises entre le Roi , l'Angleterre , & la Hollande.

Comme il arrive néanmoins que dans des affaires si importantes , les Puissances mêmes qui comptent avoir tout réglé , ne laissent pas de craindre ou d'entrevoir quelque révolution ; le Marquis *de Villars* croyoit pénétrer par
les

les discours des Ministre de l'Empereur, qu'ils se flatoient de voir arriver quelques changemens dans le projet de partage qui passoit pour constant, bien qu'il ne fût pas public; & le Roi de son côté laissoit entendre à *Villars* qu'il lui envoyeroit des ordres incessamment.

1699.

La guerre commencée par le Roi de Pologne faisoit de la peine à toutes les Puissances qui cherchoient la paix. Mais ces mêmes Puissances, qui dans un autre temps auroient imposé un prompt silence à l'Aggresseur, étoient retenues par de plus grands intérêts; & l'incertitude des mouvemens que produiroit la mort apparente du Roi d'Espagne, laissa une entière liberté à la Pologne, au Dannemarc, à la Prusse, & au Czar de s'unir pour détruire la Suede, ou du moins pour envahir les Etats de cette Couronne, qui étoient fort à la bienséance de ces avides voisins.

La ligue formée entre tant de Puissances, donna bientôt lieu à l'intrépide valeur du Roi de Suede de se faire une gloire, qui auroit effacé celles des plus

1699.

plus grands Conquérans , si le mépris des périls , naturel en lui & qui éclata dans ce jeune Héros-au de là de tout exemple , avoit été accompagné de cette réflexion si nécessaire à tous les grands hommes , mais surtout à un Roi , qu'il faut démêler les dangers convenables à ces premières têtes d'avec ceux qu'elles doivent éviter & mépriser comme au-dessous d'elles.

Cette guerre commença donc dans le Nord , malgré la repugnance de presque toute l'Europe : repugnance qui ne paroissoit que par des offices même assez légers. Et ce que l'on avoit cru un feu facile à éteindre , est encore allumé dans le temps qu'on écrit ces Mémoires ; & cette guerre d'une partie de l'Europe a laissé un champ libre à toutes celles qui depuis ont si fort ébranlé les autres Monarchies , qu'il n'y en a pas eu une seule dont les Rois n'aient été chassés de leurs Capitales , ou dont les Couronnes n'aient été en quelque péril.

Revenons à ce qui se passoit à Vienne , où la négociation se trouva des plus importantes par les dépêches du
Roi ,

Roi , qu'un courier apporta au Marquis *de Villars* , datées du 6. de Mai 1700.

1699.

1700.

Par ces lettres le Roi expliquoit au Marquis *de Villars* les raisons qu'il avoit eues de ne lui permettre pas d'écouter les propositions , que lui avoient fait les Ministres de l'Empereur sur un partage de la Monarchie d'Espagne. Ces raisons étoient fondées sur la juste défiance que Sa Majesté avoit dû prendre des vastes dessein de l'Empereur , établis sur la confiance qu'il prenoit dans les Alliés qui l'avoient aidé à soutenir la dernière guerre , & sur les espérances que lui donnoient ses Ambassadeurs à Madrid. Enfin le Roi , persuadé que l'Empereur comptoit recueillir la Monarchie d'Espagne toute entière , ne crût pas devoir montrer aucune facilité à traiter avec ce Prince. Tout au contraire, il regarda comme infiniment plus solides , pour conserver la tranquillité de l'Europe , les mesures qu'il prenoit avec l'Angleterre & la Hollande , ces deux Puissances craignant également & le renouvellement de la guerre , & que la Monarchie

1700.

d'Espagne ne tombât entière sur la tête du Roi, ou de l'Empereur.

Il parut donc nécessaire de laisser à l'Empereur le temps de reconnoître le peu de solidité de ses projets, avant que d'entrer de la part du Roi dans aucune négociation avec ce Prince.

Après que la mort du *Prince Electoral de Baviere* eût changé tout le système des négociations, le Sr. *Hop* eut ordre de déclarer de la part du Roi d'Angleterre & des Etats - Généraux, que ces deux Puissances ne trouvoient pas convenable au bien de l'Europe, ni à leurs propres intérêts, de s'engager dans une nouvelle guerre pour ceux de l'Empereur; & qu'enfin pour établir la tranquillité générale. Il ne convenoit pas qu'on laissât tous les Etats de la Couronne d'Espagne réunis, ou dans la Maison d'Autriche, ou dans celle de France.

Toutes ces diverses représentations ne purent cependant ébranler l'Empereur, non plus que le peu de fondement qu'il pouvoit faire sur les négociations de son Ambassadeur à Madrid, qui ne lui permettoit plus d'espérer que
le

le crédit de la Reine d'Espagne fût assez considérable pour engager les Espagnols à se donner entiers à la Maison d'Autriche, au péril d'une nouvelle & dangereuse guerre.

1700.

Le Roi ne croyant pas pouvoir prendre une confiance entière dans l'Empereur, se crut enfin dans l'obligation de conclure un traité au mois de Mars de la présente année avec l'Angleterre & la Hollande, pour le partage de la Monarchie d'Espagne. Ce traité étant connu, on n'en infère pas ici les articles.

Le Marquis *de Villars* eut donc ordre de parler à l'Empereur, & lui fit le discours suivant, par lequel il tâcha d'adoucir autant qu'il se pouvoit la dure nouvelle qu'il venoit lui apprendre.

„ S I R E,

„ En m'acquittant des ordres dont le
 „ Roi mon Maître me fait l'honneur
 „ de me charger par ses dernières let-
 „ tres, je prendrai la liberté d'assurer
 „ V. M. I. que j'en ai toujours eu

Q 2 „ des

1700.

» des ordres très-précis de lui faire con-
 » noître encore plus par ma conduite que
 » par mes discours , combien sincère-
 » ment il desire d'entretenir toujours
 » avec Elle une parfaite intelligence. Le
 » Roi mon Maître a été bien-aïse de lui
 » en donner des marques, aussi bien dans
 » les occasions moins importantes , que
 » dans celles où il a été question de
 » faciliter un traité entre V O S M A-
 » J E S T E' S.

» Cette union a paru toujours essen-
 » tielle au bien de la Chrétienté , ainsi
 » le Roi ne peut regarder sans peine
 » les événemens capables d'en troubler
 » le repos.

» V O T R E M A J E S T E' a scû que
 » le Roi , souhaitant prévenir tant de
 » malheurs , acceptoit les propositions
 » faites l'année dernière par le Roi
 » d'Angleterre & par les Etats Génér-
 » raux , pour empêcher , si Dieu dis-
 » posoit du Roi d'Espagne , que la
 » mort de ce Prince , dont la santé
 » fait tout craindre depuis quelques
 » années , ne produisît de nouvelles
 » guerres.

» Le Roi auroit appris avec un
 » plaisir

» plaisir sensible que V O T R E M A-
 » J E S T E' I M P E R I A L E , également
 » touchée & des avantages offerts à
 » Monseigneur l'Archiduc par ce pro-
 » jet , & du nouveau trouble où tous
 » les Etats se verroient exposés si elle
 » refuse d'y souscrire, eût accepté des
 » conditions si raisonnables.

» Elles ont parus au Roi mon Maî-
 » tre si propres à maintenir la tran-
 » quillité générale, qu'il a pris enfin
 » la résolution de conclure avec le Roi
 » de la Grande Bretagne & avec Mrs.
 » les Etats un traité conforme à ces
 » mêmes propositions. Le Roi m'a
 » ordonné d'en faire parr à V. M. I.
 » Si elle veut y entrer , rien ne man-
 » quera plus aux mesures prises pour
 » la conservation de la paix.

» L'ouverture à la succession d'Es-
 » pagne est justement regardée comme
 » la source d'une longue guerre ; mais
 » il n'y aura point de sang versé , si
 » cette querelle est terminée par un
 » juste partage. Il n'y aura plus de
 » dispute , & les peuples soumis pré-
 » sentement à la domination d'Espagne
 » reconnoîtront de nouveaux Souve-

1700.

» rains, fans que ce changement at-
 » tire des suites funeftes , qu'il feroit
 » impossible d'éviter , fi les armes
 » décident de la fuccellion de tant
 » d'Etats.

» Le Roi ne peut croire que la pru-
 » dence & la piété de V. M. I. per-
 » mettent qu'elle préfère les évene-
 » mens incertains d'une guerre , & les
 » malheurs qui en font inféparables , à
 » des propofitions fi juftes : furtout
 » lorsqu'elle voit que , pour épargner
 » ces malheurs à la Chrétienté , le Roi
 » veut bien fe défilter de foutenir fes
 » droits juftes & légitimes , & ne pas
 » employer pour cet effet des forces
 » qu'il peut faire agir toutes les fois
 » que la néceflité le demandera.

» Enfin , S I R E , je prendrai la li-
 » berté de repréfenter à V. M. I. que
 » de pareilles réfolutions n'admettent
 » point de grands délais , qu'elles doi-
 » vent être prises promptement , & qu'il
 » eft néceflaire de faire voir que l'on
 » tenteroit vainement de s'y oppofer.
 » Le Roi attend inceflamment une ré-
 » ponfe , & m'ordonne de renvoyer le
 » courier qu'il m'a dépêché , peu de
 » jours

» jours après que j'aurai eu l'honneur
 » d'informer V. M. I. des ordres qu'il
 » m'a apportés.

1700.

» Voilà, S I R E, la copie du traité
 » que j'aurai l'honneur de remettre à
 » V. M. I. ou à celui de ses Minis-
 » tres qu'elle aura pour agréable de
 » me nommer ».

L'Empereur parut surpris de ce discours, & répondit seulement, que personne ne desiroit plus que lui le repos de l'Europe, & que lui, Marquis *de Villars*, pouvoit remettre le traité qu'il lui présentoit au Comte *de Kaunits*.

En sortant de chez l'Empereur, le Marquis *de Villars* porta le traité à ce Ministre, qui lui dit simplement en le recevant, & en regardant le ciel: *Il y aura encore quelqu'un là-haut, qui se mêlera de partager les Monarchies du monde.*

La dépêche de Sa Majesté informoit très au long le Marquis *de Villars* de tout ce qui s'étoit passé en Angleterre entre Mylord *Porland* & les Ministres de l'Empereur, à la Haye entre M. *Heinsius* & les mêmes Ministres, en France entre le Marquis *de Torcy* & le

1700.

Comte de *Sintzendorff*. Ce dernier en lisant le traité avec Mr. de *Torcy*, fit divers remarques sur les changemens que l'on pouvoit y faire, surtout par rapport au Milanéz. Mr. de *Torcy* lui fit réponse que si lui, Comte de *Sintzendorff*, faisoit quelques propositions de la part de l'Empereur, le Roi les feroient examiner avec les Ministres d'Angleterre & de Hollande.

Parmi les circonstances dont le Roi informoit le Marquis de *Villars*, il lui manda que la Reine d'Espagne étoit entièrement brouillée avec le Comte d'*Harrach*, Ambassadeur de l'Empereur à Madrid, & dès là que ce Prince ne pouvoit plus attendre comme il l'avoit toujours espéré, que l'Espagne se livrât à lui. En effet il y avoit à Madrid une puissante cabale, disposée à se donner à un des fils du Dauphin, & les plus sensés conseilloient l'Empereur de s'accommoder avec le Roi.

La plus grande difficulté de l'Empereur sur le traité de partage regardoit le Milanéz, qui devoit être remis au Duc de Lorraine en échange des Duchés de Lorraine & de Bar. Et il y avoit
tout

tout lieu d'espérer que l'Empereur seroit satisfait de voir l'Etat de Milan remis entre les mains d'un neveu qu'il avoit élevé, & qui avoit tant de part à sa tendresse.

1700.

Nonobstant les déclarations authentiques que le Marquis *de Villars* devoit faire, que le Roi n'admettroit aucune sorte de changement au traité, il avoit ordre d'écouter les propositions que les Ministres de l'Empereur pourroient faire. Si elles consistoient à offrir au Roi quelque partie des Indes, ou quelques Provinces dans les Pays-Bas, le Marquis *de Villars* étoit chargé de rejeter ces offres. Si pourtant l'une de ces Provinces des Pays-Bas étoit celle de Luxembourg, & qu'on voulût y joindre le Royaume de Navarre, le Roi se réservoit d'examiner si ce partage lui convenoit, en laissant le Milanéz uni à la Couronne d'Espagne. Enfin si l'Empereur abandonnant ses prétentions sur le Milanéz, demandoit que les Royaumes de Naples & de Sicile ne fussent point séparés de la Monarchie d'Espagne, le Marquis *de Villars* avoit ordre d'écouter les propositions qui seroient

Q. 5. faites

1700. faites-pour conserver ces Royaumes à l'Archiduc devenu Roi d'Espagne.

Il étoit préscrit au Marquis *de Villars* d'informer diligemment le Roi sur ces diverses propositions de changemens, & de garder le secret à l'égard du Sr. *Hop*, Sa Majesté se réservant d'en communiquer directement avec l'Angleterre & la Hollande.

Après que le Marquis *de Villars* eut remis le traité à l'Empereur, il écrivit au Roi, & l'on croit devoir insérer ici cette première dépêche qui prépare à une importante négociation.

" S I R E,

" J'ai eu l'honneur d'informer Vo-
 " TRE MAJESTÉ par ma dernière
 " dépêche que j'avois pris audience
 " de l'Empereur le 18. au soir. Elle
 " trouvera dans celle-ci un compte
 " exact & fidèle de tout ce que j'ai
 " fait depuis, en exécution de ses or-
 " dres. Je les ai étudiés avec l'atten-
 " tion qu'ils méritent. Elle me per-
 " mettra d'abord d'admirer dans les

" L'INQ.

» motifs qui ont réglé la conduite de
 » VOTRE MAJESTÉ, & dont el-
 » le daigne m'instruire, ce génie su-
 » blime & cette profonde sagesse dont
 » le discernement démêle par des règles
 » infaillibles la vérité d'avec l'apparen-
 » ce, & montre la droite voye aux
 » Ministres qui ont l'honneur de la ser-
 » vir ; à tel point, SIRE, que leur
 » premier & presque unique objet doit
 » être d'exposer le plus nettement qu'il
 » leur est possible tout ce qu'ils voyent
 » & tout ce qu'ils entendent : bien
 » persuadés que s'ils s'égarent dans
 » leurs préjugés, VOTRE MAJES-
 » TÉ ne se trompera pas dans ses
 » décisions. Ainsi dans la matière im-
 » portante qu'elle daigne me confier,
 » j'aurai l'honneur de lui rendre comp-
 » te, non seulement des paroles de
 » l'Empereur, & de ses Ministres,
 » mais même, autant que je le pour-
 » rai, de l'air dont ils les ont pronon-
 » cées.

» Je me suis servi des mêmes expres-
 » sions que VOTRE MAJESTÉ
 » m'a fait l'honneur de me prescrire,
 » lorsque j'ai parlé en son nom à l'Em-

1700.

» pereur. Sa réponse a été, en termes
 » généraux, qu'il avoit intention d'en-
 » tretenir toujours une parfaite intelli-
 » gence avec V O T R E M A J E S T É ,
 » qu'il se souvenoit de tout ce qui
 » avoit été proposé & agité depuis un
 » an entre le Ministre de Hollande &
 » les siens, qu'il avoit cru montrer sa
 » modération dans ce qui s'étoit passé,
 » & qu'il examineroit le traité que
 » V O T R E M A J E S T É m'ordon-
 » noit de lui communiquer. Sur la
 » conclusion de mon discours, qui
 » tendoit à presser une résolution,
 » l'Empereur dit qu'une matière si im-
 » portante exigeoit de longues délibé-
 » rations, qu'il verroit cependant ce
 » qu'on pourroit me dire avant le dé-
 » part de mon courier ; & m'ordonna
 » de remettre le traité au Comte de
 » Kaunits.

» Je trouvai ce Ministre dans l'an-
 » tichambre de l'Empereur , & lui
 » demandai quand je pourrois l'entrete-
 » nir , après lui avoir dit en deux mots
 » que j'avois à lui remettre la copie
 » d'un traité dont je venois de rendre
 » compte à l'Empereur.

» On

» On en avoit des nouvelles avant
 » l'arrivée de vos couriers , & le
 » Comte de Kaunits medit qu'il en sça-
 » voit la signature du 25. de Mars.
 » L'Ambassadeur de Venise m'en
 » avoit parlé de même , & m'avoit ex-
 » pliqué la plupart des articles du
 » traité.

» Après cette premiere diligence
 » pour informer le Comte de Kau-
 » nits , je parlai à Mr. le Comte
 » d'Harrach , qui me parut assez émû ,
 » & qui se plaignoit fort des Alliés
 » de son Maître. Voilà , me dit-il ,
 » vos bons amis ; mais est-ce que l'on
 » donne le bien des gens ? Il me parla
 » ensuite sur diverses particularités du
 » traité , en me disant : Je vous l'a-
 » vois déjà bien fait observer , Mr. ,
 » que l'Angleterre & la Hollande ne
 » songeoient qu'à leurs intérêts. Ces
 » Puissances nous donnent une portion de
 » la Monarchie d'Espagne , qui ne peut
 » se soutenir. Que faire de la Flan-
 » dre ? Comment conserver les Indes
 » sans Armée navale. Il faudra donc
 » que Monsieur l'Archiduc soit toujours
 » à la merci du Roi pour l'Espagne , &
 » dans

1700.

» dans la dépendance de l'Angleterre &
 » de la Hollande pour les Indes. Mr. ,
 » lui répondis-je , si vous considérez la
 » portion de la Monarchie d'Espagne
 » qui est destinée à Monsieur l'Archi-
 » duc par l'usage qu'en font les Espa-
 » gnols , & que nous jugions de même
 » de celle qui nous regarde , vous m'a-
 » voüerez que la nôtre est la plus mé-
 » diocre. Vous sçavez , Mr. , que les
 » Royaumes de Naples & de Sicile sont
 » engagés de manière , que le Roi d'Es-
 » pagne n'en retire presque rien. Mais
 » lorsqu'un Prince aussi bien élevé que
 » l'est Monsieur l'Archiduc , & qui
 » dans un âge peu avancé donne déjà
 » de si grandes espérances , sera le maî-
 » tre absolu , vous trouverez alors ,
 » Mr. , que l'Empire des Indes & les
 » Espagnes bien gouvernées font un
 » Etat très puissant. Je sçai ce que l'on
 » tire actuellement des deux Castilles ,
 » & si la misère du gouvernement ac-
 » tuel d'Espagne fait , pour ainsi dire ,
 » fondre tout l'or des Indes entre les
 » mains des Espagnols , il ne faut qu'un
 » Prince un peu éclairé pour relever une
 » Puissance plus accablée de son propre
 » poids

» poids & par l'ignorance de ses Mi-
 » nistres, que de sa foiblesse naturelle.
 » Enfin, SIRE, après quelques sou-
 » pirs & des plaintes d'avoir été
 » abandonné par des Alliés, que l'Em-
 » pire avoit seul soutenus à la veille
 » de leur ruine totale, Mr. le Com-
 » te d'Harrach est venu aux regrets
 » de n'avoir pas traité directement
 » avec moi. N'étoit-il pas plus raison-
 » nable, m'a-t-il dit, que des Princes
 » si proches parens, & si remplis de re-
 » ligion & d'équité, convinssent entre
 » eux ? Il est aisé de vous répondre
 » sur cela, lui ai-je dit, & vous trou-
 » verez bon que je vous explique la con-
 » duite de S A M A J E S T É

» A peine la paix de Ryswyk fut-el-
 » le conclue, que le Roi nomma Mrs.
 » de Tallard, d'Harcour, & moi,
 » pour aller auprès de l'Empereur, du
 » Roi d'Espagne, & du Roi d'Angle-
 » terre. Je serois parti en même temps
 » que les deux premiers, si la mort de
 » mon pere, qui survint alors, ne m'eût
 » fait supplier le Roi de m'accorder
 » quelques mois. (J'ai cru, SIRE
 » pouvoir employer cette raison
 » quoi-

1700.

» quoiqu'elle ne m'ait pas retenu ;
» comme VOTRE MAJESTÉ le
» sçait.) J'arrivai ici il y a deux ans ,
» & vous sçavez , Mr. le Comte , que
» l'Empereur n'a eu personne auprès du
» Roi que plus de quinze mois après.
» Je trouvais en arrivant une si gran-
» de froideur à Vienne , & si différen-
» te des manières que l'on avoit eues
» pour moi à mon premier voyage , que
» je ne pus m'empêcher d'en marquer
» mon étonnement à Mr. le Comte de
» Kaunits , & de lui en porter mes jus-
» tes plaintes. En effet je demurai un
» mois entier , sans que personne mît
» les pieds chez moi. Quelques uns mê-
» me de mes anciens amis , qui avoient
» envoyé me demander heure pour y
» venir , s'en excusèrent. Vous sçavez
» vous-même , Mr. , que les principa-
» les personnes d'entre vous ne m'ont in-
» vité chez eux , qu'après m'avoir fait
» l'honneur de venir manger chez moi ,
» & honteux , pour ainsi dire , de ne
» pas faire les honneurs de leur Cour
» à un étranger. De sorte que si j'ai
» reçu des honnêtetés dans la suite ,
» j'ose dire que ce n'a été qu'après me
» les

» les être attirées. Le feu Comte de
 » Kinsky , & plusieurs autres ne sont
 » jamais venus chez moi. Des trai-
 » temens si différens de ceux que l'on
 » faisoit autrefois aux Envoyés du Roi
 » & dont je ne pouvois me dispenser
 » d'informer SA MAJESTÉ , com-
 » mencèrent à la persuader combien el-
 » le avoit peu à compter sur la bonne
 » volonté de cette Cour. L'affaire qui
 » m'arriva chez Mr. l'Archiduc ,
 » acheva d'en convaincre. Rappelez-vous
 » Mr. , par quelles lenteurs & par quel-
 » les difficultés je passai , avant que
 » d'obtenir les justes satisfactions deman-
 » dées par le Roi. Encore ne furent-
 » elles accordées que par la crainte de
 » rompre un commerce qui vous met-
 » toit à la merci de l'Angleterre & de
 » la Hollande , n'ayant plus aucune
 » voie de traiter directement avec SA
 » MAJESTÉ. A toute cette condui-
 » te , pouvoit-on croire que l'Empereur
 » eût un desir bien sincère de se lier
 » d'intérêt avec le Roi ? Je crois mê-
 » me pouvoir vous dire que l'on n'en à
 » fait les premières propositions , que lors-
 » qu'on me mit sur le point de quitter
 » votre

1700.

» votre Cour , par le refus de la satis-
 » faction que le Roi demandoit.

» Le Comte d'Harrach m'interrom-
 » pit là dessus , & me dit : *Mr.* ,
 » si d'abord on n'a point eu de conférer-
 » ce avec vous , c'est premièrement , parce
 » que l'Empereur a toujours cru être le
 » seul véritable héritier de la Monar-
 » chie d'Espagne : en second lieu , c'est
 » qu'avant votre arrivée ici , le Roi étoit
 » déjà convenu avec le Roi d'Angleterre
 » & avec les Hollandois sur le Prince
 » Electoral de Baviere.

» Non , *Mr.* lui répondis - je , je
 » crois pouvoir vous assurer qu'il n'y
 » avoit rien de réglé avant mon arri-
 » vée. Que si depuis le Roi a consenti
 » à quelque chose en faveur du Prince
 » Electoral , sa même modération pa-
 » roissoit toujours ; & ce Prince étant
 » mort , vous deviez montrer plus d'ar-
 » deur que d'éloignement à traiter avec
 » SA MAJESTÉ ,

» Mais quoi ? N'y a-t-il donc plus
 » rien , à négocier , reprit le Comte
 » d'Harrach , & tout est-il fini ? Je lui
 » dis : Vous voyez un traité conclu.

» Pour ce traité nous ne pouvons y con-
 » sen-

„ sentir, répliqua le Comte. Je repon-
 „ dis : *Le Roi m'ordonne de renvoyer*
 „ *mon courier dans huit jours au plus*
 „ *tard. Il souhaite passionnément que*
 „ *ces conditions, où sa modération paroît*
 „ *toute entière, soient au gré de l'Empe-*
 „ *reur. Pour moi, Mr., je verrai dans*
 „ *l'intervalle qui m'est fixé ce que vous*
 „ *me ferez l'honneur de me dire,*
 „ *& j'en rendrai un compte fidèle à*
 „ *SA MAJESTÉ. Voilà, SIRE,*
 „ le précis de la première conver-
 „ sation entre le Comte d'Harrach &
 „ moi.

„ J'allai de là chez le Comte de
 „ Kaunits, que je trouvai très-réser-
 „ vé, très-silencieux, & étonné.
 „ Comme il ne me répondoit qu'en
 „ peu de paroles, je m'étendis moins
 „ avec lui qu'avec le Comte d'Har-
 „ rach. Cependant après m'avoir
 „ écouté quelque temps, il me dit :
 „ *Voilà ce que Mrs. de Boufflers & de*
 „ *Portland avoient négocié avant la*
 „ *paix. Je l'assurai du contraire, &*
 „ il me répliqua : *Il y a quelqu'un là-*
 „ *haut, en montrant le Ciel, qui*
 „ *travaillera à ces partages. Je lui ré-*
 „ pon-

1700.

» pondis : *Ce quelqu'un en approuvera*
 » *la justice. Cela est pourtant nouveau ,*
 » *me dit-il , que le Roi d'Angleterre*
 » *& la Hollande partagent la Monar-*
 » *chie d'Espagne. Et ce tiers dont vous*
 » *nous menacez , où est-il ? Je ne le*
 » *connois pas. Quoi ! les Hollandois*
 » *donneront des Royaumes ? Comme il*
 » *s'en prenoit vivement au Roi d'An-*
 » *gleterre & aux Etats-Généraux ,*
 » *je lui dis : Mr. le Comte , trouvez*
 » *bon que je les excuse auprès de vous.*
 » *Ces deux Puissances viennent tout ré-*
 » *cemment de soutenir une guerre qui*
 » *leur a coûté beaucoup , & rien à*
 » *l'Empereur : car enfin vous n'avez*
 » *fait de dépense que contre les Turcs ,*
 » *vous aviez quelques troupes en Italie ,*
 » *& deux seuls Régimens de Hussards*
 » *dans l'Empire qui n'étoient point à sa*
 » *solde. L'Angleterre & la Hollande*
 » *ont donc soutenu seules tout le fardeau.*
 » *Croyez-vous ces deux Nations bien*
 » *empressées à s'engager dans une nou-*
 » *velle guerre pour vos seuls intérêts ,*
 » *quand le Roi marque par sa modéra-*
 » *tion qu'il ne desire que le bien & la*
 » *tranquillité de l'Europe ? Je lui re-*
 » mis

» mis le traité , & ainsi finit notre
 » entretien, dont j'ai rapporté l'essen- 1700.
 » tiel.

» Le jour suivant le Comte d'Har-
 » racb me pria à diner , il bût à la
 » bonne union de VOTRE MA-
 » JESTÉ & de l'Empereur. Il est
 » naturellement très-poli , & il me le
 » parut encore plus ce jour là. Après
 » le repas il me dit : *Voilà le traité*
 » *que Mr. Hop a remis à l'Empe-*
 » *reur. Vous voulez bien que je vous*
 » *fasse voir qu'entre autres choses il y en*
 » *a deux insoutenables , sur les Arti-*
 » *cles IV. & IX. Quoi ! obliger l'Em-*
 » *pereur de priver ses successeurs de la*
 » *réversion légitime de leur bien ! Et*
 » *si le malheur vouloit , continua-t-il ,*
 » *qu'il ne restât qu'un seul Prince de*
 » *toute la Maison d'Autriche , l'Em-*
 » *pereur pourroit-il consentir à le pri-*
 » *ver de toute la succession d'Espagne ?*
 » *Il faut donc faire la guerre & tout*
 » *risquer. D'ailleurs le Milanais est un*
 » *Fief de l'Empire. Depuis quand le*
 » *Roi d'Angletrre & les Hollandois*
 » *veulent-ils être Empereurs ? Car c'est*
 » *à l'Empereur à disposer de ce Fief ;*
 » *com-*

1700.

» comme Charles-Quint en avoit disposé
 » pour son fils.

» Si la seule difficulté étoit de le don-
 » ner , lui répliquai-je , pourvu que
 » l'Empereur ne le donnât pas à son fils,
 » ou que , pour mieux dire , il le don-
 » nât conformément aux articles du trai-
 » té , cela n'arrêteroit peut-être pas.
 » Mais je ne suis point surpris que des
 » Puissances occupées à conserver l'égalité ,
 » seul fondement du repos public ,
 » ne consentent pas qu'un Empereur , dont
 » les dernières conquêtes augmentent con-
 » sidérablement la puissance , y puisse
 » joindre les Indes , les Espagnes , & la
 » Flandre. *Mr.* , répliqua le Comte
 » d'Harrach , tout cela n'est rien , car
 » nous ne pouvons pas le soutenir. Nous
 » parlons ici comme honnêtes gens , &
 » pour moi je déclare que je le fais sans
 » aucun ordre de l'Empereur. Mais
 » prenez la portion que vous offrez à
 » Monsieur l'Archiduc , & laissez
 » nous le reste. A cela je répondis :
 » Je ne me charge , *Mr.* , que de man-
 » der ce que vous me direz ; après la
 » conclusion d'un traité , vous jugez bien
 » que mon pouvoir se borne là. Le Com-
 » te

» *te d'Harrach* finit en me disant une
 » seconde fois : *Mr. je parle de moi-mê-*
 » *me.* Voilà le récit fidèle de cette secon-
 » de conversation ».

1700.

Le reste de la dépêche du Marquis *de Villars* rouloit sur d'autres points indifférens à la négociation.

Cependant l'Empereur , ayant véritablement dessein de se lier d'intérêt avec le Roi , travailloit vivement avec les Ministres à en trouver les moyens, Une matière de cette importance méritoit de sérieuses délibérations , & les Comtes *d'Harrach* & *de Kaunits* n'oublièrent rien , pour convaincre le Marquis *de Villars* que l'on ne vouloit rien moins que l'amuser , & qu'il seroit content des propositions qu'ils avoient à lui faire.

Dans la dernière conversation qu'il eut avec le Comte *d'Harrach* , ce Ministre lui dit que le mémoire de ce qu'il devoit lui dire étoit fait , mais qu'une maladie du Comte *de Kaunits* l'empêchoit de pouvoir assister de deux jours à la lecture que ces deux Ministres devoient lui en faire ; que lui , Comte *d'Harrach* , ne vouloit point la
 faire

1700.

faire seul , parce qu'en matière si grave il ne risqueroit pas d'en prendre sur lui seul les interprétations ni les réponses. Le Marquis *de Villars* lui répondit que , puisque deux Ministres si habiles prenoient la précaution de ne vouloir pas négocier séparément , il les assurait d'avance qu'il n'en prendroit pas moins ; qu'il enverrait le mémoire , & qu'il écrirait en leur présence ce qu'il croiroit pouvoir y être ajouté.

La maladie du Comte *de Kaunitz* à Luxembourg différa de quelques jours la lecture du mémoire par le Comte *d'Harrach*. Mais enfin ces deux Ministres s'étant rejoints à Vienne , ils donnerent rendez-vous au Marquis *de Villars* , & lui lurent deux mémoires : l'un dont il pouvoit faire part à Mr. *Hop* , & l'autre dont ils demanderent que SA MAJESTÉ seule eût connoissance.

Le premier contenoit des plaintes de l'Empereur : Premièrement , de ce que le Roi Catholique étant encore vivant on avoit fait un traité de partage de la Monarchie d'Espagne , malgré tous
les

les égards qui se devoient à un si grand Roi, & aux héritiers respectables de cette grande Monarchie. En second lieu, de ce qu'on n'observoit dans ce traité ni égalité ni décence, puisqu'on y lisoit cette condition injurieuse à l'Empereur, que s'il n'acceptoit le présent traité dans l'espace de trois mois, lui Empereur, premier héritier, n'auroit aucune portion de cette Monarchie, quand la succession en seroit ouverte. Qu'au surplus il étoit bien juste que l'Empereur concertât avec le Roi sur ces matières, mais qu'il ne feroit rien qu'après le retour d'un courrier qu'il envoyoit en Espagne; la Religion, la probité, & la bienséance exigeant que l'on sçût au moins ce que pensoit le Roi d'Espagne sur le partage de ses biens.

A l'égard du second mémoire, les Ministres de l'Empereur déclarerent au Marquis *de Villars* qu'il étoit pour lui seul, qu'il ne devoit pas être communiqué au Sr. *Hop.*

Il contenoit premierement, la surprise où étoit l'Empereur que le Roi eût voulu traiter de la succession d'Es-

1700.

pagne avec des Puissances étrangères, quoiqu'elles n'eussent nul-droit sur aucune portion de cette Monarchie, dont le Roi & l'Empereur pouvoient seuls être héritiers.

Il portoit en second lieu, que l'union étant entièrement rétablie entre ces deux Princes, seuls intéressés dans la succession, l'Empereur ne souhaitoit rien tant que de s'entendre directement avec le Roi, sans la participation des médiateurs qui s'étoient introduits d'eux-mêmes.

Enfin que l'Empereurs ayant trois mois pour se déterminer il seroit facile de les employer à traiter avec le Roi, remettant à S A M A J E S T É, ou de donner les pleins-pouvoirs au Marquis *de Villars*, ou d'agréer que l'Empereur les envoyât au Comte *de Sintzendorff*.

Ce dernier mémoire ajoûtoit, que si le Roi vouloit faire un traité avec l'Empereur, on pouvoit laisser celui de partage tel qu'il étoit, & en faire un autre pour le garder secret jusqu'au temps de l'exécution ; que cependant l'Empereur accepteroit dans les formes
le

le traité déjà fait , tandis que l'on feroit sous main une négociation particulière pour un nouvel arrangement.

1700.

Le Marquis de Villars écrivoit , & ces premiers discours ne paroissant suivis d'aucun autre , il en marqua son étonnement aux Ministres de l'Empereur , & leur dit qu'ayant déjà mandé au Roi les premières paroles du Comte d'Harrach , S A M A J E S T É feroit très-surprise si ces mémoires si attendus ne contenoient que des propositions si générales.

A cela les Ministres répondirent : *Avez-vous des pouvoirs pour traiter ? Dans les préliminaires on ne s'explique pas fort amplement , & même ce seroit en vain.*

Mais repliqua le Marquis de Villars , vous ne dites rien sur le traité. Le Comte d'Harrach reprit : Quand le Roi donne trois mois , c'est pour traiter. Autrement il n'y auroit qu'à dire oui ou non , à la fin du temps marqué. Voulez-vous , ajouta-t-il , que l'on vous en dise davantage ? L'Empereur n'admettra jamais le point de la succession , puisque si Dieu lui enlevoit l'un de ses deux Prin-

1700.

ces, jamais Sa Majesté Impériale ne pourroit consentir à voir sortir de sa Maison la Monarchie entiere. Elle hazardera tout plutôt que de se relâcher sur ce point, & elle ne désespere pas de trouver des amis. Enfin elle ne pourra se résoudre à abandonner le Milanéz, mais elle cédera volontiers toutes les Indes.

Quelle proposition ! répondit le Marquis de Villars. Les premieres de Mr. le Comte d'Harrach étoient de donner la portion entiere de Monsieur l'Archiduc. Vos dernieres paroles sont si éloignées des premieres, que je ne me chargerai jamais d'en informer le Roi, & l'on peut les lui faire sçavoir par le Comte de Sintzendorff.

Le Comte de Kaunits prit la parole, & dit : Mais Mr. dites-nous quelque chose. Je n'ai jamais pensé que l'Empire des Indes offert d'abord, fût un petit objet en échange des Royaumes de Naples & de Sicile. Si d'ailleurs le Roi a tant envie de la Lorraine, l'Empereur se chargera d'accommoder Mr. le Duc de Lorraine.

Le Marquis de Villars fit voir sur cela

cela que le Roi ne pouvoit defirer la Lorraine que pour finir un procès, la situation de ce petit Etat ne pouvant jamais donner aucune inquiétude; que le revenu en étoit médiocre pendant la paix & pendant la guerre; qu'enfin, soit que le Souverain fût dans les intérêts du Roi, ou qu'il s'en éloignât, son Pays ne pouvoit se dispenser de loger des troupes, & de donner des quartiers d'hyver.

1700.

Les Ministres de l'Empereur ne concluant rien de positif, le Marquis *de Villars* les pria de le faire, & ils lui répondirent que si le Roi vouloit traiter à Vienne, il n'y avoit qu'à envoyer des pouvoirs au Marquis *de Villars*: que si Sa Majesté, au contraire, vouloit traiter avec le Comte *de Sintzendorff*, ils lui en envoyeroient dès qu'elle leur auroit fait sçavoir sa volonté; qu'enfin le plus sûr pour abbréger étoit de traiter à Vienne, parce que nos couriers font plus de diligence que ceux de l'Empereur.

Le Marquis *de Villars* repliqua que, pour accourcir une négociation, il falloit que les deux partis le voulussent;

R 3 qu'il

1700.

qu'il y avoit 23. jours qu'il attendoit une réponse, dont il étoit forcé d'avouer qu'il n'étoit pas satisfait, ce qui lui faisoit desirer de n'être pas chargé de cette grande négociation : Premièrement, parce que le Roi seroit mieux servi par les Ministres qui étoient auprès de Sa Majesté, que par lui : En second lieu, parce qu'ayant espéré plus d'ouverture, il en trouveroit beaucoup moins qu'il n'avoit lieu d'en attendre. Qu'ainsi l'intérêt du Roi le porteroit à lui représenter celui que Sa Majesté avoit en toute façon de voir décider sous ses yeux une matière si grave. Cette réponse fut accompagnée de toute la froideur imaginable.

Mais ne voit-on pas chez vous, dirent les Ministres, que l'intérêt de Dieu & celui de nos Maîtres veut qu'ils soient unis ? Et quel fond la France peut-elle faire sur des Puissances qui, après avoir été liées à l'Empereur par des traités, lui manquent néanmoins si ouvertement ? Attendez-vous à la même conduite de leur part à la première occasion. Quelque foible que soit la san-
tié

cé du Roi d'Espagne on peut espérer encore qu'elle ira plus loin que celle du Roi Guillaume. En ce cas le Roi auroit la gloire de rétablir la Religion & le Roi d'Angletrre dans ses Royaumes. On peut traiter secrètement & paroître entrer dans le traité de partage ; & le Roi d'Espagne mort, chacun pourroit prendre les portions qui conviendroient le mieux au Roi & à l'Empereur. On ne peut disconvenir que nous ne soyons les maîtres de l'exécution.

Les deux Ministres ajoûterent que l'Italie entière s'opposeroit à voir le Roi maître d'Etats qui lui ouvriroient la conquête aisée de tout le reste.

Le Marquis de Villars fit sur cela la réponse qui se présentoit naturellement, sçavoir, que l'Italie craindrait encore plus l'Empereur, dont les droits certains ou supposés la soumettroient toute entière.

Le Comte de Kaunits reprit : *Les droits de Charlemagne, quoique très-anciens, seront mieux soutenus par la France que les nôtres, sans contredit meilleurs & plus modernes. Et l'on verroit bien-*

1700.

tôt le Pape à Avignon , si les Royaumes de Naples & de Sicile appartenoint à un de vos Princes

Le Marquis de Villars répondit que le Pape , Rome , & toute l'Italie se croiroient plus tranquilles , le Milanéz étant possédé par un Prince particulier , que quand ils verroient l'Empereur les environner de toutes parts ; que c'étoit le sentiment de Rome entière , que la République de Venise aimeroit mieux Mr. de Lorraine à Milan que tout autre.

Mais quand vous aurez Naples & la Sicile , répondirent les deux Ministres , quelle sera leur ressource pour se défendre d'être entièrement dans votre dépendance , avec toutes vos forces maritimes , capables d'asservir , ou d'intimider tout la Méditerranée ? La conférence finit à ces paroles , qui n'allèrent à rien de plus.

Pendant cette négociation , le Marquis de Villars avoit ordre de veiller toujours à ce qui regardoit la guerre commencée dans le Nord. Les Royaumes de Suede & de Dannemarck , la Prusse , la Pologne , & le Czar ,
fai-

faisoient des propositions pour s'unir à la France, ou à l'Empereur, & promettoient également à ces deux Puissances d'embrasser leurs intérêts sur la division que causeroit apparemment la mort prochaine du Roi d'Espagne. Enfin toute l'Europe étoit ébranlée, & tout préparoit un embrasement général, qui ne pouvoit être étouffé que par une sincère union du Roi avec l'Empereur.

1700.

Mr. le *Duc de Savoye* de son côté prenoit des mesures; & son Ambassadeur, qui étoit dans la plus vive agitation, avoit de fréquentes conférences avec les Ministres de l'Empereur, fort souvent aussi avec le Marquis *de Villars*, & avec les Ministres des Puissances Maritimes. Mais à travers tous ses discours, il étoit aisé d'appercevoir que son Maître cherchoit à se donner à qui lui feroit le meilleur parti.

Cependant le Marquis *de Villars* reçut une dépêche du Roi datée du 16. de Juin. Elle marquoit une opinion formée que l'Empereur n'agissoit pas de bonne-foi avec Sa Majesté: que

R. S. les

1700.

les propositions de traiter directement étoient plutôt causées par une secrète vûë d'éloigner le Roi des mesures prises avec l'Angleterre & la Hollande , que par le desir sincere de partager la Monarchie d'Espagne avec le Roi ; que l'intention de l'Empereur étoit , de profiter de la résolution qu'il croyoit prise par le Roi d'Espagne de déclarer *l'Archiduc* son unique héritier , & qu'il songeoit à s'attacher le *Duc de Savoye* , dont les forces étoient nécessaires pour faciliter l'exécution de ce dessein.

Les retardemens des Ministres de l'Empereur , qui différoient toujours à s'expliquer , augmentoient encore les soupçons du Roi , & le fortifioient dans l'intention de s'en tenir au traité de partage.

Au fond , le Roi n'avoit jamais compté que l'Empereur voulût de bonne-foi partager avec lui la Monarchie d'Espagne ; & l'Empereur pensant la même chose de Sa Majesté , chacun avoit commencé par prendre des mesures tout opposées à ce dessein apparent. L'Empereur étoit persuadé

suadé que ses anciens Alliés entreroient plus viveurent dans ses intérêts , & le Roi croyoit beaucoup faire de diviser une ligue , qui avoit causé une guerre si longue & si cruelle.

Sa Majesté avoit eu cette vuë en traitant la paix de Ryswyk , & les premieres instructions qui furent données au Marquis *de Villars* , lui prescrivoient d'inspirer aux diverses Cours de l'Empire dont les Ministres étoient à Vienne , que leur intérêt devoit être uniquement de craindre la trop grande puissance de l'Empereur , la mort prochaine du Roi d'Espagne pouvant réunir de si grands Etats.

Il y avoit plusieurs siècles que les Maisons de France & d'Autriche étoient ennemies irréconciliables. La guerre finie n'avoit pas dissipé les défiances , & ce furent ces inquiétudes mutuelles qui empêcherent la véritable union , qui pourtant , selon la pensée du Marquis *de Villars* , étoit plus sincèrement désirée par l'Empereur , que l'on ne vouloit se le persuader en France.

Le Sr. *Hop* , Ministre d'Angleterre

R 6 &

1700.

& de Hollande , confia au Marquis *de Villars* le peu de satisfaction qu'il avoit du silence & des froideurs des Ministres de l'Empereur , sans que ses plaintes sur cela pussent faire penser qu'il eût aucun soupçon d'une intelligence plus vive de leur part avec le Marquis *de Villars*.

Effectivement les Ministres de l'Empereur paroissoient fort piqués contre l'Angleterre & la Hollande , & le Marquis *de Villars* étoit extrêmement attentif à ne pas donner au Ministre de ces Puissances le moindre soupçon des desseins que l'Empereur pouvoit avoir de se lier avec le Roi. Il étoit trop important dans la conjoncture présente , & vû les mesures du traité de partage , que le Ministre du Roi parût n'avoir rien de réservé pour le Sr. *Hop*. Celui-ci ayant voulu , sur le retour d'un courier de Madrid presser le Comte *d'Harrach* de s'expliquer plus clairement que la Cour de Madrid n'avoit encore fait , ce Ministre lui répondit froidement , & même avec hauteur : *Dans la fin des 3. mois l'Empereur fera déclarer ses intentions.*

La

La Cour de Vienne n'oublioit rien cependant pour se faire de puissans amis dans l'Empire. Le plus considérable étoit l'*Electeur de Brandebourg*, qui, voulant obtenir le titre de Roi, promettoit à tout événement des secours à l'Empereur, auquel le *Duc de Savoye* paroissoit encore vouloir se lier.

L'Ambassadeur de ce Prince à Vienne se donnoit un grand mouvement, & prétextoit, parlant au Marquis *de Villars*, des difficultés qu'il trouvoit auprès des Ministres de l'Empereur pour l'acquisition de divers Fiefs, que son Maître vouloit avoir. Mais tous les soins que cet Ambassadeur prenoit pour se cacher, ne découvroient que mieux ses véritables dessein au Marquis *de Villars*.

Il revint alors un courier de Madrid à Vienne envoyé sur la nouvelle du traité de partage. Les Ministres de l'Empereur dirent seulement au Marquis *de Villars*, que le Roi d'Espagne avoit appris une si dure nouvelle avec une grande fermeté ; que ce Prince en écrivoit quatre lignes de sa main à l'Empereur, par lesquelles il lui mandoit

1700.

doit , que tous les Grands de son Royaume lui avoient témoigné leur indignation d'un pareil traité , & qu'ils l'avoient tous assuré que pour en empêcher l'exécution , ils étoient prêts à sacrifier leurs biens & leurs vies.

Le Prince de *Schuvartzenberg* n'étoit pas des conférences , mais il étoit très-bien avec l'Impératrice , & par conséquent informé de ce qui s'y traitoit. Il dit au Marquis de *Villars* : *Souvenez-vous , Mr. , des premiers discours que je vous ai tenus ; gens plus considérables que moi ont parlé ; mais je vous répète que rien ne sera si avantageux à vos Maîtres qu'une bonne intelligence , & un partage concerté entre eux , car pour celui qui est réglé par le traité , jamais il n'aura lieu.*

Mr. de *Torcy* envoya au Marquis de *Villars* une relation exacte de tout ce qui s'étoit passé entre lui & le Comte de *Sintzendorff* , sur les ordres que celui-ci avoit reçus de l'Empereur , & tout aboutissoit à dire , que ce Prince ne consentiroit jamais à envoyer l'*Archiduc* , son fils , en Espagne. Toutes les conditions que proposoit le

Comte

Comte de *Sintzendorff* étoient inférieures à celles que les Ministres de l'Empereur avoient faites au Marquis de *Villars*, & sur lesquelles ils avoient demandé un profond secret. Ainsi le fort de la négociation étoit à Vienne.

On fut porté à croire à la Cour de France que le Roi d'Espagne demandoit *l'Archiduc* auprès de lui. En effet la raison vouloit assez, vû l'infirmité du Roi, que ce jeune Prince fût à portée de recevoir la succession de la Monarchie, dès qu'elle seroit ouverte. Ainsi le Marquis de *Villars* avoit grande attention à observer toutes les démarches de *l'Archiduc*, afin de pouvoir en informer le Roi avec une extrême diligence. Il auroit même pris la précaution de dépêcher un courrier en droiture à Toulon, où il sçavoit qu'on armoit un grand nombre de vaisseaux, pour avertir les Commandans de la marine, en cas que *l'Archiduc* eût pris la route d'Italie, afin qu'à tout événement, si nos Généraux de mer avoient ordre de traverser le passage de ce Prince en Espagne, ils fussent promptement informés de ce dessein.

Du-

1700.

Durant ce temps la guerre de Livonie commencée partageoit l'Empire. Les Princes opposés au neuvième Electorat , soutenoient le parti qu'ils croyoient le moins attaché à la Cour de Vienne. D'une autre part , l'Empereur mal satisfait de l'Angleterre & de la Hollande , s'attachoit tous ceux qui étoient le moins liés avec ces deux Puissances , & comme on l'a déjà dit , jamais l'on n'avoit vû tant de disposition à un embrasement universel dans l'Europe.

La négociation à Vienne étoit d'autant plus délicate , que le Roi & l'Empereur avoient le même intérêt de la cacher aux Puissances Maritimes.

L'Empereur observoit cependant moins d'égards , & se plaignoit assez vivement de leur conduite ; tandis que ses Ministres n'oublioient rien pour persuader le Marquis *de Villars* , & pour prouver que l'unique intérêt de leurs Maîtres étoit une liaison étroite entre-eux. Ils alléguoient pour raisons , que le crédit du Roi *Guillaume* étoit perdu en Angleterre , que ce Prince étoit broüillé avec les Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse , que
fa

sa santé n'étoit pas moins dangereusement attaquée que celle du Roi d'Espagne ; qu'enfin l'Europe n'étoit pas en état de s'opposer au partage légitime & convenable que le Roi & l'Empereur pourroient faire. Ils ajoûtoient à ces raisons, les troubles commencés par la guerre du Nord , où se trouvoient intéressés la Suede , la Pologne , le Czar, & l'*Electeur de Brandebourg* ; que l'*Electeur de Baviere* étoit devoüé au Roi ; que l'Italie ne pouvoit se dispenser de souscrire aux décisions de Sa Majesté & de l'Empereur. Pour tout dire , il ne fut omis par les Impériaux aucune des raisons spécieuses & solides , qui pouvoient nous ébranler.

D'un autre côté le Marquis *de Villars* donnoit peu d'espérance que le Roi ne s'en tint pas au traité de partage. Les difficultés paroissoient rouler principalement sur le Milanéz , que l'Empereur vouloit absolument conserver. Le point de la succession étoit tel aussi , que l'Empereur ne l'abandonneroit jamais.

Le Marquis *de Villars* mandoit au
Roi

1700.

Roi que , si le Comte de *Sintzendorff* laissoit entendre que l'Empereur pouvoit enfin céder le Milanéz , il étoit persuadé que l'on trompoit ce Ministre , suivant la maxime assez établie dans le Ministère , que quand une Cour en veut tromper une autre , elle commence par tromper son Ambassadeur même. Enfin le Marquis de *Villars* assuroit le Roi qu'il ne devoit jamais attendre de l'Empereur une véritable & formelle renonciation au Milanéz.

Il étoit bien vraisemblable que les principaux Etats de l'Italie craignoient le voisinage du Roi. Aussi *Loredano*, Ambassadeur de Venise à Vienne , & l'une des meilleurs têtes du Sénat , dit au Marquis de *Villars* : *L'Angleterre & la Hollande ne peuvent donner au Roi une grande marque de leur estime & de leur respect pour lui , qu'en desirant qu'il n'ait pas la Flandre ; & je crois toute l'Italie bien disposée à donner au Roi votre maître la preuve des mêmes sentimens , en ne lui souhaitant pas le Milanéz.*

Le Sr. *Hop* étoit persuadé que les Vénitiens s'unissoient avec l'Empe-
 reur ,

reur, & que le *Duc de Savoye* étoit dans les mêmes intentions. Le Marquis *de Villars* jugeoit de même par les démarches de cet Ambassadeur, qu'il travailloit à un traité secret avec l'Empereur.

Dans ces entrefaites on vint à croire, que le Prince *de Vaudemont*, Gouverneur du Milanez, étoit dévoué à la France, & le bruit courut que le Roi d'Espagne l'avoit fait arrêter. Mais cette nouvelle fut bien-tôt détruite, aussi bien que les soupçons que l'on vouloit prendre contre le Prince *de Vaudemont*, le fils, homme de beaucoup de mérite.

Cependant le Sr. *Hop* reçut des ordres d'Angleterre & de Hollande de presser la Cour de Vienne. Il représenta que le temps étoit précieux, & que si l'Empereur vouloit le perdre, ses Maîtres étoient déterminés à n'en pas user de même. Toutes ces instances n'attirerent des Ministres de l'Empereur que des réponses froides & ambiguës. Ils se contenterent de dire au Sr. *Hop* qu'ils attendoient des nouvelles d'Espagne, sans lesquelles
l'Em-

1700.

l'Empereur ne pouvoit prendre aucun parti, & d'une autre part ils assuroient le Marquis *de Villars*, que leur Maître vouloit traiter avec lui. Cependant le Comte *de Sintzendorff* étoit persuadé que la négociation se feroit en France, par conséquent qu'il en seroit chargé; & le Marquis *de Villars* faisoit ce qui étoit en son pouvoir pour que cela fût ainsi, persuadé qu'il étoit de la dignité & de l'intérêt du Roi qu'un Traité si important se fît sous ses yeux.

Le Comte *de Sintzendorff* ayant fait de grandes instances, pour changer dans le traité de partage l'article IX. qui régloit la succession, & qui portoit le choix d'un tiers; le Roi, après avoir communiqué ces projets de changement au Roi d'Angleterre & au Pensionnaire *Heinsius*, manda au Marquis *de Villars*, que si l'Empereur déclaroit n'exiger d'autre changement que celui de l'article en question, on pouvoit y travailler & lui donner satisfaction; mais qu'avant tout, il falloit être sûr que cette difficulté seroit l'unique.

Le Roi apprenoit encore une grande

de nouvelle au Marquis *de Villars*, c'est que tous les Conseillers d'Etat à Madrid, à l'exception d'un seul, avoient été d'avis de lui demander un de ses petits-fils pour successeur du Roi d'Espagne, regardant ce moyen comme le seul qui pût empêcher la division de leur Monarchie.

Rien n'étoit plus propre que ces nouvelles à faire expliquer les Ministres de l'Empereur. Cependant comme le Marquis *de Villars* ne laissoit presque point d'espérance que le Roi pût se désister du traité de partage, le Comte *d'Harrach* lui dit, que son silence les engageoit à le garder aussi, & que c'étoit à eux à chercher leurs convenances, dès que le Roi ne voudroit pas suivre ses véritables intérêts, qui étoient certainement de s'entendre avec leur Maître.

Le Duc *de Molés*, Ambassadeur d'Espagne, arriva à Vienne le 10. de Juillet, & eut d'abord audience de l'Empereur. Il apporta l'Ordre de la Toison d'Or pour le Prince *de Vaudemont*, le fils, & apprit au² pere qu'il étoit confirmé pour trois ans encore
dans

1700.

dans ses Gouvernemens de Milan. On dit aussi que cet Ambassadeur apportoit un Testament du Roi d'Espagne en faveur de *l'Archiduc*. Enfin l'on répandoit quelquefois le bruit d'une ligue des Princes d'Italie avec l'Empereur, ce que le Marquis *de Villars* avoit grande attention de démêler. Cependant il crut toujours que ces bruits de ligue n'avoient aucun fondement réel, & l'événement fit bien voir qu'il ne s'étoit pas trompé.

La Cour Impériale prit la résolution d'aller passer le mois d'Août à Neustat. L'Electeur Palatin & l'Electrice furent du voyage, & le Marquis *de Villars* suivit. Les Ministres de l'Empereur y apprirent la résolution que les Conseillers d'Etat à Madrid avoient prise de donner la Monarchie entiere à un des fils de Monseigneur *le Dauphin*, & dirent au Marquis *de Villars* que cette nouvelle ne leur cau-
soit point d'inquiétude, parce que si le Roi refusoit les offres qu'on lui faisoit c'étoit suivre le traité de partage, beaucoup moins avantageux pour Sa Majesté que ceux que l'on pou-
voit

voit faire avec l'Empereur ; qu'au contraire si elle les acceptoit , les mêmes Puissances qui vouloient le partage s'uniroient plus fortement que jamais avec l'Empereur.

1700.

Le Marquis de Villars leur répondit : Si le Roi refuse les offres de l'Espagne , vous n'avez rien de meilleur à faire que de souscrire au traité de partage ; & si le Roi accepte la Monarchie entière pour un des fils de Monseigneur , nous n'aurons pas beaucoup de mal à craindre de toutes les Puissances qui n'ont pû nous nuire lorsqu'elles faisoient agir tant d'Etats qui seront pour nous , & assurément mieux gouvernés , quand ils voudront faire usage de la sagesse & des conseils d'un Roi qui ne leur en donnera que pour les conserver tranquilles & unis sous un même Maître. Ainsi , Mrs. , après un mûr examen , vous trouverez que rien ne vous convient mieux que d'entrer dans le traité , puisque vous voyez quelque espérance de changement dans l'article qui vous faisoit le plus de peine.

Les nouvelles d'Espagne pressioient fort la Cour de Vienne de se déterminer. Mais le Testament que le Duc
de

1700.

de Molès faisoit espérer en faveur de *l'Archiduc*, retenoit les Ministres, qui dirent au Marquis *de Villars*, qu'ils attendoient le retour d'un courier d'Espagne, & que dès qu'il seroit arrivé ils lui parleroient plus positivement.

Cependant comme ils prévoyoiient que de certains partis leur pourroient attirer la guerre, ils prirent la résolution de remonter la Cavalerie, & de recrûter toutes leurs troupes qu'ils avoient conservées entieres après la paix du Turc.

Le courier de Madrid, si attendu, arriva enfin. On voulut croire que les Ministres de l'Empereur avoient caché son retour pendant trois jours; mais le Comte *d'Harrach* pour en dissuader le Marquis *de Villars*, lui montra une lettre du Comte *d'Harrach*, son fils Ambassadeur à Madrid, dont la datte faisoit voir qu'il n'y avoit pas eu de mystère sur l'arrivée de ce courier. Les conférences chez l'Empereur étoient fréquentes, & l'on vit sensiblement diminuer les apparences que l'Empereur pût souscrire au traité de partage. Les trois mois donnés pour se déterminer finissoient au 18. Août, ainsi

ainsi il restoit peu de jours pour déclarer la dernière résolution.

1700.

Le Roi s'attendoit bien , comme il le marquoit au Marquis *de Villars* par sa dépêche du 5. d'Août , que celles qui arriveroient de Madrid à Vienne , & les assurances que donnoit le Duc *de Molés* des dispositions favorables du Roi & de la Reine d'Espagne pour l'Empereur , empêcheroient ce Prince de souscrire au traité de partage , malgré les instances réitérées de l'Angleterre & de la Hollande. Ainsi l'on attendoit avec impatience à la Cour de France la résolution de celle de Vienne, qui partit le 6. d'Août pour Luxembourg , & le 7. pour Neustat.

Le Marquis *de Villars* demanda aux Comtes *d'Harrach* & *de Kaunits* s'ils vouloient attendre jusqu'au 18. à déclarer les intentions de l'Empereur. Ces Ministres répondirent qu'ils n'avoient pas d'ordre encore de les faire connoître. Cependant ils s'expliquèrent plus clairement à quelques Ministres étrangers , & ne firent aucune difficulté de leur déclarer que l'Empereur ne souscriroit jamais au traité.

1700.

Le Marquis de *Villars* étoit informé qu'ils ménageoient les Puissances d'Italie autant qu'il leur étoit possible , comptant aîsez sur le *Duc de Savoie*, entierement sur celui de *Modene*, & sur le *Grand-Duc*. Il n'y avoit pas lieu d'espérer que les Vénitiens se déclarassent , & l'Empereur ne se flatoit pas non plus de faire déclarer les Génois , ni le *Duc de Mantoue* pour ses intérêts.

Quant aux Etats de l'Empire , la Cour de Vienne se croyoit assurée de l'*Electeur de Brandebourg*, de l'*Electeur de Saxe*, Roi de Pologne , de la Maison d'*Hanover*, dévouée à l'Empereur par le neuvième Electorat , & par l'alliance du *Roi des Romains* avec une Princesse de cette Maison. Car il faut sçavoir que le neuvième Electorat étant toujours attaqué par la plûpart des Princes de l'Empire, il ne pouvoit être solidement établi par la protection & par l'autorité de l'Empereur.

Les Comtes d'*Harrach* & de *Kaunîts*, en partant pour Neustat , dirent au Marquis de *Villars* , qu'ils ne sçavoient pas si l'Empereur attendroit le dernier jour

jour à faire connoître ses intentions; mais que , quoi qu'ils eussent à lui déclarer , le meilleur parti pour eux & pour nous seroit toujours une parfaite union entre nos Maîtres.

On prétendoit que le Roi d'Espagne avoit envoyé des ordres aux Vice-rois & Gouverneurs de tous ses Etats en Italie d'y recevoir les troupes de l'Empereur ; auquel cas le Roi mandoit au Marquis *de Villars* qu'il feroit dire au Roi d'Espagne , que si cet ordre n'étoit révoqué , il feroit entrer en Espagne les troupes qui étoient sur nos frontieres de la Catalogne & de Biscaye. Cependant comme le Marquis *de Villars* s'étoit rendu à Neustat , le Comte *d'Harrach* lui donna le 18. la réponse de l'Empereur , sur la proposition qui avoit été faite à ce Prince d'entrer dans le traité de partage.

Cette réponse portoit , que l'Empereur voyant le Roi d'Espagne éloigné des périls prochains que l'on publioit sans fondement , étant d'ailleurs son oncle & son plus proche héritier , il croiroit manquer à toutes les règles de

1700.

la bienfiance , si durant la vie de ce Prince , & tandis qu'il pouvoit avoir des enfans , il entendoit à un partage de la succession ; qu'il espéroit que le Roi ne prendroit pas cette résolution en mauvaise part ; que cependant en cas d'ouverture à la succession , il entreroit avec joye dans les expédiens qui pourroient maintenir la bonne intelligence qu'il vouloit toujours conserver avec Sa Majesté ; que quant à la nomination d'un tiers , il ne croyoit pas qu'elle se pût faire , ni que le Roi la voulût ; puisqu'on ne pouvoit disposer des Etats du Roi d'Espagne pendant sa vie ; que si néanmoins on vouloit avant sa mort établir ce tiers , on étoit disposé à tout pour l'empêcher d'entrer en possession. Tellé fut la réponse de l'Empereur.

Le Comte *d'Harrach* ajoûta dans la conversation , que la menace de donner à un seul la succession de la Monarchie , étoit la plus surprenante qu'on pût imaginer ; que la liberté de donner des Monarchies seroit d'un terrible exemple dans le monde , & que le prétendu tiers ne pourroit être le *Duc de Savoie* , Mais le Marquis *de Villars* eût démêler

démêler que les Ministres de la Cour de Vienne ne craignoient rien de la part de ce Prince, & il crut reconnoître à leur tranquillité sur cela que le *Duc de Savoye* étoit en quelque commerce avec l'Empereur.

1700.

Enfin, dit le Comte d'*Harrach*, laissons dormir cette affaire, & ce traité prématuré, puisque le Roi d'*Espagne* jouit de la santé. Nos Maîtres trouveront dans la suite que rien ne leur peut tant convenir que de s'entendre.

Le Comte de *Kaunits* dans une conversation assez longue qu'il eut avec le Marquis de *Villars*, lui rappella toutes les ouvertures que le Comte de *Kinsky* lui avoit faites, dans le temps même où l'on sçavoit que la France vouloit prendre des mesures avec l'Angleterre & avec la Hollande. Il ajouta que le Comte de *Portland* avoit jetté les premiers fondemens de cette négociation, que ces deux Puissances les avoient trompées & qu'ils étoient bien sûrs qu'elles nous tromperoient de même.

Le Marquis de *Villars*, convaincu par la réponse de l'Empereur, que le refus qu'il faisoit d'entrer dans le partage,

1700.

obligeroit les Puissances qui l'avoient fait à suivre des mesures violentes , représenta encore au Roi, combien il lui seroit avantageux d'entrer dans la premiere proposition du Comte d'*Harrach*. Il ne balança pas à s'étendre sur toutes les raisons qui pouvoient porter à prendre ce parti , sans difficulté le plus glorieux & le plus utile. Enfin il supplioit Sa Majesté de vouloir bien y faire de nouvelles réflexions , puisque le refus de l'Empereur exigeoit de nouvelles délibérations.

L'on tint à Neustat diverses conférences avec l'Ambassadeur d'Espagne, auxquelles le Président de guerre fut appelé ; & l'on pouvoit juger par les dispositions de la Cour Imperiale, aussi bien que par sa vivacité à traiter avec les Ministres étrangers , qu'elle se préparoit à la guerre , & à tout hasarder , plutôt que de ne pas suivre ses prétentions, qu'elle estimoit les plus légitimes & les plus justes à la succession ; d'autant plus que le Roi d'Espagne joignoit , disoit-on , aux offres qu'il faisoit à l'Empereur, tous les secours qui étoient en son pouvoir pour le soutenir.

Il vint alors un courier du Comte *d'Harrach*, Ambassadeur de l'Empereur à Madrid, dont les lettres confirmoient la nouvelle déjà reçue d'une meilleure santé du Roi d'Espagne. Elles portoient aussi que le Roi & la Reine d'Espagne avoient ramené à leur sentiment la plupart des Conseillers d'Etat, qui avoient été d'avis d'offrir la Monarchie d'Espagne à un des fils de Monseigneur *le Dauphin*. 1700.

Toutes ces nouvelles fortifioient l'Empereur dans la résolution prise, de ne pas entrer dans le traité de partage. Il est vrai que le nombre de ses troupes étoit assez considérable, mais le desordre dans ses finances étoit au plus haut point, & la foiblesse de l'Espagne se pouvoit comparer à l'état de la santé de son Roi. Les ressources n'étoient pas proportionnées à de tels inconvéniens. La principale étoit le miracle de la Maison d'Autriche : c'étoit un proverbe de la Cour de Vienne, & l'on y citoit une infinité d'exemples, où cette puissante Maison, prête à tomber, s'étoit relevée contre toute espérance. On attendoit le reste du bénéfice du

1700.

temps & du chapitre des accidens, si souvent cité dans les Mémoires du Cardinal *de Retz*.

Le Roi donna ordre alors au Marquis *de Villars* de déclarer à l'Empereur, que s'il faisoit entrer des troupes dans l'Italie pour s'assurer des Etats du Roi d'Espagne de son vivant, on seroit obligé de s'y opposer. Le Sr. *Hop* fit une semblable déclaration de la part du Roi d'Angleterre & de la Hollande.

Les mêmes ordres furent envoyés au Sr. *de Blecour*, à Madrid, & on le chargea de déclarer au Roi d'Espagne, que s'il donnoit entrée dans ses Etats aux troupes de l'Empereur, le Roi aussi bien que les Puissances Maritimes s'y opposeroient, & que pour conserver la tranquillité de l'Europe, il étoit nécessaire que l'Empereur s'engageât à ne faire aucun mouvement de troupes qui pût la troubler.

Pour dire la vérité, il n'y avoit aucun fondement réel au dessein qu'on donnoit à l'Empereur de faire marcher des troupes en Italie. Il est bien certain qu'en plusieurs conférences, où assistoient l'Ambassadeur d'Espagne &

le

le Président de guerre, il avoit été agité, quelles mesures on pouvoit prendre, si la France faisoit marcher des troupes vers l'Italie, & dans ce cas l'Empereur prétendoit en faire entrer aussi par le Tirol & par les Grisons. Mais il n'y avoit aucune apparence que la Cour de Vienne voulût prévenir par aucun mouvement.

Par toutes les nouvelles de Madrid, la santé du Roi d'Espagne paroissoit meilleure, & le Cardinal *Porto-carrero* avoit réuni là plupart des Grands, des Ministres, & des Conseillers d'Etat, pour empêcher la division de la Monarchie. Tous ces différens particuliers offroient les appointemens de leurs Charges, & de taxer eux-mêmes leurs propres biens, pour un dessein si convenable à leur gloire & à leur utilité.

On prétendit même que le Roi d'Espagne achetoit des troupes des Princes de l'Empire, pour fortifier les garnisons du Milanéz, & que l'*Electeur de Brandenbourg* offroit huit-mille hommes des siennes. Tout cela cependant ne paroissoit qu'à titre de précaution de la part du Roi d'Espagne, & l'Empe-

1700. reur ne sembloit pas y prendre part.

La réponse du Roi d'Espagne au mémoire du Sr. *de Blecour*, pour empêcher ce Prince d'envoyer des troupes en Italie, fut qu'il ne songeoit point à y faire entrer celles de l'Empereur, mais qu'il ne croyoit pas; quand les siennes propres avoient besoin de recruës, qu'aucune puissance pût desapprouver qu'il leur en donnât, comme il ne se mêloit pas de l'entretien des troupes des autres Souverains.

Cependant le Marquis *de Villars* s'acquitta des ordres qu'il avoit reçûs, & prit audience de l'Empereur, pour lui déclarer que le Roi desiroit toujours également la continuation de la tranquillité générale, & d'une parfaite intelligence avec Sa Majesté Impériale: mais que si elle faisoit passer de ses troupes en Italie, comme le bruit en étoit répandu, cette union seroit bientôt altérée.

L'Empereur fit réponse, qu'il avoit toujours souhaité la paix, & une bonne intelligence avec le Roi; que ces bruits répandus sur la marche de ses troupes étoient sans fondement, & qu'il croyoit bien

bien que le Roi n'entreprendroit rien sur les Etats de Sa Majesté Catholique.

1700.

Il est certain que l'Empereur desiroit que rien ne troublât la tranquillité présente. Comme il espéroit que le Roi d'Espagne vivroit quelques années au-delà de ce qu'on avoit cru, il se flatoit que la vie de ce Prince lui donneroit des occasions plus favorables de dissiper les mesures que les Puissances Maritimes avoient prises, pour leur seul intérêt, & contre les siens. Effectivement le leur étoit de voir l'Espagne très-foible, & sous l'autorité d'un Prince obligé à dépendre d'eux; supposant avec raison qu'un fils de l'Empereur seroit plus disposé à s'unir à l'Angleterre & à la Hollande, qu'au Roi de France.

L'esprit de tranquillité établi par les mutuelles promesses que s'étoient faites le Roi & l'Empereur de ne la pas troubler par aucun mouvement de troupes durant la vie du Roi d'Espagne, n'empêchoit pas l'Empereur de vouloir que l'on s'expliquât sur ce Prince auquel on prétendoit faire tomber les portions de la Monarchie d'Espagne, si l'Empereur, auquel on les avoit offertes,

1700.

n'entroit pas dans le traité de partage.

Le Comte *de Sintzindorff* eut ordre de presser le Roi sur cela , & la réponse fut , que le choix & la déclaration ne dépendoient ni du Roi ni des Puissances Maritimes , & que les Contractans étoient convenus de le nommer à la première réquisition qui en seroit faite par la France , ou par l'Angleterre , si l'Empereur refusoit d'entrer dans le traité. Le Marquis *de Villars* eut ordre de faire la même réponse aux Ministres de la Cour de Vienne , lorsqu'ils lui parleroient sur ce sujet.

Le Roi fit part au Marquis *de Villars* d'une lettre du Sr. *de Blecour* , écrite de Madrid le 24. de Septembre , & elle portoit que le Roi d'Espagne étoit à l'extrémité. Une seconde lettre du Sr. *de Blecour* , datée du 28. marquoit que ce Prince avoit reçu le Viatique , & le bruit de sa mort commençoit à se répandre.

Cependant un courrier du Comte *d'Harrach* , parti de Madrid le 1. d'Octobre , apprit que le Roi d'Espagne se portoit un peu mieux , mais qu'à la vérité il y avoit peu d'espérance qu'il pût aller bien loin.

Le

Le Marquis *de Villars* reçut un courrier du Roi avec des dépêches du 6. d'Octobre, & des ordres de presser l'Empereur plus fortement que jamais de se déclarer sur le traité de partage, l'état de la santé du Roi d'Espagne étant tel, que l'on ne pouvoit espérer de vie à ce Prince que pour très-peu de jours.

Il étoit public à Madrid que la plupart des Grands d'Espagne, voulant éviter le partage de la Monarchie d'Espagne, & ne pouvant se flater de la conserver entière, qu'en demandant un des petits-fils du Roi, avoient résolu de se mettre entre ses mains. Les troupes de Sa Majesté étoient disposées sur la frontière d'Espagne, de manière à pouvoir soutenir sans peine & sans péril le parti qui se déclaroit pour un de nos Princes : les Etats de l'Empire étoient fort divisés, le Roi y avoit plusieurs Princes dans ses intérêts ; & en un mot il paroissoit dangereux pour l'Empereur de n'entrer pas dans le traité de partage, qui, au refus de l'Empereur, nommoit un tiers pour la portion destinée à l'*Archiduc*.

Le Marquis *de Villars* prit donc audience

1700.

dience de l'Empereur , & pressa ce Prince de s'expliquer , en lui exposant toutes les raisons marquées ci-dessus. Toute la réponse de S. M. I. fut que ses Ministres feroient sçavoir ses intentions au Marquis *de Villars*.

Deux couriers qui arriverent de Madrid , donnerent alors quelques espérances de voir durer un peu plus que l'on ne l'avoit cru la vie du Roi d'Espagne , pour retarder les réponses qu'on demandoit , ou pour les rendre moins favorables aux instances des Puissances liguées. Elles vouloient premierement que l'Empereur entrât dans le traité, du moins qu'il s'engageât à n'envoyer aucunes troupes dans les Etats d'Espagne ni dans l'Italie ; en second lieu qu'il ne se mît en possession, sous quelque prétexte ni de quelque maniere que ce fût, d'aucune partie de la Monarchie d'Espagne.

L'Empereur consentit à n'envoyer aucunes troupes , hors les recrues qui seroient nécessaires aux Régimens Allemands qu'il avoit au service du Roi d'Espagne. Mais en même-tems il déclara qu'il se réservoit tous ses droits sur cette Monarchie , & qu'il n'entre-

roit

roit en façon du monde dans le traité de partage ; que d'ailleurs il ne pou-
voit regarder qu'avec peine le tiers dont on le menaçoit ; & qu'enfin il pouvoit se plaindre encore avec justice de toutes les voyes que l'on mettoit en usage , pour faire entrer dans ce traité toutes les Puissances de l'Europe. Cette réponse n'expliquoit pas néanmoins bien clairement que l'Empereur, du vivant du Roi d'Espagne , ne se mettroit en possession d'aucun des Etats de ce Prince. Aussi le Marquis *de Villars* en fit ses représentations aux Comtes *d'Harrach*, & *de Kaunitz*, & ils lui répondirent, que cet article étoit compris dans l'engagement de n'envoyer aucunes troupes en Italie

Le Marquis *de Villars* repliqua , que cet envoi de troupes n'étoit pas indispensablement nécessaire pour se mettre en possession , que les Vicerois & Gouverneurs du Roi d'Espagne pouvoient, sur des ordres de leur Maître , reconnoître l'Empereur ou l'Archiduc pour Souverain. Ces remontrances ne firent rien changer à la réponse , & elle fut envoyée sans modification.

On reçut à Vienne deux couriers ,
dont

1700.

dont l'un apprenoit l'extrémité, & l'autre la mort du Pape, arrivée la nuit du 27. au 28. de Septembre. La Cour de Vienne se flatoit que le nouveau Pontife qu'on éliroit lui seroit favorable, & que la crainte qu'auroit toute l'Italie, de se voir entre les mains du Roi, donneroit des amis & des alliés à la Maison d'Autriche.

Un second courier de la part du Roi vint apprendre au Marquis *de Villars*, qu'il en avoit passé un à Paris, dépêché de Madrid, qui portoit à l'Electeur Palatin la nouvelle de la mort du Roi d'Espagne, arrivée le 2. d'Octobre. Le Roi mandoit au Marquis *de Villars*, que bien qu'il n'eût pas encore reçu de lettre de son Ministre à Madrid, il ne pouvoit douter de la certitude de la nouvelle; qu'il lui donnoit ordre de prendre audience de l'Empereur, & de lui déclarer une dernière fois, que s'il vouloit éviter la guerre, il falloit souscrire au traité de partage; qu'il envoyoit le Marquis *d'Harcourt* à Bayonne, commander les troupes de France, dispersées le long de la frontière d'Espagne; que le choix de ce tiers, auquel

quel les Puissances liguées destinoient la portion de la Monarchie d'Espagne qui regardoit l'*Archiduc*, seroit fait incessamment, & que la Cour de Vienne n'avoit plus de temps à perdre pour prendre un parti.

Ces deux couriers furent suivis d'un troisième, qui détruisoit la nouvelle de la mort du Roi d'Espagne. Ainsi le Marquis *de Villars* suspendit l'audience qu'il avoit eu ordre de prendre.

La Cour de Vienne n'oublioit rien cependant pour se ménager des amis. Le Duc d'*Hanover* lui étoit déjà engagé par son neuvième Electorat, & l'*Electeur de Brandebourg* ne l'étoit pas moins par l'espoir de la dignité Royale, que l'Empereur vouloit tenir secrète. Mais il ne fut plus permis d'en douter, quand on sçut que l'*Electeur* avoit déjà fait faire une Couronne & tous les ornemens Royaux. Son traité avec l'Empereur ne fut pas même ignoré, quelque envie que l'on eût de le tenir caché; & l'on sçut qu'un des premiers articles étoit d'entretenir huit-mille hommes payés, en cas de guerre pour la succession d'Espagne, de ren-

noncer

1700.

noncer aux anciennes dettes de la Maison d'Autriche , à celles de Brandebourg , & au prêt de quelques millions de florins. Tout cela étoit caché avec le plus grand secret qu'il étoit possible.

Au reste l'Empereur ne faisoit point approcher ses troupes du Tirol. Il savoit bien que celles de France arriveroient les premières dans le Milanez, étant placées sur les frontieres de Piémont , & qu'elles seroient en état de prévenir les siennes , dont les recrues se faisoient lentement.

Ce Prince avoit un moyen sûr de s'acquitter de tout ce qu'il devoit à ses troupes. Il n'y avoit pas un seul Régiment auquel il ne fût dû des sommes considérables , & tous les Officiers craignant une réforme , consentoient à renoncer à ce qui leur étoit dû , pourvu qu'on les assurât qu'ils seroient conservés. L'Empereur étoit déterminé à ne rien casser , ainsi le profit étoit certain. Mais l'irrésolution ordinaire de la Cour, & l'avidité de ceux qui profitoient des payemens , empêchèrent cette épargne considérable à l'Empereur , qui paya tout. Cependant les Régimens n'en reçurent

eurent pas le tiers , & les deux autres allerent au profit de ceux qui se chargeant des assignations , trouverent le moyen de se faire payer par leur crédit , & par les maneges si ordinaires dans les Cours.

De toutes parts les nouvelles de Madrid arrivoient à Vienne , & toutes faisoient entrevoir la mort du Roi d'Espagne si prochaine , que les Ministres de l'Empereur ne pouvoient être surpris que le Marquis *de Villars* les pressât de s'expliquer. La nomination d'un tiers les irritoit toujours , & malgré le péril de leurs retardemens à prendre un parti , il leur étoit impossible de digérer une pareille menace. Ils s'assemblerent plusieurs fois , sur les dernières instances du Marquis *de Villars*. Ceux qui étoient chargés d'examiner une matière si importante , étoient les Comtes *d'Harrach*, *de Kaunits* , & *de Mansfeld* , le Comte *de Walftein* , Grand-Chambellan , & le Chancelier de la Cour. Mais les deux premiers avoient la principale confiance de l'Empereur , & avoient même traité avec le Marquis *de Villars* sur des points dont les autres n'avoient aucune connoissance.

Le

1700.

Le Comte de Kaunitz dit au Marquis de Villars : *On vous feroit des propositions que vous ne devriez sans doute jamais refuser. Mais si vous dépendez de l'Angleterre & de la Hollande, on ne sçait plus que vous dire.* Après ces mots il assura le Marquis de Villars, qu'il auroit une réponse dans peu ; & effectivement il l'auroit reçue le jour même, s'il n'étoit arrivé un courier, parti de Madrid le 3. d'Octobre, & dont les lettres redonnoient quelque espérance sur la vie du Roi d'Espagne.

Sur ces lenteurs de la Cour de Vienne, il ne sera pas inutile de dire un mot de l'ordre des délibérations & des Conseils qui s'y tenoient.

Les cinq Ministres qui avoient la commission d'examiner tout ce qui avoit rapport à l'affaire de la succession & du traité, s'assembloient chez le plus ancien, avec un Référéndaire ou Secrétaire qui écrivoit les diverses opinions de ces Ministres, qui les mettoit au net, & qui ensuite en rapportoit l'extrait au Comte d'Harrach : celui-ci en rendoit compte à l'Empereur, & recevoit son ordre décisif, à moins que
l'Em-

l'Empereur n'ordonnât que cette matière dirigée par les cinq Ministres, fût traitée encore devant lui avec tous les Ministres de la Conférence. Ainsi, outre leur penchant à la lenteur, leur façon particulière de traiter en causoit encore de nouvelles.

1700.

Il se passoit peu de jours qu'il n'arrivât divers couriers à la Cour, ou en droiture de Madrid, ou par Barcelone, & par Gènes, dont les uns confirmoient les apparences de la mort prochaine du Roi d'Espagne, & les autres redonnoient quelque espérance de voir ce Prince ~~tenir~~ encore. Sur ces nouvelles opposées, le Comte d'*Harrach*, qui avoit promis une réponse au Marquis *Villars* pour le 25. d'Octobre, lui dit qu'il ne pouvoit la lui donner encore, ni même lui marquer le jour qu'il pouvoit la recevoir.

Il y eut une conférence le même jour 25. ou assista le *Roi des Romains* avec les Chefs des conseils, qui pour l'ordinaire n'étoient pas appelés à celles qui concernoient la matière présente. Elle dura plus de cinq heures, composée du Cardinal *Collonitsch*, du Prince
de

1700.

de Salm, des Comtes *d'Harrach*, *Walstein*, *Mansfeld*, des Chanceliers de Bohême & d'Autriche, & du Président de guerre, des Comtes *Kiercher*, *Kaunnits*, du Vice Président de la Chambre, & de tous les Référéndaires des Conseils. Cette conférence fut une manière de dernier Conseil, où l'on vouloit apparemment le consentement de tous les Etats, pour se fixer à une dernière résolution.

Cette conférence chez l'Empereur fut suivie d'une autre le même jour chez le Comte *d'Harrach*. Elle étoit composée des mêmes Ministres, & dura jusques à minuit. Le jour d'après, le Président de guerre & le Chancelier de la Cour s'assemblerent chez le Comte *de Kaunnits*. Ils y furent plus de cinq heures avec un seul Secrétaire, & l'on jugea que c'étoit pour régler des marches de Troupes. On crut même que la résolution étoit prise d'en faire avancer un Corps considérable vers le Tirol & la frontiere de Frioul.

Il certain que la Cour de Vienne, étonnée d'abord par la nouvelle qui arriva de la mort du Roi d'Espagne, & qui

qui se trouva fautive , ne sçavoit à quel parti se déterminer. Son horreur pour le traité de partage auroit peut-être cédé à la nécessité forcée de s'y soumettre , mais la nouvelle s'étant trouvée fautive , on s'ouvrit à l'espérance de quelque conjecture plus heureuse dans la suite. La naissance d'un Archiduc releva les courages , & l'on ne douta plus de ce qui s'appelle le miracle de la Maison d'Autriche , c'est-à-dire , de l'expérience de ses ressources imprévûes dans les périls divers où elle se trouve exposée.

Le Comte de Kaunits dit là-dessus au Marquis de Villars , qui le pressoit toujours pour sa réponse : *Pourquoi voulez vous troubler par des instances fâcheuses la joye où nous sommes de la naissance de l'Archiduc ?* Le Marquis de Villars lui répondit : *C'est pour rendre votre joye solide , que je voudrois que par une bonne & sage résolution vous voulussiez bien vous ôter toute inquiétude pour l'avenir.*

Les discours des Comtes d'Harrach & de Kaunits marquoient toujours que leur parti seroit bien-tôt pris si le Roi vouloit suivre ses véritables intérêts , qui n'étoient point du tout de s'unir à
l'An.

1700.

l'Angleterre & à la Hollande : qu'il ne falloit point s'étonner de leurs difficultés à donner une réponse décisive, sur la proposition de souscrire au traité de partage; qu'ils en avoient eu horreur, dès les premières ouvertures qu'on leur en avoit faites; & qu'ils n'avoient pû revenir de cet éloignement pendant les trois mois qu'ils avoient pour délibérer. Cette réponse fut enfin donnée par le Comte *d'Harrach*; telle qu'on la rapporte ici, aussi bien que celle qui regardoit les Princes opposans au neuvieme Electorat: Le Roi avoit intérêt de les soutenir, tant que dureroit l'incertitude de la paix ou de la guerre, & cette incertitude ne pouvoit finir que par un traité direct avec le Roi. L'Empereur le souhaitoit fort, ne voulant point absolument consentir au traité de partage, où il refusa d'entrer pour la seconde fois: la première, quand le Marquis *de Villars* donna les premières nouvelles de ce traité; & la seconde, après que les trois mois que l'on avoit donnés furent écoulés.

R E'

R É P O N S E

1700.

*Del' Empereur, donnée le 5. de Novembre
1700. à la dernière instance faite sur
l'extrémité du Roi d'Espagne.*

» S. M. I. nous a commandé de
» S. vous dire qu'elle a déjà fait
» déclarer une fois qu'elle croyoit in-
» décent & injuste de traiter, ou de
» convenir de la succession ou partage
» de la Monarchie d'Espagne, pen-
» dant la vie du Roi Catholique. Et
» après les contradictions & protesta-
» tions qu'il a faites dans tous les en-
» droits de l'Europe, notre très Augus-
» te Maître est confirmé dans son opi-
» nion, par l'espérance qu'il n'a pas en-
» core perduë, que le bon Dieu, après
» la dangereuse maladie de Sadite
» Majesté, la remettra en pleine santé.

» Du reste S. M. I. réitere les as-
» surances données, qu'elle est tou-
» jours dans la même intention & dans
» le même desir d'entretenir avec le
» Roi Très-Chrétien une paix con-
» stante & une amitié sincère, comme

Tome I.

T

» aussi

1700.

» aussi d'observer religieusement du
 » vivant du Roi Catholique , (pourvû
 » que la France fasse la même chose)
 » les déclarations faites en dernier lieu.

R É P O N S E

*De l'Empereur, sur ce qui regarde les
 Princes correspondans.*

» **S** A. M. I. m'a ordonné de dire
 » à M. le Marquis *de Villars* que ,
 » quand il a été question d'ériger le
 » neuvième Electorat , ç'a été avec
 » connoissance du Collège des Elec-
 » teurs ; que quand les Princes ont
 » fait leurs premières plaintes , on leur
 » a déclaré , & réitéré la même Décla-
 » ration lorsque les Deputés de Nu-
 » remberg ont été à Vienne ; sçavoir
 » que l'introduction de l'Electeur ne
 » se feroit point , que l'on ne se fût en-
 » tendu avec les Princes ; & on a don-
 » né pour cela la commission à l'Elec-
 » teur de Mayence. Enfin en même-temps
 » on s'est offert que si les expédiens pro-
 » posés par ledit Electeur de Mayence
 » ne les satisfaisoient pas , ces Princes
 » n'a-

» n'avoient qu'à proposer eux-mêmes
 » les autres expédiens qui seroient pra-
 » tiquables, & que l'Empereur y ap-
 » porteroit toute facilité. De sorte que
 » S. M. I. ne croit pas qu'ils ayent
 » aucun sujet d'appeller des garanties
 » étrangères, d'autant moins qu'il n'est
 » pas dit un mot, ni dans les Traités de
 » Westphalie, ni dans la Bulle d'or,
 » ni dans les Traités suivans, qui dé-
 » fende l'érection d'aucun Electorat.

» De plus l'Empereur croit que l'ex-
 » plication de l'Instrument de la paix
 » n'appartient pas à ce nombre de Prin-
 » ces seuls, & que cela regarderoit les
 » autres Princes Compaciscens, &
 » l'Empire en général. De sorte que
 » l'Empereur se promet de Sa Majesté
 » Très-Chrétienne, qu'elle voudra bien
 » insinuer à ces Princes, de ne pas
 » troubler le repos de l'Empire, puis-
 » que le Roi sans doute sera persuadé
 » qu'il n'y a personne qui puisse, ni
 » qui doive avoir plus de soin de leurs
 » droits que l'Empereur même, puis-
 » qu'il est de son intérêt que l'Empire
 » demeure tranquille; qu'il croit bien
 » que le Roi ne se servira jamais de

1700.

» cette occasion pour y causer quelque
» trouble».

Cependant le Marquis *de Villars* desiroit, pour ses affaires particulieres, pouvoir revenir en France pour quelques jours. Il écrivoit même au Marquis *de Torcy*, qu'il lui enverroient une copie de la route qu'il suivroit poste par poste, afin que si le Roi d'Espagne venoit à mourir pendant son voyage, on sçût où le prendre, & qu'il pût retourner à Vienne des portes même de Paris, sans y entrer, si le service du Roi l'exigeoit.

Les Comtes *d'Harrach* & *de Kaunitz* instruits de ce projet de départ, dirent au Marquis *de Villars*: *Si vous retournez en France, & que cependant le Roi d'Espagne vienne à mourir, revenez ici. On termine quelquefois les plus grandes affaires en peu de momens.* Mais le Marquis *de Villars* avoit assez connu & fait connoître les intentions de l'Empereur, pour que le Roi fût certain que ce Prince desiroit véritablement un traité direct avec Sa Majesté.

Elle persistoit néanmoins à s'en tenir au traité de partage, & le Marquis

quis

quis de Villars eut ordre par une lettre du Roi du 7. de Novembre de déclarer à l'Empereur, que ses troupes s'étendoient le long des frontieres d'Espagne, qu'elles occupoient le Dauphiné pour être en état de soutenir ses projets, & le Prince que les Contractans substituoient à l'Archiduc, si l'Empereur demeurait ferme dans le refus de souscrire au traité de partage.

Au milieu de ces conjonctures, le Conseil de l'Empereur étoit extrêmement partagé, & le Comte de Jorguer, homme franc & sincère, sortant d'une très-longue conférence, où la matière présente avoit été agitée, dit ces paroles au Marquis de Villars: *Quand on me vient dire que le Roi d'Espagne se porte bien, & que l'on veut même se flater qu'il pourroit encore avoir des Enfans, j'éclate de rire au nez des gens, & je leur réponds que j'ai grande foi aux miracles passés, mais que pour les présens je suis moins disposé à y croire: que pour moi, je regarde le Roi d'Espagne comme mort, & que l'on devoit agir comme si l'on en devoit recevoir la nouvelle demain.* Le Marquis

1700.

de Villars lui demanda , ce cas supposé , quelle étoit son opinion ? Il lui répondit : Je ne vous dirai ni les sentimens des autres , ni les desseins du Maître ; mais pour les miens , je ne vous en ferai aucun mystère. Je ne parle pas des droits de l'Empereur , ni de ceux de votre Maître , il n'est pas question d'en disputer. Mais ceux de votre grand Roi , le plus grand qui ait jamais été , sont soutenus de sa bonne conduite & de sa sage prévoyance. Ils sont véritablement les plus forts , puisqu'il les accompagne de la force de ses armes & de ses Alliances. Mais enfin l'Empereur en a que nous devons croire les meilleurs , & vous ne voulez pas que ce Prince n'ait rien lorsque vous joignez des Royaumes si importans à votre Couronne. Vous nous offrez un partage pour l'Archiduc , & sur ce partage , tel qu'il est , j'ai dit à l'Empereur , que Monsieur l'Archiduc seroit plus heureux Duc de Carniole , que Roi en cage. Ma pensée est donc qu'il faut se préparer à la guerre , & arracher de la succession ce que nous pourrons.

Sur cela le Marquis de Villars lui
de-

demanda ce qu'il espéroit gagner par la guerre, puisqu'il convenoit lui-même que l'on ne pouvoit résister à un Roi, qui joignoit aux grandes forces qu'il avoit de ses propres Etats, celles qu'il tiroit encore de ses Alliés. Le Comte de Joiguer répondit à cela : *Votre partie est fort bien faite, mais nous ne sommes pas sans ressource. J'ai fait voir à l'Empereur qu'il peut entretenir cent-mille hommes de bonnes troupes, sans compter ce qu'il tirera des Hongrois à fort bas paix. Nous ne commencerons pas la guerre assurément avec des espérances si bien fondées que les vôtres ; mais quand une fois la guerre est commencée, les événemens sont incertains. Et en un mot, dans le parti que je soutiens, il y a tout ensemble de la dignité & de la ressource ; au lieu qu'en acceptant le traité, la honte, la perte, & la ruine de l'Empereur sont certaines. Enfin je suis pour la guerre.*

Le Comte de Mansfeld suivoit cette opinion, & le Comte de Kaunits, ne s'en éloignoit pas ; le Comte de Walstein se reposoit sur le miracle de la Maison d'Autriche ; le Président de guerre n'étoit plus un homme par l'af-

1700. foiblissement de sa santé , qui lui permettoit à peine de se faire porter au Conseil ; les autres Ministres inclinoient moins à la guerre ; & de cette diversité d'opinions on n'arrivoit à aucune résolution décidée.

Les Princes *de Savoye , de Commercy , & de Vandemont* , dont le premier auroit dû entrer dans les Conseils , voyoient avec plaisir que la guerre devenoit comme inévitable , & paroissent très-surpris que l'on ne s'y préparoit pas davantage. Sur tout cela le Marquis *de Villars* pensoit & mandoit au Roi qu'il ne s'agissoit plus de presser la Cour de Vienne , mais d'attendre le moment critique ; qu'alors elle seroit forcée de prendre un parti ; & qu'en son particulier , il étoit convaincu que ce seroit le moment le plus favorable pour conclure sur le champ avec elle , & pour le faire avantageusement.

Dans une conjoncture où l'Empereur avoit si grand besoin de bons serviteurs , les ennemis du Prince *de Bade* n'oublierent rien pour le perdre : tant il est vrai que les cabales de Cour , peu occupées des intérêts du Maître , prévalent

valent toujours sur ce qui est le plus important. Personne ne l'a plus prouvé que le Marquis *de Villars*, comme on verra dans la suite de ces Mémoires, puisqu'il lui est arrivé quatre ou cinq fois dans la dernière guerre, qu'à peine il avoit tiré l'Etat des plus extrêmes périls, que l'on affoiblissoit son Armée, & que même on donnoit à d'autres les plus importans emplois.

Le Prince *de Salm* soutenoit le Prince *de Bade*; & même le Comte *de Kaunits* faisoit avertir celui-ci, qu'il devoit un peu diminuer certaine hauteur qui ôtoit à ses amis tout moyen de le servir, & qui donnoit aux Ministres, résolus à sa perte, de fréquentes occasions de l'avancer.

Cependant on commença à songer plus vivement aux moyens de faire des fonds. Et par la levée du centième denier, accordé par tous les Etats de l'Empereur, & par un secours de l'Electeur Palatin, on trouva que l'on pouvoit compter sur sept millions de florins d'Allemagne, faisant quatorze millions de France.

Tandis que les Courtisans murmuraient

T 5 roient

1700.

roient de l'indolence de l'Empereur & de ses Ministres dans une conjoncture si importante, il arriva que l'on fit la représentation d'un Opéra, où l'Auteur blâmoit cette mollesse avec assez de liberté. Les personnages du Poëme étoient la Vertu, l'Honneur, la Vivacité, l'Inquiétude, la Paresse, le Vice, l'Indolence, la Confiance. A la fin la Vertu, abandonnée de la Vivacité & de la Sollicitude, ayant pour compagnes la Confiance & l'Indolence, se trouvoit enchaînée, & sur cela la Vivacité & l'Inquiétude tenoient des discours très-forts sur les Ministres, & dont le Maître même pouvoit s'appliquer quelque chose. Comme le Roi avoit fait l'honneur autrefois au Marquis *de Villars* de lui parler avec bonté sur ce qui lui revenoit de son esprit inquiet, celui-ci ne fut pas fâché de voir dans ce petit Opéra, combien l'inquiétude est nécessaire à la vertu. Il prit la liberté de parler au Roi de cette Tragédie dans les lettres qu'il lui écrivoit, & il osa représenter qu'une certaine inquiétude ne devoit pas toujours être
regar-

regardée comme un défaut , ajoutant que si Sa Majesté entendoit raisonner les Généraux Allemands sur les périls qu'ils avoient courus dans les dernières guerres , Elle trouveroit que l'inquiétude d'un Lieutenant-Général qui vouloit que l'on profitât de certaines occasions , méritoit moins d'être blâmée de présomption , que louée d'un zèle ardent , fondé en raisonnemens solides , mais toujours soumis & respectueux pour son Général..

Le 18. de Novembre le Marquis *de Villars* reçut une lettre du Roi , qui lui apprenoit la mort du Roi d'Espagne. Cette nouvelle fut aussi apportée à l'Empereur par un courier du Comte *de Sintzendorff* ; un autre arrivé deux jours auparavant y préparoit. L'Empereur ne vit personne pendant deux jours , mais il écrivit un mot au Président de guerre , qui rassembla sur le champ les Feld-Maréchaux qui se trouvoient à la Cour , sçavoir , *Caprara* , les Princes *Eugene* , & *Commercy*.

Il y eut le 19. un Conseil chez l'Empereur , qui dura plus de quatre heures. Le Prince *de Lichtenstein* , Hayo de

1700.

l'Archiduc y fut admis , ce qui fit penser qu'apparemment il étoit question de quelque voyage pour ce Prince.

Le jour d'après on délivra l'argent pour les remotes & recrues de toutes les troupes. L'Empereur donnoit 42. liv. pour l'homme de Cavalerie ou d'Infanterie, & 135. liv. pour le cheval. Cependant on n'envoya aucun ordre pour ébranler les troupes.

Dans ce dernier Conseil l'Empereur parla avec une fermeté & avec une décision qui ne lui étoient pas ordinaires, taxant même ses Ministres d'une irrésolution, dont cependant, s'il falloit les en croire, il devoit être plus soupçonné qu'eux.

Ils passèrent ces deux jours, & la plus grande partie de la nuit, en conférences. Le Marquis de Villars, dit en deux mots aux Comtes d'Harrach & de Kaunits : *Voilà le moment fatal arrivé, voulez-vous prévenir les malheurs qui menacent l'Empire?* Le Comte d'Harrach répondit seulement : *On vous parlera, mais il n'est pas encore temps.*

Le jour d'après la nouvelle arriva que le Roi d'Espagne avoit fait un testa-

testament en faveur du *Duc d'Anjou*, qu'il instituait son héritier universel. 1700.
 Le Marquis de Villars fut informé en même temps que le Roi avait fait part à l'Angleterre & à la Hollande de l'acceptation qu'il faisait du testament, & il eut ordre de le déclarer à la Cour de Vienne, même que Mr. le *Duc d'Anjou* avait déjà été traité comme Roi d'Espagne, & qu'il devait partir le 1. de Décembre pour aller prendre possession de ses Royaumes.

Dans ces premiers momens on prit à Vienne la résolution d'envoyer 30. mille hommes des meilleurs troupes en Italie, & 20. mille hommes sur le Rhin. Et pour rendre complets les Régimens qui devoient marcher, on tira de ceux d'Infanterie qui ne marchoient pas, quatre Compagnies, pour mettre ce qui étoit détaché à seize Compagnies de 150. hommes chacune & un Capitaine de Grenadiers, ce qui faisoit 2540. hommes sur le pied complet.

On parla d'envoyer l'*Archiduc* à Inspruck, & même il y a lieu de croire que la résolution en étoit prise, le Prince de *Lichtenstein*, son Gouverneur, ayant assisté.

1700.

assisté aux derniers conférences. Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Empereur, ne voulant pas consentir au traité de partage, n'avoit pas de meilleur parti à prendre que d'envoyer d'abord un Corps d'Armée dans le Milanéz, où sans doute le Roi d'Espagne auroit donné les ordres nécessaires pour l'y recevoir. Mais les menaces que fit le Roi d'agir sur le champ, d'entrer en Espagne & en Italie dès que l'on feroit la première démarche du côté de l'Empereur, rompirent un dessein que plusieurs conseilloyent vivement.

Le Prince *Eugene* fut déclaré Général de l'Armée destiné à entrer en Italie, & les Princes de *Commercy*, de *Vaudemont*, & le Comte *Gui de Staremberg* furent les premiers Officiers Généraux destinés à servir dans cette Armée.

Le 24. de Novembre le Marquis de *Villars* envoya demander un ordre au Comte de *Kaunitz*, pour faire partir un courier. Celui qui alla chez le Comte de *Kaunitz*, vit bien qu'il étoit chez lui, mais on lui dit qu'il étoit sorti par une porte de derrière pour aller chez l'Empereur. Le soir le Com-
te

te de Kaunits , fit dire au Marquis de Villars , qu'il voudroit bien lui dire un mot le lendemain à la Cour , & il lui apprit que l'Empereur ayant résolu de faire parler au Marquis de Villars , il croyoit qu'il aimeroit autant suspendre encore un jour le départ de son courier.

Les Comtes d'Harrach & de Kaunits parlerent en effet au Marquis de Villars dans le Palais , & lui dirent qu'il étoit arrivé tant de couriers , qu'il n'avoit pas été en leur pouvoir de disposer d'une heure dans la journée pour l'entretenir ; que d'ailleurs il pouvoit bien comprendre lui-même que , quoique diverses nouvelles qu'il recevoit ne pussent pas apporter de grands changemens dans ce qu'ils avoient à lui dire , l'Empereur étoit bien-aîsé pourtant d'être informé de ce qu'elles portoient ; qu'un de ces couriers étoit dépêché de Madrid à l'Ambassadeur d'Espagne à Vienne , & que c'étoit le premier qu'on eût reçu depuis la mort du Roi d'Espagne.

Le Marquis de Villars , leur répondit qu'il n'avoit rien de fort important à mander au Roi , mais qu'en trois jours

1700.

jours il étoit arrivé quatre de leurs courriers à Vienne, & que le moins étoit qu'il en pût dépêcher un, pour apprendre seulement que l'on ne lui disoit rien.

Le 27. de Novembre se passa sans que les Ministres de l'Empereur parlassent au Marquis *de Villars*, & le bruit qui commença à se répandre que le Roi avoit accepté la Monarchie d'Espagne, destinée au *Duc d'Anjou*, son petit-fils, ne lui permettoit pas de s'attendre à de grandes ouvertures de la part de l'Empereur.

On choisit alors le Comte *de Wratislau*, pour aller en Angleterre. C'étoit l'homme de la Cour le plus capable de grandes négociations ; & ce choix de l'Empereur fit juger, que l'on songeoit à porter le Roi *Guillaume* & la Hollande à des mesures, bien différentes de celles qui avoient occupé ces deux Puissances depuis la paix de Ryfwik.

Le Marquis *de Villars* reçut une lettre du Roi, qui lui apprit que le *Prince de Vaudemont* Gouverneur du Milanéz, avoit déjà fait assurer le nouveau Roi de son obéissance ; que les Gouverneurs des Pays-Bas avoient fait
la

la même chose , & qu'ainsi les apparences étoient que tout le reste de la Monarchie se soumettroit également aux dernières volontés du feu Roi.

1700.

L'abattement de la Cour de Vienne fut conforme à l'événement ; & les Généraux qui , dès la nouvelle du traité de partage , avoient été d'avis d'envoyer une Armée en Italie , disoient avec beaucoup d'apparence de raison que , si les Ministres du feu Roi d'Espagne qui l'avoient déterminé à priver de la succession entière les Princes de sa Maison , avoient vû une partie de la Monarchie entre les mains de l'Empereur , ils auroient peut-être eu de la peine à faire donner l'autre à un Prince de France ; & que même l'espérance de conserver la Monarchie sur une seule tête étant perdue , jamais le Roi d'Espagne n'auroit fait un pareil testament. Tel étoit leur raisonnement , & il paroissoit solide. Mais le Prince *Eugene* n'étoit consulté en rien ; & l'Empereur prit la résolution d'envoyer un courier au Prince *de Bade* , pour le faire venir à Vienne en toute diligence.

Le 4. de Décembre on apprit par
un

1700.

un courrier du Cardinal de Lambert, l'exaltation du Cardinal *Albani* à la Papauté. Depuis longtemps les Cardinaux n'avoient fait d'élection, dans des circonstances où l'Eglise eût un plus grand besoin de chercher dans son Chef des qualités bien différentes de celles qui élèvent pour l'ordinaire à cette haute dignité. Le Cardinal *Albani* n'avoit pas cinquante ans, & paroïssoit jouir d'une forte santé. Ses larmes, répandues à la première nouvelle de son exaltation, marquoient, ou le caractère d'un Comédien, assez naturel à sa Nation, ou une foiblesse bien éloignée du courage de *Sixte-Quint*. Celui-ci appuyé sur un bâton, & la tête courbée avant le Scrutin, surprit tout le Conclave; quand le Scrutin se trouva favorable, il leva la tête, & entonna le *Te Deum* avec une voix ferme. On lui demanda par quel miracle il étoit devenu si droit, & il répondit, qu'auparavant il se baïssoit pour chercher les Clefs de St. Pierre, mais qu'après les avoir trouvées il pouvoit marcher la tête haute.

Le Marquis de *Killars* fit alors de nouvelles instances pour son congé, pi-
qué

qué, & avec raison, de voir Mrs. *d'Har-*
court & *de Tallard* magnifiquement ré-
 compensés, tandis qu'on ne faisoit rien
 pour lui. Il pouvoit se flater que, si
 le Roi avoit été satisfait du traité de par-
 tage, ce traité étoit dû à la crainte qu'a-
 voient l'Angleterre & la Hollande des
 offres magnifiques que l'Empereur avoit
 fait faire au Roi par le Marquis *de Vil-*
lars. Et quant au Testament qui don-
 noit la Monarchie entiere à un des fils
 de Monseigneur *le Dauphin*, il pouvoit
 penser aussi que l'adresse avec laquelle il
 avoit empêché que l'Empereur ne fît oc-
 cuper le Milanez, lorsque le Roi d'Es-
 pagne avoit bien voulu y recevoir ses
 troupes, avoit déterminé les Ministres
 d'Espagne, qui craignoient sur tout le
 partage de la Monarchie, à la faire des-
 tiner entiere à un des petits-fils du Roi.

Il se plaignoit fortement à M. *de Torcy*
 d'un oubli auquel il ne devoit pas s'at-
 tendre. Mais enfin le Roi voulut qu'il
 demeurât auprès de l'Empereur, jus-
 qu'à ce que l'on vît quel parti prendroit
 ce Prince. Sa résolution dépendoit
 des ressources qu'il pouvoit attendre
 des Puissances Maritimes & des Princes.

de

1700.

de l'Empire, dont les plus puissans, tels qu'étoient les *Electeurs de Brandebourg & d'Hanover*, vouloient embrasser la querelle. Les premieres pensées avoient été de faire marcher une Armée en Italie, & nous avons vû que les Généraux avoient déjà été nommés. Mais quand l'Empereur fut informé que le Prince de *Vaudemont*, Gouverneur du Milanez, s'étoit soumis aux ordres de la Régence d'Espagne, avec les Vicerois de Naples de Sicile & de Sardaigne, & que généralement tout ce qui dépendoit de cette Monarchie dans les diverses parties de l'Europe, reconnoissoit le Testament; il prit le parti de se préparer solidement à la guerre. Guerre funeste, qui ébranla les deux grandes Maisons de France & d'Autriche, & qui pouvoit être pour l'une ou pour l'autre la source des plus grands malheurs.

Fin du Tome premier.

66372

646501





e. f.

g. h.

i. j.



C -

3,





